

A.C.J.

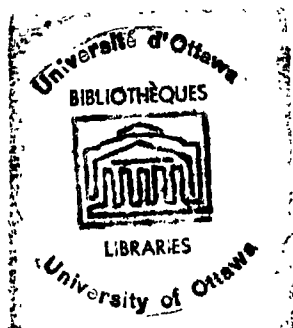
A.C.M.

LE VAISSEAU D'OR D'EMILE NELLIGAN

Thèse présentée à l'Université d'Ottawa
pour le DOCTORAT en PHILOSOPHIE (Ph.D.)

Rév. Frère Lévis, S.C.

Portier, Roger.



UMI Number: DC53837

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform DC53837
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

LE VAISSEAU D'OR D'EMILE NELLIGAN

Introduction.- CE FUT UN GRAND VAISSEAU...

1er chap.: TAILLÉ DANS L'OR MASSIF

Sa vie.- Nature celtique et gauloise; premières influences; profil du poète; la Bohème; au château Ramezay; richesses englouties.

2e chap.: SES MÂTS TOUCHAIENT L'AZUR

Son inspiration.- Sources françaises : Rollinat, Verlaine, Baudelaire, etc.; absence de toute philosophie; sentiment religieux; pensée toute subjective; amour d'élites; fond essentiel: la tristesse.

3e chap.: SES FLANCS DIAPHANES RÉVÉLAIENT DES TRÉSORS

Son oeuvre.- Méthode de travail; conception symboliste; expression parnassienne; groupes de poésies; versification; exotisme et mythologie; musique et musicalité; qualités et faiblesses.

Conclusion.- QUE RESTE-T-IL DE LUI DANS LA TEMPÊTE BRÈVE ?

Une ruine neuve à laquelle manque la patine du temps.
(Halden)

LE VAISSEAU D'OR D'EMILE NELLIGAN

Introduction

CE FUT UN GRAND VAISSEAU

A l'aube de notre existence littéraire, trois navires aux flancs plaqués de bronze, de cuivre et d'or cinglent vers l'inconnu, sur le noir océan de la mélancolie. Le soleil de l'Espoir ne rogne pas encore la ligne imprécise de l'horizon. Mais les vagues romantiques fouettent malignement leurs carènes et des vents pessimistes enflent déjà leurs focs d'artimon.

Rompant les amarres du classicisme, les audacieux pilotes, Crémazie, Lozeau et Nelligan quittent résolument leur port d'attache et vont conduire, au cours du XIXe siècle, les destinées du lyrisme canadien. Dès le départ, leurs mâts étayés de fortes inspirations touchent l'azur matinal que baigne encore tristement l'astre tutélaire des poètes. Mais, en haute mer, la houle des contingences dispersera leur flotte, les impliquera souvent dans des péripéties malencontreuses et diversifiera le dénouement de leurs explorations artistiques.

La tragique épopée de leurs voyages a déjà convaincu l'histoire contemporaine d'introduire à jamais ces trois aventuriers dans le panthéon de nos gloires nationales à titre de "Martyrs de l'Art poétique en Nouvelle-France".

Dans son Vaisseau de bronze, le barde Crémazie, les yeux perdus dans l'immensité, chante les froides mélopées que lui apprirent les malheurs de sa patrie. Il connaît aussi les souffrances de l'exilé que torture la nostalgie du sol natal, lui qui chercha la solitude et l'anonymat dans l'immense Paris. Au rythme des vagues gémissantes, il entonne des navrances qui ne nous surprennent pas et qui suscitent, au contraire, notre commisération :

"Priez pour l'exilé qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort."¹

Désorienté par l'épreuve, balotté par les flots antipathiques, le capitaine du Vaisseau de bronze craint l'imminence d'une catastrophe. Mais le phare de la raison et de l'esprit de foi éclaire sa sensibilité désespérée, assainit sa tristesse engendrée par d'obsédantes vicissitudes et lui épargne les horreurs d'un mélancolique naufrage.

¹ Oeuvres complètes d'Octave Crémazie, p. 122.

Aux mornes tropiques de cette mer déserte, nous pouvons identifier ce Vaisseau de cuivre que paralyse un calme opiniâtre et dont la coque étincelle et fond sous l'incandescence d'un soleil équatorial. Lezeau, la main crispée sur les haubans détendus, la figure endolorie par d'incurables souffrances, supporte tant bien que mal la cruauté de l'isolement. Il réclame en vain la brise qui l'acheminerait vers le port du bonheur.

Sa voix qu'étrangle la fièvre scande machinalement les vers aigris de sa ballade des petits peères :

"Quand ils s'en vont, les bras ballants,
L'oeil morne et le front vers la terre,
Tout pleins d'un douloureux mystère,
Les gestes longs et les pas lents;
Qu'ils disent en des voix muettes,
Par de longs regards assombris,
Qu'ils sont jusqu'à l'âme meurtris,
Croyez-les toujours, les peères !"²

O miracle ! le vent de la résignation gonfle soudain ses voiles et l'incite à poursuivre sa carrière littéraire. La pensée de chastes amours inspire son talent, attriste sa plume mais chasse facticement la solitude qui va précéder son accostage aux rives de l'éternité. Il connaît les angoisses d'une vie malade, mais sa force d'âme et l'héroïsme de ses luttes intimes les empêcherent de submerger son navire.

² Camélie Séguin, Répertoire poétique, Montréal, 1937.

Au loin, sur les flots courroucés, nos jumelles peuvent encore reconnaître le Vaisseau d'Or à la proue parnasienne qui navigue dans le sillage d'un symbolisme prémallarméen. Son allure est visiblement fantasque et présomptueuse. Mais Melligan affrontera tous les périls puisqu'il a reçu la bénédiction de la trinité macabre des poètes Baudelaire, Poe et Schopenhauer. Imprégné de leur évangile décadent, il méprise la boussole optimiste et ne surveille pas assez le gouvernail.

 Le poète feuillette nerveusement les relations de voyage du mousse Rimbaud. Il veut comme lui s'évader de la réalité, découvrir le continent mystérieux qui s'agite derrière le nuage des apparences. Il veut comme lui "s'habituer à l'hallucination simple et finir par trouver sacré le désordre de son esprit."³

 Dans la tourmente, il s'approprie les vers fictifs du "BATEAU IVRE" de Rimbaud qu'il chante avec désinvolture, méprisant cette vie et souhaitant la mort.

"Or, moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
 Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
 Moi, dont les Moniters et les voiliers des Hanses
 N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau.

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
 Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur,
 Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
 Des lichens de soleil et des morves d'azur.

³ J. Calvet, Manuel d'Hist. de la Litt. française, p. 745.

J'ai vu des archipels sidéraux : et des îles
 Dont les sieux délirants sont ouverts au vogueur :
 Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
 Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes.
 Toute lune est atrose et tout soleil amer,
 L'âcre amour m'a gonflé de terpeurs enivrantes.
 Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aïlle à la mer !"⁴

Las des expériences humaines, le Vaisseau d'Or se rit de nous et des choses. Ivre de liberté, d'inconnu et de nouveau, voyez-le s'ouvrir à la mer et au ciel. Son lyrisme nous avertit que la vie ne peut avoir indéfiniment raison. Seul, sur l'Océan de la mélancolie, Nelligan, malgré tout, s'attarde à goûter les "astrales musiques" et sourit vaguement aux souvenirs de son enfance "en allée". Il se complait dans les immenses solitudes.

"J'ai toujours adéré, plein de silence, à vivre
 En des appartements solennellement clos,
 Où mon âme sonnait des cloches de sanglots,
 Et plongeant dans l'horreur, se donne toute à suivre,
 Triste comme un son mort, close comme un vieux livre,
 Ces musiques vibrant comme un éveil des flots."⁵

Assis à la poupe, le poète mutile son cœur et le met en poèmes. Selon la formule de Verlaine, il mêle "le précis avec l'imprécis" et même, crée des "frissons nouveaux". Ses vers, de fait, relèguent dans l'oubli maintes imitations incoleres de nos jeunes versificateurs. Sa lyre nous offre

⁴ Rimbaud, Poésies complètes, Paris, Mercure de France, p.141.
⁵ Emile Nelligan, Poésies choisies, Musiques funèbres, p.193.

des sonorités sincères dont le rythme et le choix des modes fascinent les lecteurs épris de poésie pure et de fine musicalité.

Son pessimisme obstiné nous accable parfois. C'est vrai. Mais la névrose et ses frénésies douloureuses sont presque les seules responsables des accents stridents et torturés que secrètent son âme baudelairienne.

"Mei, mon âme est fêlée, ...

sa voix affaiblie
Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts !"⁶

Voici qu'au beffroi de l'éternel destin tinte le glas du suprême holocauste. Une bourrasque impétueuse secoue le navire de Nelligan que l'écume des vagues irritées flagelle sans répit. La brume complice dissimule un récif à fleur d'eau et trame sournoisement le cataclysme. Le capitaine a pressenti lui-même le désastre. Trop tard ! Le Vaisseau d'Or, éventré par la violence du choc, va sombrer dans l'abîme d'une inexorable mélancolie.

Tordue autour d'un mât décapité, une épave humaine survit encore à ce funèbre engloutissement. Les yeux hagards, les membres transis, la victime attend le moment de son immolation. Ces heures de détresse, dans la nuit, lui paraîtront

⁶ Edmond Procès, S.J., Modèles français, La cloche fêlée, (Baudelaire), p. 520.

interminables comme le seraient des années de folle agonie. Stoïque témoin du naufrage, Nelligan raconte aux ténèbres, dans des râles émouvants, la tragique aventure de son **VAISSEAU D'OR.**⁷

"CE FUT UN GRAND VAISSEAU TAILLÉ DANS L'OR MASSIF⁸ :
SES MATS TOUCHAIENT L'AZUR, sur des mers inconnues ;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil,
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'Or, dont LES FLANCS DIAPHANES
REVELAIENT DES TRESORS que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

QUE RESTE-T-IL DE LUI DANS LA TEMPETE BREVE ?
Qu'est devenu mon coeur, navire déserté ?
Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve !.."

Avant que l'épuisement ne le précipite au fond du gouffre de la taciturnité, Nelligan pourrait émettre ses dernières paroles et résumer sa vie en adaptant ce paragraphe de la "Saison en Enfer" d'Arthur Rimbaud.

"Quelquefois, j'ai vu au ciel des plages de sable fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand VAISSEAU D'OR au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh ! bien, je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !"

⁷ Emile Nelligan, Poésies choisies, Fides, p. 64.

⁸ Les fragments en majuscules sont les titres des différentes parties de ce volume.

Après ce testament verbal et pastiché, Nelligan disparaît sous l'onde obscure et va rejoindre son Vaisseau d'Or. Toutefois, son oeuvre littéraire perpétuera son génie à travers les âges, car, d'après Rollinat, l'un des premiers inspirateurs de notre poète, si

"On n'existe que pour la mort :
Entier, chacun de nous y sombre;
Pourtant, il en est dans le nombre
Qui dominent l'arrêt du sort.

Tel par son art ou sa bonté
Merd sur l'airain de l'invisible,
Y grave sa marque sensible
Aux regards de l'éternité.

Par delà l'ombre du tombeau,
Ce que l'on fit de bien, de beau
Nous survit."⁹

Le départ impromptu d'Emile Nelligan pour les "célestes Athènes" endeuille encore profondément le Canada français. Notre patrie n'espérait-elle pas acclamer, en cet enfant, l'authentique poète qu'elle attend depuis trois quarts de siècle ? Ne se proposait-elle pas de saluer, en lui, ce messie capable de racheter les péchés que nos pères commirent au paradis des lettres et de ressusciter un franc respect pour la vocation d'écrivain ?

Depuis le décès du poète en 1942¹, nulle publication n'a présenté une vie complète de Nelligan et une critique

⁹ Alexandre Zévaès, Maurice Rollinat, (Les Apparitions) p. 29.

approfondie de ses oeuvres. La maison Fides s'est vue contrainte de réimprimer l'esquisse biographique que Louis Dantin écrivit dès 1902. Bien que cette première ébauche soit rédigée d'une plume alerte et compétente, elle souffre tout de même d'être née quarante ans avant la mort du poète.

En 1907, Ab der Alden offre à son tour quelques pages de critique littéraire. Sa brève étude donne peut-être une excellente vue d'ensemble, mais, à cette époque, elle n'ose pas toucher à la nature de la névrose et à la complexité de ses répercussions sur les capacités de Nelligan.

Quant aux notes du P. Thomas.-M. Lamarche, parues dans la troisième édition des Poésies de Nelligan, admettons qu'elles apportent quelques précisions, mais elles posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Cette faiblesse semble le motif de leur omission dans la quatrième édition.

Aussi, les présentes pages tenteront-elles humblement de combler toutes ces lacunes. Un premier chapitre reproduira la vie du poète. Maintes notes biographiques glanées çà et là dans les vieux journaux et les textes ci-dessus seront complétées par des détails inédits que l'auteur a recueillis des personnes qui ont vécu dans la familiarité d'Emile Nelligan.

Ensuite, un second chapitre découvrira les sources de son inspiration. Un parallèle de ses oeuvres avec celles de

de ses modèles préférés permettra de délimiter, en son anthologie, ce qui provient d'une création entièrement personnelle ou d'une imitation soit de fond, de forme ou de style.

Les qualités et les faiblesses de ses poèmes feront, enfin, l'objet du troisième chapitre. Une attention spéciale sera portée à l'harmonie de ses vers dont le rythme et la sonorité marient leur mystère dans une musicalité symboliste que l'on prend rarement en défaut.

Après cette enquête sur la valeur poétique des "Trésors que révélaient les flancs diaphanes" du Vaisseau d'Or, les amateurs de l'Art reconnaîtront, alors, le bien-fondé de l'hommage posthume qu'en ce XXe siècle, la critique française elle-même offre à Nelligan en l'introduisant, au Panthéon des Lettres, comme le "dieu des jeunes poètes canadiens".¹⁰

¹⁰ J. Calvet, Manuel d'Hist. de la Litt. frse, 1934, J. de Gigord, Ed. (Paris), p. 794.

CHAPITRE I

TAILLE DANS L'OR MASSIF

CHAPITRE I

TAILLE DANS L'OR MASSIF

Nos meilleures anthologies ont immortalisé le "Vaisseau d'Or" d'Émile Nelligan. Moulées dans une facture impeccable, les stances prophétiques de ce sonnet cachent une propre autobiographie du jeune poète. Assuré de la justesse de ses intuitions, l'auteur, quarante ans à l'avance, raconte au passé défini le naufrage allégorique de son cœur, "navire déserté, dans l'abîme du Rêve".

D'ailleurs, dans tous ses poèmes, Nelligan se trahit. Il peint les souvenirs de sa vie personnelle que son imagination transpose dans un monde sentimental. Son âme geint sous la morsure de ses névroses et saigne sur les pages de son œuvre. Elle épargne partout ses appréhensions malades et suppute, sans réagir, les ravages qui décimeront ses forces mentales et tueront même le feu de son génie.

Lire tout Nelligan suffirait, à la rigueur, pour nous renseigner sur les étapes de son existence et l'originalité de ses attitudes. Mais seule, une connaissance préliminaire

de sa biographie peut éliminer ces conjectures téméraires qui ne correspondent pas souvent à la vérité. C'est l'étude de sa vie qui nous apportera le plus rapidement la clef des énigmes qui enchâssent ses créations poétiques; c'est elle, aussi, qui dissipera le mieux les noirs cumulus qui embrument l'atmosphère où folâtraient ses muses.

Nulle analyse psychologique n'atteindra pourtant la connaissance que Nelligan avait de lui-même. Seul, il a pu visiter le temple intime de son âme et scruter la mosaïque complexe de ses sentiments. Aussi croyons-le sur parole quand il évalue ses richesses et ses ruines.

Dans un vers célèbre, il compare ses capacités natives à "un grand Vaisseau taillé dans l'or massif". L'adolescent avoue que le métal précieux de ses talents demeure encore à l'état brut. Mais il rumine l'espérance que l'érosion du temps raffinera l'or qui enrichit sa nature. Il rêve de léguer à l'univers des bijoux modelés dans une lingotière que forgera son inspiration.

Toute sa vie, le poète montréalais sentira "bouillir en lui deux sangs généreux".¹ Par son père, David Nelligan et ses aïeux paternels, Patrick Nelligan et Catherine O'Flynn², il hérite à sa naissance, le 24 décembre 1879, du mysticisme rêveur et de la propension mélancolique du tempérament celtique.

¹ Emile Nelligan et son oeuvre; 4e éd., Préf. de Ls Dantin, p.14.
² Dessiers de la maison Gamelin, Montréal.

Par sa mère, Amélie Hudon et ses aïeux maternels, Magloire Hudon et Julie Morissette, il appartient à la race gauloise que caractérisent la finesse d'esprit et la vivacité de caractère.

De sa toute première enfance, Emile conserve en son coeur les joies familiales. Il s'émeut encore à seize ans des tendresses de sa mère

"Qui le baise, au front, lui parle tendrement
D'une voix au son d'er mélancoliquement."³

Ses deux sœurs, Eva et Lucie, ^{fraternelle} ensoleillent ses jeunes ans et composent, à leur insu, des croquis enfantins qu'il dessinera plus tard de mémoire.

"Et dans mon âme alors soudain je vois groupées
Mes sœurs à cheveux blonds jouant près des vieux feux;
Amour d'elles le chat rède, le dos frileux,
Les regardant vêtir, étonné, leurs poupées."⁴

A six ans, Emile entre à l'école de Montréal. Loin de sa mère et du foyer, il se croit abandonné. Tout de même, il a "l'air fin" dans son costume d'écolier comme en témoigne candidement ce quatrain :

"Au temps où je portais des habits de velours,
Éparses sur mon col roulaient mes boucles brunes.
Dès l'aube, je partais, sac au dos, LES PAS LOURDS.
J'avais des grands yeux purs comme le clair des lunes."⁵

³ Poésies d'Emile Nelligan : Ma mère, p. 76.

⁴ Ibid. Ruines, p. 78.

⁵ Ibid. Séjour à l'école, p. 73.

La classe lui paraît une véritable prison. A l'instar de Sully Prudhomme, dans sa Première Solitude, il a pu formuler ce voeu étrange :

"Heureux l'enfant qui meurt dans sa septième année,
Avant l'âge où le coeur doit saigner pour jouir." ⁶

Dégoûté, l'élève déjà honnête s'inscrit à l'école buissonnière. Sur la route, il "tramè des détours" et "mente à l'assaut des pommes et des prunes". Plus tard, il pousse la hardiesse jusqu'à rester "loin des banes, TOUT UN MOIS, à vivre au gré des rêves" !⁷ Les larmes de sa mère bien-aimée le convertiront temporairement à la pratique de l'assiduité.

Après des études primaires tronquées par l'indiscipline et la paresse, Emile fréquente maintenant le collège Ste-Marie que dirigent les Jésuites. Il ne peut s'astreindre à aucun travail suivi et redouble ses insubordinations. Il multiplie, au grand désespoir de ses maîtres, ses espiègleries presque méchantes. Quelques poèmes confesseront plus tard l'odyssée de ses escapades d'étudiant.

"En rupture d'étude, aux bois, jonchés de brous,
Nous allions, gouailleurs, prêter l'oreille aux chutes
Des ruisseaux...
Et parfois radieux, dans nos palais de foin,
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles..."⁸

⁶ J. Calvet, Morceaux choisis, Sully Prudhomme, p. 784.

⁷ Poésies de Nelligan, 4e éd., Premier remords, p. 73.

⁸ Ibid. Rêve de Watteau, p. 125.

Dans cet externat, il abhorre les textes latins de Cornelius Nepos et préfère ses lectures clandestines dans les bouquins de Lamartine et de Musset. Les satires tourmentées de Lord Byron grisent son imagination. Ses amis interloqués l'écoutent déclamer sombrement des extraits fantastiques de "Tales of the Grotesque and Arabesque" écrits par Edgar Poe et traduits par Baudelaire.

Les oeuvres macabres de Rollinat lui tombent à leur tour entre les mains. Son cerveau se repaît des scènes hallucinantes qu'il lit et relit dans des poèmes comme "Le Magasin des Suicides", "La Ballade du Cadavre", "Le Rondeau du Guillotiné", "L'enterré vif" et "La Putréfaction." En plus de lui fournir un diagnostic de son tempérament désaxé, cette littérature drogue sournoisement son cerveau et surexcite prématurément son système nerveux.

Le mal de rimer introduit alors Nelligan dans le sanctuaire de la poésie. L'éphèbe canadien s'agenouille volontairement à l'autel du Beau et de l'Artificiel, où le "Mens divinier" le confirme dans sa vocation et l'autorise à pontifier. Dans ses vers, il rappellera plus tard cette précieuse initiation.

"L'heure plus ne vibre ou ne tinte
Dans la grand'salle que j'aimais,
Où je venais, après l'étude,
Fumer le soir, rythmant des vers,
Où l'abri du monde pervers
Eternisait ma solitude." ⁹

⁹ Poésies de Nelligan, 4e éd., Le Saxe de Famille, p. 185.

Muni d'une connaissance imparfaite de la langue française, Emile Nelligan, à dix-sept ans, abandonne ses humanités dès la fin du cours préparatoire. Il ne veut vivre que de poésie. Aussi se confine-t-il dans sa chambre pour y savourer gloutonnement les élucubrations des "poètes maudits". Il tente de s'évader du réel. "Son auberge est la Grande Course..." (Rimbaud)

Dans le silence, il peuple sa mémoire d'images exotiques, capitalise un vocabulaire sonore et s'assimile des rythmes subtils et des mélodies qui surprennent par leur étrangeté. Ses pérégrinations dans la nature ne s'émancipent pas en dehors des paysages livresques et des pays que visitent ses rêves. Il imite l'auteur des Illuminations.

"Je ne parlerai pas, je ne penserai à rien.
 Mais l'amour infini me montera dans l'âme;
 Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
 Par la nature, -- heureux comme avec une femme."¹⁰

Durant ce noviciat artistique, Nelligan subit l'influence de sa mère qui croit en son génie. Elle surveille discrètement les lectures de son "drôle" de garçon, le morigène vertement parfois avant de lui pardonner ses infâmeries et ses extravagances.

¹⁰ Henri Clouard, La poésie française moderne, p. 92.

Sans contredit, le coeur du poète appartient à sa mère. Malgré les apparences, son amour filial ne se démentira jamais. N'est-elle pas l'unique confidente de ses aspirations et la seule âme qui vibre à l'unisson de la sienne ? Dans un sonnet rempli de tendresse, il lui jure respect et fidélité.

"A l'autel de ses pieds, je l'honore en pleurant,
Je suis toujours petit pour elle, quoique grand."¹¹

Ailleurs, il décrira les traits de sa mère avec une adresse consommée. Voici les deux strophes dans lesquelles Nelligan nous offre le contraste d'une physionomie ravissante de jeunesse avec celle que décolore la pluie des années.

"Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lys et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien.

Ma mère que voici n'est plus du tout la même;
Les rides ont creusé le beau marbre frontal;
Elle a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son hymen chanta comme un rose peeme."¹²

L'éclosion de pareils sentiments exhale un parfum qui embaume la mémoire d'Emile Nelligan et rend sa figure plus naturelle et plus sympathique. Il faut le féliciter d'avoir, à ce sujet, contrecarré l'influence du cynique Baudelaire qu'il imite servilement dans presque tous les domaines. Que ne nous aurait-il pas servi s'il avait pastiché les paroles que son modèle prête sacrilègement à celle qui

¹¹ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Ma mère, p. 76.
¹² Ibid. Devant deux portraits de ma mère, p. 75.

le mit au monde ?

"Lorsque par un décret des puissances suprêmes,
Le poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

"Ah! que n'ai-je mis bas tout un noeud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu son expiation !" 13

Nelligan forme son goût musical au salon de famille où sa mère prolonge parfois ses concerts jusqu'à ce que l'herloge "chuchote minuit au deuil des lampes". Artiste du clavier, elle apprend à son fils les noms des compositeurs célèbres, l'habitude à classifier les différents genres de morceaux et l'exile dans un monde mélancolique par "sa musique mêlée aux lunes de septembre."14

Elle néglige encore moins sa formation religieuse. Tous les soirs, elle exige sa présence à la prière du soir qui se fait en commun. Lisez à ce propos le témoignage du poète lui-même.

"Et pendant que de Liszt les sonates étranges
Lentement, achevaient de s'endormir en nous,
La famille faisait la prière à genoux
Sous le lointain écho du clavecin des anges."15

13 Selecta, Baudelaire, Fides, p. 11.

14 Poésies d'Emile Nelligan, Prière du soir, p. 172.

15 Ibid., p. 173.

En matière de religion, Nelligan ne consentira jamais à contrister sa mère qui veut l'élever chrétiennement. Aussi, son amour filial lui cachera-t-il les petits "Blasphèmes" qu'il se croit obligé d'écrire à la suite de Richepin et la satire outrancière contre le clergé qu'il ose inclure dans sa "Sieste ecclésiastique."

Encore là, sans le savoir, il imitera la conduite de Rollinat, son auteur favori, lequel compara mensongèrement ses "Névroses" libertines à l'"Imitation de Jésus-Christ" et les expurga de leurs indécentes "Lupanariennes" avant de les soumettre à sa mère qui, sans ce subterfuge, l'eût déshérité.

Madame David Nelligan s'intéressera, jusqu'à sa mort, au bien spirituel de son fils qui traverse alors la crise des vingt ans. Clouée sur un lit d'agonie, elle l'appelle à son chevet pour lui confier ses suprêmes recommandations. Elle lui remet un médaillon qui contient "un petit portrait d'elle". C'est en pleurant qu'il accroche à son cou ce précieux gage et recueille le testament maternel : "Sur l'autel de ton coeur, je veillerai toujours, cher enfant. Que mon image bannisse au loin les funestes amours !"16

Peu après la sépulture de sa pieuse maman, il renouvellera, dans ses vers, la promesse qu'il émet en cette circonstance.

16 Poésies de Nelligan, 4e éd., p. 74.

"Ah! sois tranquille en les ténèbres du cercueil :
Ce talisman sacré de ma jeunesse en deuil
Préservera ton fils des bras de la Luxure."¹⁷

En effet, dans toute son oeuvre, Nelligan chante souvent l'amour courtois mais jamais coupable. Il peut être lu, sans restriction, par une lectrice qui s'effraierait de la moindre atteinte à la pudeur. Sur ce point, il ne capitulera jamais. Ne faut-il pas croire que le souvenir de sa mère mourante soutient sa générosité dans la maîtrise des passions ? Pour une fois, remarquons, à sa louange, qu'il renie Maurice Rollinat qui "pouvait se passer de tout, sauf de femmes"¹⁸ et Verlaine qui confessait ainsi ses faiblesses devant la tentation :

"Je fus rustique et je ne le suis plus
(La femme m'aura repris tout entier"
Non sans garder des respects absolus
Pour l'idéal qu'il fallut renier."¹⁹

Obsédé par le brusque départ d'une adorable maman, Emile Nelligan promène son chagrin partout où il va. Et sa douleur, bientôt, s'envenime sous le choc antipathique de son père qui veut démolir ses rêves de gloire et l'asservir aux réalités pratiques de la vie. Réagissant contre l'excès de ses souffrances morales, le gamin cherchera dorénavant la gaieté bohème.

¹⁷ Poésies d'Emile Nelligan, Le Talisman, p. 74.

¹⁸ Dumesnil, Hist. de la Litt, frse., IX, p. 127.

¹⁹ Clouard, La poésie frse moderne, p. 88.

Va sans dire que son éducation première l'empêchera de s'identifier au bohémien authentique. Tout au plus réussira-t-il à passer pour un original ou un "mal élevé" dans son entourage immédiat. On le verra souvent les doigts tachés d'encre et les habits en désordre, les cheveux en broussaille et la posture négligée "prendre la goutte au petit Windsor"²⁰ avec quelques copains ou griller nonchalamment une cigarette au clair de lune. Un ami lui découvrirait quelques bonnes manières qu'il en serait effusqué.

En dépit de toutes ces bizarreries, son dévergondage sent trop l'artificiel, l'apparence et l'imitation pour être pris véritablement au sérieux. Baudelaire, lui, fut un bohème de race. Débiteur traqué, dandy fastueux, hôte assidu des maisons de prostitution, il incarne l'idéal de l'être humain sensuel et déchu, nonobstant Dumèsnil qui le classe parmi ceux qui peuvent "s'encanailler sans s'avilir". Nelligan ne dépassera pas la bohème de l'artiste insouciant qui se libère des contingences, se complait dans une mélancolie voulue et cultivée et même insensibilise sa nature contre les humiliations et les rebuffades.

Nelligan, au nom de l'Art, refuse tout emploi qui l'assujettirait à la matière. Il scande des vers et cisèle des strophes, le jour ou la nuit, au boudoir, au lit ou sur la rue, au gré des intermittences de son inspiration.

²⁰ Poésies d'Emile Nelligan, Préf. Ls Dantin, 4e éd., p. 12.

AN cours d'interminables visites qui finissent par impertuner ses pseudo-confidents, il ne disserte que sur la richesse des rimes, les licences romantiques de la césure et la nouveauté de ses thèmes. Avec des yeux apocälyptiques, il envisage ses auditeurs. Il leur soumet ses ébauches "avec cette inconsciente malice que les poètes savent mettre dans la lecture de leurs oeuvres."²¹

De temps en temps, des peses calculées servent de chevilles à des vers incomplets. Quelques hésitations hypocrites dissimulent, ailleurs, la rencontre incongrüe de certaines voyelles ou diphtongues. Enfin, tout en caressant de sa main nerveuse la crinière mérovingienne qui l'auréole, il termine en prévenant ses amis qu'il leur relira, peut-être le lendemain, un texte quasi définitif.

Le soir suivant, s'il impose à nouveau sa présence dans l'un ou l'autre cénacle qu'il s'est créé, il ne soupçonne même pas la meue et l'ennui de quelques patients. Non : il croit, dur comme fer, que l'élite aux écouteuses brûle comme lui d'une passion exclusive pour l'Art divin de la poésie.

Comme il se sent encouragé quand l'un de ses juges de fortune pose une objection. Alors, sa figure s'enflamme, sa voix hausse le ton, ses gestes prennent de l'ampleur; tout lui sert pour défendre ses innovations où la magie du rythme

²¹ Nilles études de la Litt. canadienne, Ab der Halden, Paris, 1907, p. 341.

et des sons escamote les lois fondamentales de la pensée. L'auditeur reste ébahi devant ce jacobin révolutionnaire qui, dans le Montréal mercantile de 1900, guillette sans remords la pensée souveraine pour instaurer l'anarchie de la poésie pure.

En dernier ressort, on plie sous la véhémence des arguments de l'énergumène et lui communique parcimonieusement quelques traits approbateurs pour mettre une digue aux exagérations verbales qu'il mobilise au service de ses talents. C'est ainsi qu'à part quelques réticences sur ses matières malséantes, son jargonisme et ses concepts dangereux, tous lui vouent une secrète admiration et fondent en lui les plus grandes espérances.

Fébrilement affairé dans la rédaction de ses poèmes, Nelligan renonce à la fréquentation des milieux mondains. Les conversations des "bourgeois" l'ennuient quand elles ne l'exaspèrent pas. "Est-il possible, dira-t-il un jour, que des intellectuels, des gens qui se prétendent distingués, s'intéressent pendant des heures à d'aussi plates balivernes? Ces gens ne sont certainement pas artistes !"

Cette attitude misanthrope circonscrit fatalement sa réputation, étouffera la publicité qu'il désire et le privera de maintes perspectives financières. Mais sa nature

dédaigneuse lui interdit toute sollicitation auprès des éditeurs. Il ne s'humiliera pas au point de mendier la gloire qu'on lui doit. "S'ils pensent, clamera-t-il, que je vais me traîner à leurs pieds ! Mon livre fera son chemin tout seul..."

Une autre fois, il répond à Louis Dantin qui lui suggère un libraire canadien prêt à publier ses poésies : "Peuh ! sait-il imprimer des vers ? Non ! j'enverrai mes cahiers à Paris !" Son esprit ambitieux élargit le cadre de ses possibilités et cajole des rêves de grandeur. Il anticipe les délices de sa vengeance quand les citoyens montréalais recevront de France ses écritures estampillées des maisons Lemerre ou Palmé et liront dans l'étonnement une préface élogieuse signée par la main d'un auteur célèbre.

Un ~~matin~~ ^{depuis longtemps à l'hôpital} de septembre 1899, Nelligan entre à l'improviste chez Albert Lezeau, son plus sincère ami. Le visiteur affiche une physionomie où se lisent d'étranges émotions. Ses yeux sont fatigués par la souffrance intérieure et l'excès des larmes. La voix coupée par les sanglots, il raconte la cause de son malheur. "Mon père m'a trouvé une position !" Par quelques mots compatissants, l'auteur de l'"Ame solitaire" tente de cicatriser le cœur meurtri du poète. Rien n'y fait. "Savez-vous bien de quoi il s'agit ?" reprend Nelligan. "Il faut que je sois comptable chez un marchand de charbon. Me voyez-vous, moi, un poète, dans le charbon ?"²²

²² Soirées de l'École littéraire de Montréal, 1925, p. 23.

Cette initiative paternelle n'ébranlera même pas les ambitions du jeune esthète. Au contraire, "la pensée de vivre toute la journée devant de longues colonnes de chiffres qui le navrent et l'affolent tout à la fois",²³ l'affermis davantage dans ses vastes projets. Il veut bien gagner sa vie, mais "pas comme ça!" Aussi notre médiocre comptable détestera-t-il le grand-livre autant que Rollinat, son contemporain, méprisait "les abstractions de la Loi du 25 ventôse, an XI," dans le formulaire du notariat.

C'est avec répugnance que Nelligan entreprend ce nouvel emploi qui ne s'apparente pas du tout à son genre d'aptitudes. Il répète à qui veut l'entendre que l'artiste a le droit de vivre comme les autres et que les vulgaires humains devraient s'imposer le devoir de lui conserver l'existence. Cette assertion ne fait qu'exprimer en des termes différents la conviction d'Arthur Rimbaud : "La main à la plume vaut la main à la charrue."

N'est-il pas douloureux de constater, en effet, dans un pays d'utilitarisme comme le nôtre que la vocation des Lettres a toujours été l'apanage exclusif des riches et intelligents Mécènes ? Le pauvre Diogène, si talentueux qu'il soit, doit étouffer le génie qui germe en lui et s'astreindre, faute de capital, aux besognes serviles. Grand Dieu !

²³ La Patrie, 24 février 1904, Madeleine.

quel amas de richesses culturelles glissent ainsi dans l'abîme et retardent d'autant le progrès de notre valeur ethnique.

L'Art, pour Nelligan, n'est pas un moyen, mais un but. Tout artiste qui se propose autre chose que le Beau n'est pas un artiste à ses yeux. Lui-même, à ceux qui l'accusent de manquer d'esprit de suite, rétorque avec une certaine indignation : "Vous n'êtes pas poètes !" Polémiste sans argutie, il clôt sèchement le débat, se replie sur lui-même et promène son rêve en des alternatives de joie et de chagrin, d'enthousiasme et de désenchantement, d'amour et de haine.

C'est ni plus ni moins qu'un parasite incorrigible dans tout autre domaine que celui de son Art. Cloîtré dans son fer intérieur, un poète comme celui-là rêve du parfum des fleurs, de l'oiseau qui égrène sa chanson, des forêts silencieuses qui méditent leurs secrets. Il se désintéresse des questions politiques et n'entend plus le cliquetis des luttes quotidiennes.

Le poète "qui ne s'aperçoit des révolutions que lorsque les balles cassent les vitres"²⁴ ne suit pas la caravane humaine mais il la guide, l'instruit et lui inspire l'amour de la beauté.

²⁴ Dumesnil, Hist., de la litt. frse, IX, p. 306.

En 1895, de telles idées sur l'Art circulent déjà dans les esprits de l'époque. Elles enrégimentent quelques presélytes convaincus qui organisent la fondation de l'École littéraire de Montréal. Ab der Halden considère ce mouvement comme "la tentative la plus originale du Canada intellectuel pour sortir les poètes nationaux de l'à peu près où ils se débattent et s'embarquent à la fin du XIXe siècle."²⁵

La jeune école n'empruntera pas les thèmes nationaux et religieux de la vieille école patriotique de Québec. Elle sera plus libre d'allures, plus subjective, plus française et moins canadienne. Au début, elle tient ses modestes assises dans le tribunal du vieux recorder de la cité. Aux soirs désignés, les jeunes littérateurs occupent les sièges que réservent les escarpes et les pechards durant la journée. Charles Gill, au bureau du magistrat, sans toge ni marteau, préside aux concertations amicales. La violation des lois artistiques n'encourt aucune amende légale et ne déclenche aucun discours objurateur.

Cette année-là, le cercle réitère de vibrants appels dans les journaux du temps pour recruter de nouveaux membres. Son chroniqueur attitré, Henri Desjardins, convie dans un style électoral tous les aspirants canadiens-français.

²⁵ Ab der Halde, Nlles études de la Litt. canadienne, p. 292.

"Allons, jeunes littérateurs, donnez ouvertement votre coup d'épaule à la poésie canadienne-française, déjà si florissante. Car avec l'école qui veut vous ouvrir ses portes comme à des frères, vous serez certains d'être encouragés et surtout d'être appréciés selon le juste mérite."²⁶

Le pathétisme de cette claironnante invitation ne prévêque pas l'engouement qu'on espérait. Seules quelques unités viennent augmenter le personnel actif de l'association. Les seize membres de l'Ecole littéraire, pour plus de commodités, transfèrent tout de même leurs quartiers de réunion au château Ramezay.

Et là, tous les vendredis soirs, dans une salle encore exigüe où débouche un couloir garni de reliques iroquoises, l'on peut reconnaître quatre avocats, un graveur, deux journalistes, un médecin, un libraire, un notaire, un peintre et cinq étudiants (dont Nelligan) réunis autour d'une table ronde chargée de manuscrits.

Le vieux palais, hanté par les caricatures de nos préux antiques, favorise l'atmosphère sérieuse du nouveau "club des Hydrepates". Jamais plus d'une voix n'y rompt le silence. Tard dans la soirée, il se peut qu'une strophe palpitante ou un vers harmonieux ne suffisent plus à maintenir la tranquillité. Alors, des mains fraternelles frappent

²⁶ "Le Canada", 25 novembre, 1895.

une salva d'applaudissements qui réveillent les murs vétustes et feuettent la fumée des cigarettes.

La fraternité règne en maîtresse, censure les commentateurs et respecte l'opinion de chacun. Aucun avantage pécuniaire ne met en péril l'aménité des relations ni ne sème cette zizanie qui paralyse l'entraide mutuelle.

C'est ainsi qu'Emile Nelligan, le benjamin de la famille, reçoit, tous les vendredis soirs, de sincères encouragements quand il lit à son tour ses derniers poèmes. On tait les fautes qu'engendre son inexpérience pour louer l'épanouissement hâtif de ses talents naturels. Suivant le mot de l'Écriture, "on laisse pousser le froment avec l'ivraie, de peur qu'en extirpant celle-ci, on arrache aussi celui-là."²⁷

Avec une certaine appréhension, quelques confrères craignent son style alourdi d'une tristesse que l'enfant terrible ne veut pas surmonter. On remarque avec inquiétude le paradoxe qu'effrent ses hallucinations suivies de mièvres "bergeries" à la Verlaine. Et malheureusement, quelques échappées outrancières de mauvais goût dénotent un pessimisme impardonnable. D'un autre côté, l'instinct de son génie imprime à ses vers un rythme musical qui le conduit à des sommets de perfection que ses devanciers n'ont jamais atteints.

²⁷ La Sainte Bible (Crampon), Ev. de S. Matthieu, XIII, v. 29.

Envers et contre tous, Emile Nelligan conquerra sa place dans la galerie des poètes mélancoliques "dont la couronne de lauriers git pour toujours, au pied d'un stèle funéraire, à l'ombre de cyprès symboliques."²⁸

L'Ecole littéraire, après une minutieuse préparation, invite gratuitement le public à sa première séance du 29 déc. 1898, au château Hamezay. La population envahit la salle Comme en témoigne ce compte-rendu de la Minerve :

"Il y a longtemps que l'ancien palais des gouverneurs n'avait vu une pareille affluence. Si pareille fête devait se répéter souvent, il faudrait presque songer à augmenter le nombre des becs de gaz de la grande salle. Il y en a quatre en tout."²⁹

Wilfrid Larose, dans un discours à l'emporte-pièce, souhaite la bienvenue aux savants comme aux littérateurs "en écartant les sujets trop explosifs de la politique et de la religion..." Le président d'honneur, M. Louis Fréchette, lit un drame en vers qu'il intitule Véronica. Comme intermèdes, entre les cinq actes, Jean Charbonneau, E.Z. Massicotte, Arthur de Bussières, EMILE NELLIGAN, Gonzalve Désaulniers récitent leurs oeuvres.

Svelte, droit, lamartinien, la tête haute, le geste large, notre adolescent déclame le "Rêve de Watteau" et "L'Idiot aux cloches". Le public ne semble pas éprouver

²⁹ La Minerve, 30 déc. 1898.

³⁰ Lettres canadiennes d'autrefois, Tome V, p. 11 (Séraphin Marion).

teutefoie une particulière admiration pour Nelligan, puisque les journaux du lendemain se contenteront de le mentionner avec tous les autres "rimeurs".

A la deuxième séance, au Monument national, le 24 février 1899, Nelligan risque bravement une autre tentative. Enfin, les journaux vont-ils s'intéresser à ses oeuvres ou s'entêter encore dans leur muette indifférence ? Assistons d'abord à cette seconde assemblée de l'Ecole littéraire de Montréal.

Jean Charbonneau, au début, présente un tableau de la littérature issue de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé. Cette ouverture contribue vraisemblablement à pousser Nelligan vers les principes réactionnaires de l'école réaliste. Elle rencontre tout à fait ses vues sur les procédés d'imitation des maîtres de l'heure. Sans le savoir, l'orateur induit nos écrivains à choisir pour devise le vers de François Coppée :

"Qui imiterai-je pour être original ?"

Ce faisant, il brime leurs aspirations vers l'originalité et fournit à nos poètes l'occasion prochaine du péché d'imitation dont notre littérature ne s'est pas encore remise.

Viennent ensuite 44 chefs-d'oeuvre (?) dont la longueur démesurée provoquera des réactions contradictoires dans les journaux.

"La Patrie" dira finement que

"... de telles séances sont comme le nectar que les dieux généreux versent à pleins bords dans la coupe des hommes fortunés : plus on en a, plus on en veut avoir."³⁰

Mais un chroniqueur littéraire de "L'Avenir du Nord", fatigué sans doute de tendre l'oreille pour saisir les vers de quelques poètes aphones, lancera cette boutade significative :

"Vous feriez mieux de les donner à la lanterne magique, vos vers, au moins on pourrait lire !" ³¹

Une chose est certaine, en tous cas, c'est que les sonnets d'Emile Nelligan émergent au-dessus de ce lac artificiel où maintes oeuvres anodines vont sombrer dans l'ennui. Notre jeune Apollon dont la chevelure s'agite en coups d'ailes récite posément des vers où semble passer un souffle divinement inspiré. Ses émules reconnaissent en lui un "peseur" qui pourrait bientôt leur donner du fil à retordre.

Le lendemain, après avoir salué Nelligan du nom de poète, Mlle R. Barry, directrice du journal de Françoise dans la "Patrie", avouera simplement : "Quel robuste talent que le sien. "La Passante" est une pièce d'une rare beauté."³²

³⁰ "La Patrie, 25 fév. 1899.

³¹ "L'Avenir du Nord", 3 mars 1899.

³² "La Patrie," 25 fév. 1899.

D'autre part, le critique du "Monde Illustré" adoptera une attitude diamétralement opposée aux commentaires de Françoise. Il ridiculisera le poète dans des mots dictés par la sottise et l'étroitesse de jugement.

"... Je voudrais bien avoir l'avantage de lire d'autres oeuvres de M. Melligan, par exemple, une petite thèse en simple prose, afin d'émettre un jugement plus net sur son mérite littéraire. Si tel est son désir, il pourrait l'adresser au Monde Illustré, où nous la publierions avec commentaires, s'il y a lieu, car nous encourageons les jeunes écrivains."³⁵
(Marchy)

La véritable critique n'a pas de tels aveuglements : loin de chercher à pulvériser une oeuvre, elle multiplie ses efforts pour l'encourager et la faire apprécier du public. Il est évident que le journalisme, même de nos jours, conduit à l'improvisation et au superficiel et formule des jugements gratuits qui font de terribles ravages avant que la postérité ne parvienne à les abolir.

A la suite de cette injuste appréciation, Emile Melligan s'enferme dans sa chambre des journées entières. La griffe de l'épreuve le martyrise cruellement. Il ressent la

"... douleur de marcher dans l'humaine cohue,
Qui nous lance l'injure et croit nous faire mal !
Cohue à qui le nom de poète est fatal...
Cohue à qui l'on voit battre un chien dans la rue..."

³⁵ Le Monde Illustré, 28 février 1899.

Pauvre enfant qui t'en vas parmi ces horizons
 Toi qui n'as dans le coeur aucun désir de guire,
 Toi qui cherches là-haut ce qui peut te séduire,
 Rentre dans ton logis rêver tes visions !

(Isolement, Henri Desjardins)

Dans la solitude, le poète gémit sur son sort. Sa loupe mélancolique grossit les misères qui le tiraillent. Le souvenir de Baudelaire que tout le monde persécuta lui apporte peut-être quelques consolations. Le disciple est-il au-dessus du maître ? Mais, il n'ignore pas que l'auteur des "Fleurs du Mal" répandit sur lui-même les pires calomnies. En plus de communiquer aux gens son dessein de se teindre les cheveux en vert, Baudelaire n'hésitait pas à commencer un récit d'un ton sérieux et glacé : "L'année où j'ai tué mon père..." S'affublant ainsi d'un masque monstrueux, il attirait sur sa personne les mépris qui noircirent son existence.

Mais il en est autrement pour Nelligan dont l'âme "douce et mystiquement tendre" ne mérite pas, vu ses attitudes et sa conduite, les sarcasmes et les risées acerbes qui l'assaillent inopinément. Aussi dira-t-il, avec raison, de sa jeunesse :

"Tous la verrent passer, feuille sèche à la brise
 Qui tourbillonne, tombe et se fane en la nuit;
 Mais nul ne l'aimera, nul ne l'aura comprise."³⁶

³⁶ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., La Passante, p. 217.

Triste et plus exalté que jamais, Nelligan se recueille avec ses pensées déprimantes et forge des vers sur l'enclume du désespoir. La nuit, ses rêves le cernent de chats fantômes, de squelettes séchés et même diables hideux et grimaçants. Pour lui,

"C'est L'Ennui ! -- l'oeil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka".³⁷

Dans son délire, le poète, "au coeur sanguinolent", médite sa vengeance contre un destin trop brutal. Mais, hélas ! sa lyre a perdu les charmes d'antan. Comme Orphée en celère, au sortir de l'Erèbe, il brise l'instrument de ses muses et se prépare aux angoisses de l'agonie. Soudain, l'aigle de la gloire abat son vol auprès de Nelligan pour enlever de son coeur quelques fibres pourprées de sang. Il les fixe à la lyre brisée du meribond. A son réveil, l'aède canadien touche les nouvelles cordes, chair de sa chair, et se sent revivre "car tout son coeur chante dans les cordes sanglantes !"³⁸

Écoutons-le jouer son oeuvre la plus forte et la plus personnelle : "La Romance du Vin". Sa musique, par des accords pénétrants, tente un suprême effort pour assouvir son "dédain de la foule méchante" et accompagner "les oiseaux qui modulent en choeur leur prélude à sa creisée ouverte."³⁹

³⁷ Baudelaire, *Selecta*, Fides, Au lecteur, p. 15.

³⁸ Adaptation du poème "La lyre d'Orphée" de Jules Lemaitre.

³⁹ Poésies d'Emile Nelligan, *La romance du Vin*, p. 220.

A ses thèmes colorés de fiel, on devine aisément que ce musicien des mots a

"... grandi dans le goût bizarre du tombeau,
Plein du dédain de l'homme et des bruits de la terre."⁴⁰

A la quatrième séance de l'Ecole littéraire, au château Ramezay, Emile Nelligan monte enfin sur le pavois du triomphe. La solennité des circonstances transfigure ses traits habituels : sa figure s'illumine de lueurs souffreteuses; des étincelles jaillissent de ses yeux; sa bouche s'élargit d'un rictus presque sépulcral; enfin, sa chevelure encadre superbement une physionomie où rutilent l'angoisse et la sublimité.

Le torse cambré vers les auditeurs perplexes, il entonne d'une voix sonore et follement gaie les strophes de son immortelle "Romance du Vin".

"C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

Les cloches ont chanté; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !"⁴¹

⁴⁰ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., p. 151 (Le Cercueil)

⁴¹ Ibid., Romance du vin, p. 220.

Sur le fond orchestral d'une gaieté sans retenue, Nelligan met douloureusement en relief, dans les quatrains de sa romance, les cacophonies de l'incompréhension, les criantes appoggiatures de ses craintes en face de la névrose qui envahit son cerveau et les retards persistants de ses rêves de jeunesse.

Au dernier accord, saluant la foule d'un geste emprunté des apothéoses, Nelligan atteint d'un coup l'apogée de sa grandeur. La salle de l'antique château tremble sous la secousse des applaudissements. De tonitruantes acclamations ovationnent son oeuvre qui vient de séduire tous les esprits et subjugué tous les coeurs. Même ses rivaux reconnaissent la supériorité de son talent après avoir ainsi suivi son impeccable mimique, adéré ses traits et subi le magnétisme de son chef-d'oeuvre.

Ce succès non équivoque prend aussitôt le caractère d'une réplique aux attaques inconsidérées de M. de Marchy, chroniqueur du "Monde Illustré". Dans l'édition du lendemain, ce journaliste antipathique formulera sa cuisante défaite en ces termes : "M. Nelligan est un peu sorti du genre où je m'imaginai qu'il confinait ses rêveries." De son côté, "La Presse" considérera le jeune poète "comme un rêveur dont les vers rappellent une douce musique."

Cette gloire éphémère stimule Nelligan à la composition et l'aiguillonne dans ses activités ambitieuses. Veille sur veille, jour après jour, il retouche passionnément ses sonnets "impassibles" qu'il sculpte parfois à la José-Maria de Hérédia. Aucune détente ne vient ralentir l'intempérance de son travail. Il est facile de comprendre l'acuité de ses nuits d'insomnie quand on sait que

"... cet homme a la Céphalalgie,
 Supplice inventé par Satan;
 Pince au feu de l'enfer rouge
 Qui mord son cerveau palpitant."⁴²

Une fatigue étrange secoue parfois tout son organisme et mine ses facultés. Son goût pour la tristesse est incurable. Ses nuits blanches lui donnent des idées noires qui grisent son âme. Et

"...Pendant qu'aux ers mourants, ses troupeaux de névroses
 Vagabondent le long des forêts de santal,"⁴³

il épuise ses forces sans concilier le culte de son art avec les exigences de notre "marâtre nature".

A ses intimes, il ne cache pas la vérité de ses pressentiments. "Je mourrai fou, dit-il, comme Baudelaire !" A l'avance, son âme imbuë de la mélancolie desséchante du décadentisme savoure le vertige de l'abîme où elle menace

⁴² Emile Vinchon, Maurice Rollinat, Les Névroses, p. 86.

⁴³ Poésies d'Emile Nelligan, Les Angéliques, p. 82.

de tomber. Elle éprouve une secrète coquetterie à sacrifier ses pensées, ses talents, son génie au temple des Arts.

A la dernière séance de l'Ecole littéraire, le 2 avril 1900, Emile Nelligan ne figure que par ses deux sonnets "Devant mon berceau" et "L'homme au cercueil" lus par son ami, Charles Gill. Ce soir-là, son nom erre sur toutes les lèvres, parce que les auditeurs déplorent son absence. Ses amis qui redoutent pour lui les pires catastrophes ne se trempent pas.

Un soir d'automne 1901, un voile d'obscurité enveloppe l'intelligence d'Emile Nelligan. Sans heurt psychologique, son âme s'engourdit dans une mystérieuse léthargie. De son côté, le cerveau refuse les émanations inspirées qu'il avait prodiguées si libéralement jusque là. Même le cœur uniformise graduellement ses émotions affectives et restreint ses activités au domaine physiologique. C'est la vie et la mort qui cohabitent et s'envisagent dans un cadavre mouvant qui languit avant le duel définitif.

Devant sa carrière brisée sur le chemin de la gloire, le malheureux poète pourrait s'exclamer avec Alfred de Musset, dans "La chute des Feuilles" :

"J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie."

L'état mental d'Emile Nelligan devient de plus en plus incompatible avec la vie de famille et les relations sociales. Dès lors, son père et sa soeur Eva, témoins impuissants des progrès de la névrose, entreprennent les démarches préparatoires à l'hospitalisation du malade. Après les formalités voulues, la Retraite St-Benoît de Montréal consent à héberger le mélancolique jeune homme de vingt-trois ans.

Sans offrir de résistance aux décisions de ses proches, le poète, quelques jours plus tard, monte dans la voiture qui va le conduire à sa nouvelle demeure. Il jette furtivement un dernier regard sur la maison où le "vieux Saxe" a tinté ses heures les plus joyeuses et les plus sombres. Sur le parcours, personne n'ose lui parler. Sully Prudhomme excuse leur silence quand il écrit :

"Il (le poète) sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde ;
Il est brisé, n'y touchez pas !"44

Avant d'arriver à destination, Emile Nelligan prononce cette phrase qui vaut la plus humble confession : "En faisant un meilleur usage de mes facultés, j'aurais pu devenir un grand poète." Cet aveu ressemble étrangement à celui de Verlaine : "J'ai connu un bonheur qui, si j'avais été maître de mes sens, aurait fait de moi un autre homme."⁴⁵ Même en ce tragique tourment de sa vie, le disciple, sans le savoir, imite son maître.

⁴⁴ Stances et Poèmes, Prudhomme, Le vase brisé, p. 58.
⁴⁵ Clouard, La poésie française moderne, p. 75.

Dans ce refuge où souffrent les déshérités de la vie, le nouveau pensionnaire se focalise insensiblement dans sa monotone résignation. L'Art lui-même ne l'illusionne plus. Il n'a désormais pour tout plaisir d'existence que la pleine liberté de sa tristesse dans la paix de la solitude.

"Les meurt-de-faim et les artistes
N'ont pour tout bien que leurs cœurs tristes."⁴⁶

Nelligan renie son passé. Sa capitulation dans le domaine littéraire ne revêtera-t-elle pas l'importance d'un décret irrévocable ? Quel phénomène étrange, en terre canadienne, que cet esprit métamorphosé dans le cocon rugueux des névroses. La chenille aux multiples verbeurs ne présageait pas ce papillon nocturne qui adore maintenant le noir et l'immobilité.

En France, l'Histoire a multiplié les exemples de ces transformations radicales de la personnalité. Rimbaud, à dix-sept ans, brûla tous ses écrits et délaissa la plume pour le vagabondage. De poète, il devint patachon. Louis Veillet, après des luttes acharnées, n'abandonna-t-il pas subitement la polémique pour se retrancher dans un mutisme absolu qui dura cinq ans ? Il restera toujours impossible d'expliquer qu'un lion de son espèce pût se travestir en un agneau résigné devant les coups et docile aux cisailles des calomniateurs ?

⁴⁶ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Mon sabot de Noël, p.216.

Nelligan nous surprend encore davantage dans un sens : il signe sa reddition avant même le complet déploiement de ses forces. A part ses épopées intimes qui nous échappent, son oeuvre a révélé maintes trahisons réciproques entre sa pensée qui appelle l'envahisseur et le pessimisme morbide qui trompe son assiégée. Aussi comme l'âme du poète en sert déchirée : Dans la nuit qui suit la défaite, elle ressemble à un cimetière qu'une secousse sismique a bouleversé. Elle s'y attendait quand elle suggéra ces vers-ci :

"J'aperçois défiler, dans un album de flamme,
Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant,
Au champ noir de la vie, arme au poing, toute en sang!"⁴⁷

Les tests de la psychiatrie, si rudimentaires qu'ils soient à l'époque, classent Nelligan dans la catégorie des mélancoliques non dangereux. Son état ne relève pas de la cyclothymie, parce qu'on ne trouve pas chez lui une disposition innée aux variations de la vie active. Le graphique de ses états psychiques ne dessine pas une courbe dont les ordonnées marqueraient des ascensions et des chutes. Au contraire, c'est une ligne horizontale qui prouve que ses heures de lassitude, de défaillances ou de misanthropie ne sont pas suivies d'entrain ou d'exaltation. Non ! le spleen ne desserrera pas ses griffes maintenant qu'il tient solidement sa proie.

⁴⁷ Poésies d'Emile Nelligan, *Devant le feu*, p. 72.

La médecine s'est médiocrement intéressée à ce cas médico-littéraire curieux. Transféré à l'hôpital St-Jean de Dieu, le 23 octobre 1925, l'ancien poète connaît une certaine accalmie de ses troubles nerveux. On l'inscrit tout de même au registre comme une victime de "la démence précoce due à du surmenage et à de l'intoxication."⁴⁸

Mon âme est née avec une plaie" disait Lamennais. Ce mot s'applique dans toute sa force à Nelligan dont la vie et les œuvres n'ont connu que de constantes inquiétudes, des désenchantements meroses et des soucis d'isolement. A la neurologie, il avait emprunté le terme "mévrose" pour traduire probablement l'affection intime dont il était atteint et qui, tout en épuisant lentement son organisme, alimentait et inspirait sa muse. Lisez son propre aveu.

"Je plaque lentement les doigts de mes névroses,
Chargés des anneaux noirs de mes dégoûts mondains
Sur le sombre clavier de la vie et des choses."⁴⁹

"Les poètes", dit Taine, ont une machine nerveuse plus sensible que la nôtre." A lire cette affirmation, l'on comprend pourquoi Nelligan relève exclusivement de la pathologie mentale. Ses excès dans le travail intellectuel ont désorganisé le bon fonctionnement du système cérébro-spinal. Durant ses trente-cinq premières années de réclusion, il sera exempt de toute lésion organique susceptible

⁴⁸ Dossiers officiels de l'Hôpital St-Jean de Dieu.

⁴⁹ Poésies d'Emile Nelligan, Préf. L. Dantin, p. 53.

de compliquer les agitations inoffensives de son intelligence et de sa sensibilité.

Des céphalées lancinantes ou constrictives le torturent occasionnellement et lui soustraient des heures de sommeil, mais aucune parésie, aucun spasme musculaire ne dérèglent sa motilité. La chose est tellement vraie que les Soeurs de la Providence préposées à ses soins l'occupent au transport des sacs de linge aux divers départements de la maison. D'autre part, ses attitudes abouliques et indécises lui font refuser maintes commissions dont il pourrait se charger. "J'ai trop à faire !" répond-il aux importuns.⁵⁰

De temps à autre, Nelligan fait montre d'hallucination visuelle. Ainsi quand il quitta la Retraite St-Benoît, il suivait "des lumières" éblouissantes. De plus, des "voix" mystérieuses frappaient ses oreilles. "Nommez ces lumières, ces voix !" lui dit-on. "C'est la sainte Vierge qui me dit d'aller combattre pour mon pays. Dernièrement, j'ai entendu des voix d'anges qui m'ont dit que la patrie était en danger!.."

Dans sa chambre aux rideaux toujours baissés, il se plaît à faire les cent pas dans la tranquillité et la solitude.

⁵⁰ Ce renseignement et ceux qui vont suivre nous parviennent des SS. Jean Sébastre, Thais d'Egypte, Alexis de Falconieri, Paul Auguste et Paul-Léo par l'intermédiaire de M. Albert Meisan, aumônier de l'institution que nous avons consulté.

Son âme totalement repliée sur elle-même ne cherche pas autre chose que le silence et la paix. Elle veut être seule à subir la peine et l'angoisse qui l'obsèdent et la baignent tout entière. Dans ses soliloques prolongés, elle pourrait répéter les strophes recueillies que l'on trouve dans "Les Fleurs du Mal" :

"Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaïs le soir; il descend le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels, la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remerds dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici !"⁵¹

Les dimanches, il reçoit beaucoup de visiteurs et de ... visiteuses qui le connaissent par la lecture de ses poèmes. Pour s'attirer de l'argent ou des bonbons, il consent péniblement à réciter "Le Vaisseau d'Or" qu'il sait par coeur. A chacun, il donne l'impression d'un gentilhomme qui, par sa manière digne de tendre la main et de peigner ses cheveux, appartient à la haute noblesse française. Sa figure, pourtant, est celle d'un individu surchargé de besogne et tracassé de mille soucis.

Impertuné par le va-et-vient des curieux, il ne veut à la fin aucune compagnie. Dorénavant, pour lui rendre visite, il faut obtenir au préalable la permission conjointe

⁵¹ Edmond Précès, S.J., Modèles Français, 1932, p. 520.

de la Révérende Soeur supérieure et de Mademoiselle Eva Nelligan.

De quelque part qu'elles lui parviennent, il ne répond pas non plus aux lettres qu'il reçoit. Dans ses bons moments, il s'essaiera sur l'un ou l'autre des mots croisés que le hasard lui met entre les mains.

Un jour, M. Gonzalve Désaulniers lui envoie son volume de vers et lui demande d'en rédiger une appréciation. Emile Nelligan s'y résout avec peine et trace d'une main craintive de brefs commentaires qui, d'ailleurs, ne seront jamais publiés.

A l'Hôpital, notre ami remplit ses devoirs religieux. Il assiste régulièrement à la messe et participe aux sacrements de l'Eglise avec une étonnante dévotion. S'il n'a pas trouvé le bonheur ici-bas, il espère, selon sa propre expression, contempler "Dieu, Marie et Joseph, assis dans leurs célestes fauteuils ;" Là-haut,

"...Je veux retourner au prochain récital
Que (sainte Cécile) doit donner au pays planétaire,
Quand les anges m'aurent sorti de l'hôpital."⁵²

⁵² Poésies d'Emile Nelligan, Rêve d'une nuit d'hôpital, p. 159.

Il sait aussi qu'au ciel, il reverra cette mère chérie qui fut seule à comprendre son idéal, à l'encourager dans ses travaux et surtout, à l'aimer sur cette terre. Quand il parle d'elle à quelques intimes, eh! comme ses yeux, habituellement ternes, s'illuminent par la vivacité du souvenir. Il se rappelle encore les pièces classiques ou romantiques qu'elle lui jouait au piano dans "son" temps. Elle savait si bien interpréter Beethoven, Chopin, Liszt et Mendelssohn.

A quelqu'un qui l'interroge, un jour, sur les membres de sa famille, il nomme l'une de ses sœurs défuntes qui, de son vivant, excellait à toucher la mandoline. Aussitôt, semblant produire un grand effort de mémoire, il murmure lentement : "Elle est morte, oui, ç'a été terrible pour moi. Je les reverrai tous, je le crois bien..."⁵²

Au cours de ses pèlerinages "au seuil immaculé de la Villa d'antan", jamais une larme ne mouille la paupière du poète. Même quand on lui parle, sa pensée est ailleurs. Ne pourrait-on pas voir là un signe presque certain que chez lui l'affectivité est réduite au strict minimum pour ne pas dire complètement anéantie ?

En 1932, Emile Nelligan voit la gloire qui s'approche pour le baiser une seconde fois. Vraiment, il ne nourrissait plus l'espérance de la revoir. Une émission radiophonique,

⁵² Emile Nelligan et son oeuvre, Notes du P. Lamarche, p. 48.

organisée par ses admirateurs, marquera son fastueux retour. C'est, en effet, un nouveau triomphe qui se prépare ! Jean Charbonneau va diffuser bientôt sur les ondes les plus belles pages du plus grand poète de l'École littéraire de Montréal.

On imagine aisément les circonstances. Le jour dit, les bonnes sœurs installent un appareil dans un salon où Nelligan et ses amis sont invités à prendre place. Dès le début du programme, le poète reconnaît avec satisfaction les poèmes qui chantent les joies de son enfance et prédissent, malheureusement, le sort dans lequel il vit depuis trente ans. Mais quand le lecteur entonne "La Romance du Vin", n'y tenant plus, il se lève debout. Le voilà momentanément grisé par le souvenir de la glorieuse soirée, au vieux palais des gouverneurs. Puisse cette minute de vraie joie le dédommager des souffrances passées ! Elle devrait rester comme une étoile qui scintille dans la nuit de ses "bizarres Ténèbres".

Le succès de ce programme favorise dès lors l'expansion des œuvres de Nelligan. Sa réputation gagne même les collèges classiques où les étudiants préfèrent ses courtes poésies dont les vers, par leur rythme et leur harmonie, semblent plus propices à la mémorisation.

Aussitôt, ses amis songent alors sérieusement à la réédition des volumes parus en 1903 et en 1925. Le R.P. Thomas.-M. Lamarche, O.P. se charge de rajeunir et compléter, par quelques notes, la préface de Louis Dantin. Avant l'impression, le savant religieux va proposer à Emile Nelligan d'ajouter quelques pièces inédites dans la nouvelle anthologie. "Autrefois, répond-il, j'ai songé à la gloire, mais maintenant, tout cela est fini !"

Se ravisant, le poète lui fait parvenir quelques poèmes signés de sa main. Mais on renonce à les reproduire, car elles ne sont que des réminiscences de ses premiers essais de jeunesse dont la valeur littéraire aurait mal servi les intérêts de l'auteur et du public.

Ce dernier fait démontre la véracité du témoignage qu'un compagnon d'infortune, le Dr C., écrira d'Emile Nelligan après quinze ans de vie commune au même département d'hôpital : "Depuis son entrée ici, il n'a rien produit de neuf. Il était comme une fleur qui a subi une gelée de nuit, et qui, dès cet instant, a perdu son coloris et son charme. Il avait du pain sur la planche, mais il ne pouvait plus s'en servir."⁵³

⁵³ Dossiers officiels de l'Hôpital St-Jean de Dieu.

Vers la même époque, un examen médical révèle la présence de symptômes inquiétants qui compromettront bientôt la santé de l'ancien littérateur. A l'âge de cinquante-cinq ans, il sent avec peine que ses forces physiques veulent, à leur tour, l'abandonner comme le firent autrefois ses énergies intellectuelles.

La prostatite chronique compliquée d'une insuffisance circulatoire cardiaque-rénale⁵⁴ minimise graduellement sa résistance corporelle et gêne par des crises périodiques la langueur de ses vieux jours.

Mais le poète attendra quelques années encore avant que la Mort ne vienne à sa porte "faire craquer ses noirs scouliers". Elle ne le surprendra pas. Il a tant parlé d'elle dans sa jeunesse qu'il la recevra comme une libératrice. Sa venue comblera tous ses vœux. Ne mettait-il pas autrefois ses complaisances dans la contemplation du cercueil ?

"Et je me suis penché pour l'ouvrir, sans remord,
Baisant son front de chêne ainsi qu'un front de frère;
Et mordu d'un désir joyeux et funéraire,
Espérant que le ciel m'y ferait tomber mort."⁵⁵

Ici-bas, tout mortel envisage sa dernière heure avec incertitude et tremblement. Cette appréhension instinctive,

⁵⁴ Dossier de l'Hôpital St-Jean de Dieu.

⁵⁵ Poésies d'Emile Nelligan, Le cercueil, p. 151.

même quand elle est refoulée par le paroxysme de la douleur, ne maintient-elle pas encore un virtuel empire sur le subconscient de l'individu ? Nelligan, comme tous ses frères humains, n'échappera pas lui non plus à l'inhérence de cette loi des êtres finis. A mesure qu'approche l'heure du tocsin funèbre, une stupeur salutaire enfantée par le réalisme des circonstances remplace progressivement son indifférence née de l'imitation et du tempérament.

Dans ses œuvres, un écrivain a parfois beau jeu. Il peut temporairement s'illusionner lui-même à force d'illusionner ses lecteurs. "Comme un cerf altéré soupire après l'eau des fontaines", il peut s'éteuffer à gémir sur les lenteurs que met la mort à l'emporter avec elle, il peut assouvir dans des expressions cadavéreuses sa passion du néant et son mépris pour cette vie terrestre. Mais l'on sait combien ses attitudes s'apparentent au mensonge parce qu'elles ne nous instruisent pas loyalement sur la réalité de ses drames intimes. Et même au milieu des ivresses étourdissantes qu'il s'accorde parfois et stimule de fictions poétiques, il ne peut mâter le fantôme de la mort qui ricane secrètement dans son cerveau. En voici un exemple.

Feignant un calme stoïque devant les mystères d'outre-tombe, Maurice Rollinat, un des mauvais génies de Nelligan, peétisait à qui mieux mieux sa hâte morbide d'aller pourrir

sous la glèbe. Il croyait amortir ainsi le feu de ses inquiétudes. Mais nous savons que s'il demanda de graver sur son épitaphe "Vive la mort !" pour fins d'autosuggestion, il n'en resta pas moins que la perspective de sa fin mortelle le hantait depuis son adolescence. Au milieu des joies abjectes dont sa lubricité se gorgeait dans les refuges à "gros numéros", ce viveur nous avoua carrément ses malaises :

"Nous avons beau faire semblant
De gambader comme des chèvres;
Dans nos ivresses, dans nos fièvres,
Toujours passe un spectre troublant:
C'est l'éternelle Dame en blanc!"⁵⁶

Toute proportion gardée, Emile Nelligan a concrétisé dans sa vie cette duperie psychologique. Quand, ici ou là, sa plume s'est écartée de la vraie foi, résignée à la damnation et complue dans un suicide libérateur, il cardait des tissus transparents qui cachèrent à moitié ses véritables dispositions. Au for intérieur, l'attente des jugements de Dieu tenait sa conscience sur le qui-vive. La preuve en est que bien avant le dernier jour de sa vie, il trouve suffisamment de lucidité d'esprit pour renouveler un sincère repentir de ses égarements et se ménager par la réception des sacrements un meilleur accueil aux portes de l'éternité.

⁵⁶ Zévaès, Maurice Rollinat, Notre-Dame de la Mort, p. 66.

Il faut se réjouir que notre moribond ait abandonné depuis longtemps ses attitudes antireligieuses. Autrement, plongé dans une psychose dépressive, comme il l'était à l'agonie, il n'eût mérité pour toute consolation que les vers désespérés d'Alfred de Vigny :

"A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse
 Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse...
 Gémir, pleurer, prier est également lâche;
 Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
 Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
 Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler."⁵⁷

Avant même que la névrose n'ensorcelât ses facultés, Nelligan avait prédit qu'il mourrait "feu comme Baudelaire". Aujourd'hui, il va renoncer au complet accomplissement de cette prophétie. Il mourra "feu", soit ! Mais, pas "comme Baudelaire" ! Dans une maison de santé, à Paris, l'aîné des parnassiens, incapable de traduire ses pensées, répétant sans cesse "non, cré non, cré non", mourut, en 1867, dans une impénitence qui compromit son salut éternel. Tandis qu'avant le dernier soupir, son disciple, à Montréal, préfère l'humilité du pécheur repentant à l'opiniâtreté des suppôts de l'Enfer.

Animé de ces pieux sentiments, Emile Nelligan remet son âme entre les mains de Dieu, le 18 novembre 1941. Requiescat in pace ! Après de solennelles funérailles, célébrées

⁵⁷ Alfred de Vigny, *Fides, Selecta*, La mort du Loup, p. 60.

par les Pères Ste-Croix de St-Laurent, sa dépouille mortelle sera inhumée dans le cimetière de la Côte-des-Neiges. Quelques parents, des amis, des curieux et de nombreux admirateurs seront là pour déplorer la perte que subit notre littérature. Quand les câbles funèbres glisseront la tombe au fond de la fosse, ils entendront la voix rauque du poète râlant ses suprêmes lamentations: "Adieu ! laissez-moi seul dans ma bière...

"... Où n'entrent que les chants hideux des croquemorts,
Où mon fantôme las, comme sous une pierre,
Bien avant dans les nuits cause avec ses remords,
Et vainement appelle, en l'ombre familière
Qui n'a pour l'écouter que l'oreille des morts.

Plus lentement, plaît-il ?...

Dans des choes de ferrailles,
L'on descend mon cercueil, parmi l'affreux décor
Des ossements épars au champ de funérailles,
Et mon coeur a gémi comme un long cri de cor !"⁵⁸

Après cette sépulture, les journaux de Montréal rompent quarante ans de silence et font tant bien que mal le panégyrique d'Emile Nelligan. Entre les communiqués de la deuxième grande guerre, ils publient et republient, ils commentent et résument les sempiternels commentaires de Louis Dantin. Ne leur en voulons pas trop, c'est la seule matière dont ils disposent. Quelques rares photographies attirent davantage l'attention du lecteur et créent une atmosphère

⁵⁸ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Musiques funèbres, p. 194.

de deuil à travers le pays. Le public prend conscience des talents de ce poète de chez nous et regrette que la déraison ait écourté une carrière si prometteuse.

Devant cette tombe qui se ferme, le chrétien et l'homme de lettres restent perplexes devant la prélixité des circonstances qui conditionnent leurs jugements. La vie antithétique du disparu suggère d'elle-même des verdicts qui se contredisent et compliquent l'énoncé de conclusions définitives.

Après l'étude de la vie personnelle de Nelligan, Joseph de Maistre aurait dit : "L'homme entier n'est qu'une maladie." Quant à nous, adoucissons l'aigreur de cette sentence ultramontaine en remarquant que l'homme, chez Nelligan, a été guéri par la main divine. Celle-ci lui imposa un martyre expiatoire qui a dû le purifier de ses fautes passagères, le réintégrer dans la communion des saints et fournir au souverain Juge une suffisante indemnité pour les scandales commis.

Sa muette résignation aux desseins providentiels lui apporta, sans doute, des torrents de miséricorde qui lavèrent la scorie de son existence. Les funestes répercussions qu'auraient pu susciter quelques oeuvres bâtardees ou blasphématoires sont rachetées surabondamment par l'influence reli-

gieuse de maints poèmes jaillis d'un cœur où la dévotion tient la place prépondérante. Heureusement pour lui, ses créations amORALES ne se sont pas encore faufilees dans ses anthologies malgré l'intervention d'esprits libertaires.

Ici, meralisons un instant sur la néfaste emprise qu'exercent les livres tendancieux sur l'intelligence des jeunes gens. La girouette de l'imagination oriente si facilement vers l'erreur quand ses flancs sont éperonnés par l'action des vents séducteurs. Melligan offre l'exemple typique d'une âme estropiée par des lectures imprudentes. Aussi faillit-il se fourvoyer irrémédiablement dans les ténèbres qui voilaient l'azur de sa foi chrétienne.

Le presélytisme des livres suspects l'enrégimenta dans la ligne des libres-penseurs. Cet enrôlement transitoire l'impliqua dans des campagnes où il dut trahir les principes de sa première éducation. Mais étanchons, sans plus tarder, nos larmoiements superflus puisque le conscrit revint à résipiscence et répudia ses guides démoniaques pour suivre celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Nous ne voulons d'ailleurs aucune consolation en dehors de ce verset des saintes Ecritures : "Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence."⁵⁹

⁵⁹ Evangile selon S. Luc., chap. XV, v. 7.

Au terme de cette biographie d'un poète, le rôle du critique littéraire gagne toujours en importance sur celui du casuiste par la spécificité de ses considérations. Entre nous, Nelligan fut avant tout et par-dessus tout un artiste qui vécut pour son rêve, par son rêve et dans son rêve. Il n'envisageait pas la poésie comme les dilettantes qui la ravalent au degré du passe-temps qui divertit. Non ! la poésie devint pour lui une déesse intransigeante qui exige le perpétuel holocauste des valeurs essentielles de la vie et l'épuisante adoration des facultés qui se consomment à son service.

Dans l'extase de la dévotion, Nelligan sacrifia tout son être à l'autel des Arts. L'attente de la victime, le coup mortel de la Névrose et l'effusion d'un sang propitiatoire lui valurent l'intercession des muses mélancoliques qui transcrivirent ses oeuvres testamentaires. Sans ce recours inattendu, la carrière du poète eût été privée de son principal facteur d'inspiration. Maudit soit le pessimisme outrancier qui abrégua les années actives du jeune littérateur, mais béni soit-il d'avoir mis en branle les forces latentes de son génie !

Depuis sa mort, la figure de Nelligan fascine la jeunesse canadienne parce qu'elle emprunte les traits d'un héros romanesque en butte avec les méchancetés du destin et qu'elle incarne mieux que toute autre l'ingénuité de l'enfant, la tendresse de l'amoureux et l'ennui de l'étudiant. Tant et si bien

qu'en 1950, ses poèmes reçoivent l'honneur d'une cinquième édition "laquelle est la plus complète et la plus sérieuse que nous ayons eue jusqu'ici."⁶⁰ Dans la section nationale de nos bibliothèques, son anthologie méritera toujours de figurer aux rayons de premier plan.

Les mains orpailleuses pourront alors y découvrir des courants aurifères saturées de paillettes poétiques. Indubitablement, ces parcelles précieuses sont nées des pépites que la mer érôda des flancs du "Vaisseau d'Or" englouti sous les flots pessimistes.

Le présomptueux capitaine Nelligan qui sombra "dans l'abîme du Rêve" ensevelissait avec lui les plus belles espérances du Canada français. Sa riche nature "taillée dans l'or massif" n'eût requis, ce semble, que le traitement préliminaire de fortes humanités et le raffinage du temps et de la critique pour servir de matière au plus précieux monument de notre littérature.

Devant les générations, seul, le mausolée de ses quelques œuvres perpétuera la mémoire d'un homme épris d'idéal et de fantaisie, d'un chrétien luttant contre les ennemis de son salut et surtout d'un artiste convaincu de la suprématie du beau sur le réel.

⁶⁰ J.- L.R., Le Quartier Latin. Cité au catalogue, Fides, p.12.

CHAPITRE II

SES MATS TOUCHAIENT L'AZUR

CHAPITRE II

SES MATS TOUCHAIENT L'AZUR

Durant sa croisière poétique, le Vaisseau d'Or n'arbora jamais le pavillon canadien. Il ne mouilla même pas dans les eaux du fleuve St-Laurent où se mirent les beautés de nos paysages. Sa structure déguisait sa véritable identité et le confondit parfois avec les unités navales de la marine française.

Le capitaine resta canadien par la naissance, mais son savoir nautique récusait solennellement toute adhérence à l'école de Crémazie. De fait, ses sentiments sur le christianisme, l'amour de la France et de la terre natale furent atrophiés par l'influence du Parnasse et du décadentisme. Sur la mer, il oublia complètement les scènes urbaines ou rurales de la Nouvelle-France et la mystique d'un peuple auquel il appartenait.

Au départ, Nelligan leva l'ancre du patriotisme et piqua sans vergogne vers la destinée où le conviaient ses rêves fantaisistes. La passion des rives exotiques l'incitait

à franchir l'océan pour visiter l'Angleterre de Byron, l'Allemagne de Goethe et l'Italie de Manzoni. Son abécédaire romantique ne lui avait-il pas appris que ces contrées novatrices jouissaient d'un climat plus salubre pour la sensibilité et l'imagination ?

Au delà des horizons, son oeil halluciné s'extasiait déjà devant la splendeur sauvage des bosquets et des rocailles. Ses oreilles percevaient illusoirement les cris funèbres des hiboux perchés sur quelques ruines amoncelées au clair de lune. Jusqu'à son coeur qui palpitait de tendresse au spectacle des amoureux qui s'attardent dans le sentier fleuri. Ah! comme il sympathisait à l'avance avec ces peuples qui mêlent le rire aux larmes, le sublime et le grotesque, la vraisemblance et la pure fiction. Leurs gestes excessifs, leur accoutrement peint de couleurs violentes, leurs gondoles italiennes et leurs guitares espagnoles ne contredisaient en rien ses conceptions instinctives sur la vie de l'homme.

L'obsession de ces pensées romantiques laboura l'âme émotive du capitaine. Bientôt le "mal du siècle" sema son germe fatidique dans un sillon que la nature prédisposait à ce genre de fécondité. Les feuilles mélancoliques apparurent les premières et couvrirent le jardin d'un tapis noirâtre. Leur luxuriance empêcha fort heureusement la complète maturation des fruits morbides de la torpeur et du désespoir qui

inclinent au suicide. Ce qui surprend davantage, c'est que Nelligan cajola lui-même ces produits encore verts et les cultiva comme des dents précieuses. Leur odeur capiteuse anasthésiait son âme de langueurs sophistiquées et leur chair aigre-douce empoisonnait graduellement la logique et la pondération de son esprit.

Le Vaisseau d'Or ne se ressentit pas d'abord de l'état mental du poète. Méprisant l'agitation croissante des flots, il se fiait à la résistance de "ses mâts qui touchaient l'azur" et ne soupçonnait pas la faiblesse de la main au gouvernail. Jusqu'au bout, il voulut suivre la route maritime que les écrivains du XIXe siècle avaient tracée sur la carte du monde littéraire.

Le navire cargua ses voiles contre les vergues quand le vent contraire de la philosophie se mit à siffler au sommet de la mâture. Mais il les déploya largement pour capter la brise qui chantait l'amour, pleurait de tristesse ou racontait les souvenirs du passé. Tantôt l'inspiration de Nelligan se hissait à la hauteur des mâts perdus dans les cieux et priait un Dieu légendaire et bénisseur. Tantôt elle dégringolait à la base dans la carène d'un moi troublé, sentimental et délicat qui ne peut empêcher les suppurations de ses tares héréditaires.

Sa poésie égocentrique craignit toujours le danger des émancipations dans les milieux mêmes qui l'avaient vu naître. Elle restreignit ses thèmes aux spectacles intimes de son auteur et ne corrigea pas cette myopie qui rend floues les beautés circonscrites par les frontières visuelles. Toujours aux extrêmes, elle examina scrupuleusement au microscope les moindres facettes de l'âme ou décrivit par le truchement d'une lunette astronomique les bizarreries des natures étrangères.

Nelligan ne regarda pas autour de lui. Il jouissait pourtant d'un talent d'observateur et d'une touche d'artiste qui lui eussent permis la création d'une oeuvre franchement nationale. Mais son imagination était pleine à déborder des paysages et des descriptions que la lecture des poètes de France déroulait continuellement à ses yeux. Devenu familier avec le vocabulaire des splendeurs lointaines, c'est dommage qu'il n'ait pas eu le loisir ou le prepos de l'adapter opportunément au pittoresque et à la variété des horizons canadiens.

Utilisant ses puissances descriptives à peindre le blanc de nos hivers, le vert de nos forêts, le bleu de nos lacs, le jeune poète n'eût-il pas affermi sa personnalité, maintenu son art dans le réel et fait mieux connaître notre

pays à l'étranger ? Dans ce vaste domaine où personne, avant lui, n'avait sérieusement exploité toutes les richesses naturelles, il aurait connu l'avantage de l'initiative et pu donner libre carrière aux élans de son originalité.

De même, les mœurs de nos gens, la pureté de nos traditions, et les "perles ignorées" de notre Histoire lui auraient offert des sources jaillissantes d'inspiration. Ses capacités psychologiques auraient été capables d'y étancher leur soif au lieu de gémir perpétuellement devant les eaux stagnantes et impetables qui crepissaient au fond de ses fontaines intimes.

Lemay, Fréchette et Beauchemin, au contraire, burent aux sources du terroir et s'en servirent pour irriguer leur poésie de thèmes nettement canadiens. Aussi moissonnèrent-ils une récolte de produits aborigènes que la clientèle de nos marchés nationaux voudrait encore meilleure et plus abondante. Quant à Nelligan, il importa ses semences directement de France. De fait, l'examen de ses fruits littéraires quant à la nature, le goût et la forme n'offre pas la moindre induction sur la nationalité du cultivateur.

Ni plus ni moins, l'auteur du "Rêve de Watteau" emprunta le costume du poète parisien pour mieux épater ensuite les insulaires de Montréal. Il voulut entrer dans le giron des plus grandes écoles françaises pour atteindre plus aisé-

la stature des génies de sa mère-patrie. Avec une telle mentalité, l'aveu de Chapman dans la préface des "Aspirations" aurait encouru, sous sa plume, la gravité d'une apostasie :

"Je n'ai pas le luth d'or de tes bardes, ô France !
Je n'ai pas ton parler si sonore et si doux.
Je suis un peu sauvage et te prie à genoux
De jeter sur mon livre un regard d'indulgence."

L'esprit de Nelligan ressemble à un delta créé par l'amoncellement des alluvions que lui apportèrent les courants de la pensée gauleise. Quelques géologues n'y ont-ils pas découvert des sédiments romantiques, parnassiens, réalistes et symbolistes ? Il leur a été facile d'y reconnaître la subjectivité d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo. Un dépôt de pierres longuement érodées par les eaux éveque de lui-même les partisans de la perfection dans la forme tels que Leconte de Lisle, Hérédia et François Coppée. Ailleurs, des sables mouvants humifiés de pessimisme diffèrent peu des marais où se sont enlisés Rollinat, Rodenbach et Baudelaire. Reste un peu de terre arable où les symboles de Verlaine et de Mallarmé ont bel et bien trouvé les éléments nutritifs indispensables à leur croissance.

Ayant entendu ses "voix" dès l'âge de dix-sept ans, Nelligan empiéta sur les années de sa formation pour devancer le temps de sa carrière active. Il voulut aussitôt rivaliser avec les grands maîtres de la poésie. Mais le capital

de ses idées personnelles s'avérait insuffisant à financer ses gigantesques ambitions. Il lui fallut emprunter maladroitement des sujets, des figures de style et des inspirations chez les potentats du royaume des Lettres. Avec moins de précipitation, notre poète eût cultivé avec plus de succès sa forte originalité et ses talents naturels. Se contentant parfois des idées d'autrui, il modifia légèrement les traits qui devaient caractériser la physionomie de son oeuvre.

Sa plume devint ici ou là l'esclave des réminiscences livresques et transforma occasionnellement l'art de la poésie en celui de l'imitation. Elle ne commît pas ces impardonnables plagiats qui constituent une faute grave contre l'étiquette professionnelle et l'honnêteté des écrivains.

Chapman qui voulut faire "gros" pour faire "beau" s'adonna par intervalle à ces délits sacrilèges. A titre d'exemple, citons d'abord l'un des quatrains de la "Tristesse d'Olympie" :

"On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où sur le sable pur se dessinait si bien
Et de sa petitesse étalant l'ironie
Son pied mignon semblait rire à côté du mien..."

Notre soi-disant poète national parodia cette image charmante et mit en scène une jeune huronne et un jeune canadien ... à la recherche du curé :

"L'enfant des forêts montrant la PETITESSE
Du coquet mocassin chaussant SON PIED MIGNON,

S'éclatait, en voyant l'énorme silhouette
Des souliers de l'amant que la mousse reflète
Avec tant de dérision."1

Sans avoir suivi l'ornière d'un tel abus, Nelligan a pu s'y glisser à l'heure précise sans trop éveiller la suspicion de ses lecteurs. Il savait utiliser la puissance de ses facultés. Sa mémoire lui déroulait le film des beautés entrevues dans ses lectures et son imagination coordonnait les éléments de toutes ces images pour créer de nouvelles scènes ou repolir des figures oxydées par l'usure et le temps.

Aux jours de son adolescence, notre ami s'était complu dans la récitation des vers de François Coppée qui vont "décoiffés et pieds nus" comme une prose chantante. Il lisait sa propre vie dans celle de l'auteur. Comme Emile Nelligan, le populaire parnassien de Paris avait été, dans sa jeunesse, un gamin gâté par sa mère et ses sœurs. Le soir, après le travail, il rimait des vers avec une aisance prodigieuse. Aussi, le bohémien de Montréal lui fit-il hommage de ses "Balsamines" dont il avait dérobé l'espèce, la forme gracile et les couleurs sentimentales au jardin même de Coppée.

Dans ses "intérieurs", Nelligan décrivit le mobilier qu'il hérita de son premier maître. Les mêmes mystères ensorcellent les meubles et les antiquailles. Il prêta une âme

aux objets qui partagèrent les lieux de son existence. Ainsi, il s'étonna de l'attitude funèbre du "Saxe de famille" :

"Sur le buffet aux tons noirs
De chêne très ancien, ton ombre
Lamente-t-elle, Saxe sombre,
Toute une époque de soucis ?

Serait-ce qu'un chagrin qui tue
T'a harcelé comme un remords,
O grande horloge qui t'es tue
Depuis que les parents sont morts ?"²

Un lecteur avisé reconnaîtra facilement ici la même horloge que François Coppée remarqua dans "La chambre abandonnée" :

"Dans cet intérieur immobile et muet,
Le seul objet doué d'une âme, d'une haleine,
La pendule de Saxe aux fleurs de porcelaine
A dû, depuis longtemps, très longtemps s'arrêter...
Comme tu cesseras bientôt de palpiter,
O toi dont je maudis l'existence obstinée..."³

Dans leurs fréquentations avec les femmes, les deux poètes adoptèrent le même protocole et brûlèrent de sentiments identiques. Leurs colloques furent séduisants de tendresse et d'abandon. Et ni l'un ni l'autre n'oublieront d'assaisonner leurs entretiens amoureux de poèmes lus à deux.

"Elle aime ces divins interprètes du cœur.
Moi, je lis à ses pieds et relis le passage
Où, comme elle l'a dit, l'auteur n'était pas sage,
Doux nid de vers où des baisers étaient tapis."
(Coppée)

² Poésies de Nelligan, 4e éd., p. 186

³ Poésies, 1870-1874, F. Coppée, Paris, Lemerre, p. 106.

"Pendant que nous lisiens Werther au fond des bois,
 Hier s'en vint chanter un robin dans les branches;
 Et j'ai saisi vos mains, j'ai saisi vos mains blanches,
 Et je vous ai parlé d'amour comme autrefois."⁴
 (Nelligan)

Du côté moral, nos deux littérateurs connurent aussi les mêmes épisodes d'égarement et de conversion. Dans des vers remplis de sincérité, ils analysèrent l'état de leur conscience et confessèrent le malheur de vivre loin de Dieu et de sa loi. Coppée sonnettisa publiquement les angoisses de sa vie :

"Ma conscience est cette église de scandales;
 Mes remords affolés bondissent sur les dalles;
 Le doute qui faisait mon orgueil, me punit."⁵

Nous retrouvons de semblables aveux dans un rondel où Nelligan peignit douloureusement l'horreur de ses désespoirs et pronença sa "Confession nocturne" :

"Prêtre, je suis hanté, c'est la nuit dans la ville,
 Mon âme est le donjon des mortels péchés noirs,
 Il pleut une tristesse horrible aux promenoirs
 Et personne ne vient de la plèbe servile."⁶

Courbé dans l'indigence, le mendiant accepte forcément ce qui lui tombe entre les mains. Il prend son bien là où il le trouve. Ainsi en alla-t-il de Nelligan qui, de perte en perte, quêta ses idées dans la cité des écrivains.

⁴ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Le robin des bois, p. 89.

⁵ Poésies, 1874-1878, François Coppée, Solitude, p. 11.

⁶ Emile Nelligan, Confession nocturne, p. 148.

Dans le temps qu'il faut pour le dire, il abandonna Coppée et lut les "Couleuvres" de Louis VeUILLET. Etonnant tout de même que ce journaliste spirituel, à la langue classique ait influencé Nelligan au point de le décider au pire décalque de sa vie littéraire :

Dans le volume en question, l'auteur écrivit un sonnet religieux intitulé : "Pierre HERNSCHEM". Le voici.

"Lorsque j'entrai dans la cellule,
Le frère Pierre était sans voix.
On lui lisait quelque formule;
Il baisait doucement la croix.

Ses grands yeux conservaient leur flamme
"O Seigneur ! pensai-je à par moi,
La nuit est si grande ! Pourquoi
Déjà nous retirer cette âme ?

Sa science aux paroles d'er,
Sa foi, son cœur, que ce trésor
Au moins quelque temps nous demeure !"

Il sourit et me prit la main :
"Va, dit-il, Dieu sera demain;
Et qu'importe qu'un moine meure !"⁷

Lecture faite, notre imitateur s'empara du poème pour le travestir à sa façon et se l'approprier. Il en conserva la mesure, le rythme et la cadence. Avec le cosmétique des substitutions, il maquilla gauchement les idées maîtresses et farda le style de couleurs lourdes et de sons funèbres. Sur l'ordre de Nelligan, "Pierre HERNSCHEM" quitta

⁷ Louis VeUILLET, Les Couleuvres, 1869, Paris, V.Palmé, p. 175.

la communauté des Dominicains pour entrer au monastère de saint Benoît sous le nom de "Wysintainer". Plus tard, un éditeur titra autrement ce sonnet besson. Lisez-en le texte qui fournit l'évidence du parallèle.

LA MORT DU MOINE

"Voici venir les tristes frères
Vers la cellule où tu te meurs.
Ton esprit est plein de clameurs
Et de musiques funéraires.

Apportez-lui le Viatique.
Saint Bénédic, aidez sa mort !
Bien que faible, faites-le fort
Sous votre sainte égide antique.

Ainsi soit-il au coeur de Dieu !
Clément, dis un riant adieu
Aux liens impurs de cette terre.

Et pars, rentre dans ton Espoir.
Que les bronzes du monastere
Sonnent ton âme au ciel ce soir !" ⁸

Le rédacteur de "L'Univers" contribua peut-être à inspirer l'amour des moines et des religieuses moniales au jeune Nelligan qui chanta souvent le mystère des cloîtres et "le pas étouffé des sandales" le long des "vitraux verdelets." Celui-ci avait sans doute retenu ce passage des "Couleuvres" où l'écrivain démontre que l'expérience des siècles prouve la nécessité des monastères pour le maintien de la paix dans l'humanité : "Dépeuplé, le couvent s'agrandit en caserne; et si l'on fond la cloche, il en sort un canon." ⁹

⁸ Poésies d'Emile Nelligan, La mort du moine, p. 164.

⁹ Louis Veillet, Les couleuvres, p. 26.

Si Louis Veuillet orienta la religiosité du barde montréalais, José-Maria de Hérédia, plus que tout autre, contribua à la formation poétique de Nelligan. Entre parenthèses, disons de suite que les deux sonnettistes se ressemblaient par la naissance, puisque celui-ci, insulaire de Montréal, incarnait l'Ecosse et la France et que celui-là, insulaire de Cuba, naquit d'une mère française et d'un père espagnol, descendant des conquistadors et des compagnons de Christophe Colomb. N'établirent-ils pas la preuve que les individus de race métisse, loin d'être déshérités par la nature, conjuguent parfois des valeurs ethniques et distinctes qui touchent le génie ?

A l'école du dernier parnassien, Nelligan apprit à mettre la poésie en "flacons de cristal". Ce sont les Tréphées qui l'initièrent à l'art des vers patients et difficiles et lui inculquèrent la dévotion des rimes fastueuses, des termes rares et des couleurs exactes. Comme son âme se repait de la divine sérénité et de l'humaine émotion qu'offrent les émaux et bijoux de Hérédia. Elle admira le maître joaillier qui mit trente ans à ciseler deux cents sonnets où les splendeurs romantiques se marient aux disciplines sévères d'un réalisme renaissant.

Ce sculpteur impassible prêta son coffre d'outils et la collection de ses chefs-d'œuvre à son humble apprenti. Nelligan en vint, comme son modèle, à considérer le sonnet

le sonnet comme quelque chose "de mystique et d'architectural". Imitant la méthode de rétrogression que préconisa le poète français, il dégagait d'abord le quatorzième vers, "couronnement de l'édifice". Une fois, les tarcats découpés, son ciseau taillait les quatrains du début. Son travail méticuleux respectait la forme souveraine, l'harmonie du vers et la splendeur de l'image mais transgressait volontairement la loi parnassienne de l'impassibilité totale. Sans scrupule, il ajoutait une touche personnelle, colorée et vivante afin d'émouvoir la sensibilité de ses admirateurs et d'activer le frisson esthétique.

Les pastels et porcelaines de Nelligan sont pour la plupart des natures mortes qu'avaient déjà peintes les Trepheés un quart de siècle auparavant. Plus que cela, sans José-Maria de Hérédia, le Vaisseau d'Or n'eût jamais vogué sur l'océan ni connu la tragique épopée de son naufrage. Car il fut taillé selon les plans des Trepheés et contraint d'accomplir les prophéties qui annonçaient les incidents de son aventure et le destin de son capitaine. Ici, comparez "Le naufrage", sonnet de Hérédia, avec "Le Vaisseau d'Or", sonnet de Nelligan.

"Avec la brise en poupe et par un ciel serein,
 Voyant le Phare fuir à travers la mâture,
 Il est parti d'Egypte au lever de l'Arcture,
 Fier de sa nef rapide aux flancs doublés d'airain.

Il ne reverra plus le môle Alexandrin.
 Dans le sable où pas même un chevreau ne pâture
 La tempête a creusé sa triste sépulture;
 Le vent du large y tord quelque arbuste marin.

Au pli le plus profond de la mouvante dune,
 En la nuit, sans aurore et sans astre et sans lune,
 Que le navigateur trouve enfin le repos.

O Terre, ô mer, pitié pour son ombre anxieuse !
 Et sur la rive hellène où sont venus ses os,
 Soyez-lui, toi, légère, et toi, silencieuse."¹⁰

Nelligan n'a pas dépassé son maître dans le choix des mots dont la fulgurance aveugle l'œil du lecteur, dans l'exactitude scientifique de son vocabulaire et dans les sons éclatants des "cymbales et des buccins", mais il lui est ici ou là préférable par son style moins apprêté et plus humain.

En même temps que José-Maria de Hérédia instruisait notre poète sur la technique de la versification et la structure des formes fixes du sonnet, Maurice Rollinat, de son côté, exerça une néfaste emprise sur le cerveau du jeune homme enclin par nature aux rêveries déprimantes et aux doutes accablants. A temps perdu, au collège, Nelligan s'était familiarisé à ce "poète maudit" dont le nom prédestiné contient cet anagramme applicable à l'auteur des Spectres : LA MORT LUI RICANE.

A travers les œuvres macabres de Rollinat, l'élève sut reconstruire et graver dans son esprit la physionomie de son homme telle que la dépeignit le Dr Grellety : "Il Stupéfiait

¹⁰ Les Trophées, Hérédia, Ed. Lemerre, p. 43.

ceux qui l'approchaient pour la première fois par son masque tragique, l'éclair de ses yeux, la tonitruance de sa voix, son allure inspirée de Jérémie moderne, par l'aspect méphistophélétique de tout son être et la chaleur communicative qu'il dégageait."¹¹ Les contrastes de cet excentrique qui écrivit la mignonne chanson du "Petit Lièvre" à côté du "Magasin des Suicides" plurent à Nelligan qui l'imita, un peu plus tard, en babillant d'abord avec "Les petits Oiseaux" et vociférant ensuite contre "Les déicides".

Les légendes qui montrent Rollinat se promenant drapé dans un linceul et ne buvant que dans un crâne sont aussi ridiculement fausses que les bizarres histoires qu'inventèrent certains journaux en quête de matières sensationnelles après la mort de Nelligan. Celui-ci ne compose pas à la simple lueur des étoiles et n'ingurgita jamais aucune drogue pour aviver les défaillances de son génie.

A méditer les œuvres de Rollinat, l'élève du collège Ste-Marie, de nature si impressionnable, développait sa propension pour la mélancolie. Dans le savoir peut-être, il fréquentait un bien mauvais compagnon. Ce dernier avoua lui-même dans une de ses lettres : "Ah! mon cœur déborde de tristesse. Parfois je pleure à chaudes larmes sans savoir pourquoi ni comment. Les strophes que je t'envoie, cher ami, sont empreintes d'une sauvagerie douloureuse, parce qu'elles

¹¹ Emile Vinchon, Maurice Rollinat, 1921, p. 52.

sont tristes comme l'âme qui les a faites."¹² Nul doute que Nelligan affaiblissait son cerveau vulnérable aux idées pessimistes en courtisant un poète qui se dépeint de la sorte.

Même dans son recueil de paysages berrichons, Rollinat exhale une odeur délétère qui empoisonna l'atmosphère où Nelligan séjourna trop longtemps et par suite compromit dangereusement l'équilibre mental de ses facultés. Nous ne citerons qu'une strophe de la "Nuit fantastique" pour mieux déterminer l'effet nocif qu'engendre le goût des horreurs.

"Rafales, ruez, sans mors !
 Rence, égratigne; cailloux, mords !
 Nuit noire comme un drap des morts
 Sois plus épaisse !
 Je ris de votre acharnement;
 Car l'horreur est un aliment
 Dont il faut qu'effroyablement
 Je me repaisse."¹³

Des strophes narquoises, étranges, heurtées comme celle qui précède peuvent réussir, par un lyrisme démoralisant, à composer des attitudes morbides qui fausseront les jugements du jeune homme qui envisage la signification de son existence. On ne peut expliquer autrement la présence de Lucifer aux toutes premières places dans le théâtre des inspirations de Nelligan. Habitué de le voir surgir à tout propos dans les Névroses de Rollinat qui tremblait lui-même

¹³ Alex. Zévaès, Maurice Rollinat, p. 24.

devant l'escopette du Diable embusqué derrière le roc du destin, le jeune imitateur en vint à confier à Satan un rôle prépondérant dans les éventualités de la vie. Le lecteur ne reste-t-il pas ébahi en découvrant cette strophe démoniaquement lugubre dans les "Musiques funèbres" de Nelligan ?

"Ah! que je hais la vie et son noir Carillon !
Engouffrez-vous, douleurs, dans ses calmes aubades,
Ou je me pends ce soir aux portes du salon,
Pour chanter en Enfer les rouges sérénades !"¹⁴

Du même auteur, l'adolescent montréalais emprunta le thème de la mort dont il fit usage dans vingt poèmes différents. Sans doute s'était-il grisé l'âme dans l'assimilation des excès verbaux que se permit Rollinat dans "Les Ténèbres", le "De Profundis", le "Quia pulvis es" et la "Buveuse d'absinthe à Mademoiselle Squelette". Un seul quatrain de "L'Amante macabre" dégage assez d'odeur squelettique pour surprendre la narine la plus insensible.

"Et depuis, chaque nuit -- Ô cruel cauchemar ! --
Quand je grince d'horreur, plus désolé qu'Electra,
Dans l'ombre, je reveis la morte au nez camard
Qui m'envoie un baiser avec sa main de spectre..."¹⁵

La frénésie avec laquelle Nelligan manipula les cercueils et les cadavres et visita les cimetières et les salons funèbres montre à quel point cette littérature nauséabonde

¹⁴ Poésies d'Emile Nelligan, Musiques funèbres, p. 194.

¹⁵ Maurice Rollinat, Zévaës, p. 45.

eut des répercussions sur sa poésie. Voyez-le rire "comme un rapin joyeux" au "Banquet macabre" des pères squelettes; écoutez-le réclamer un toast à la santé des aïeux :

"Versez le vin funèbre aux verres par longs flots,
Et buvons à la Mort dans leurs crânes, poètes,
Pour étouffer en nous la rage des sanglots !" 16

A part ces nuits hantées de fantômes et de laideurs, le maître et le disciple vécut aussi des jours bercés de quiétude romantique et teints de lumière naturelle. Dame Nature échantillonnait à leurs yeux attendris le cortège de ses mystères et de ses beautés. La lune elle-même gravita silencieusement dans leur firmament poétique. En effet, Rollinat décrivit "les lointains regards" de cet astre blanc dont la lueur flotte sur "les vieux donjons pleins de chouettes". L'accompagnant dans cette promenade nocturne, Nelligan, à son tour, reprit la même scène et remarqua "les oiseaux rêveurs" qui dorment sous "l'oeil opalin de la lune d'été".

Ailleurs, nombre de leurs croquis offrent des similitudes que nous qualifierons prudemment de simples coïncidences. Ainsi les "corbeaux latents" qui croassèrent dans les "Apparitions" de Rollinat sont manifestement les mêmes qui vinrent, plus tard, étancher leur soif dans les "Eaux-fortes funéraires" de Nelligan.

16 Poésies d'Emile Nelligan, Banquet macabre, p. 143.

Esclaves du tabac, nos deux poètes vantèrent la vertu qu'eurent leurs pipes de volatiliser l'ennui hors de leur solitude. L'identification de leurs idées dans cette matière n'échappe à personne. Dans ses Névroses, Rollinat avoua candidement :

"Quand j'ai ma pipe en merisier,
Toute mon âme se parfume.
Quand l'uniformité m'écoeure
Dans la rue ou dans la maison,
Que de fois pour nuager l'heure
Je savoure ton cher poison,
O ma coupe de nicotine!" 17

Empruntant le même thème, Nelligan sut mettre cette fois plus de sentiments personnels.

"Les pieds sur les chenets de fer
Devant un bock, ma bonne pipe,
Selon notre amical principe
Rêvons à deux, ce soir d'hiver.

Puisque le ciel me prend en grippe
(N'ai-je pourtant assez souffert?)
Les pieds sur les chenets de fer
Devant un bock, rêvons, ma pipe !" 18

La poésie qui se respecte interdit normalement la présence d'élisions inutiles dans l'écriture. Le langage littéraire n'est pas celui de la conversation. Rollinat, dans le panégyrique de son "Bon euré" multiplia cependant les apostrophes et scanda des vers dont la mesure respecte la métrique sous des dehors licencieux.

17 Emile Vinchon, Maurice Rollinat, Jouve Ed., p. 36.
18 Poésies d'Emile Nelligan, Rondel à ma Pipe, p. 113.

"Sans jamais rien qui vous accroche
 Dans son air qu'est toujours pareil,
D'la main, d'la bourse et du conseil,
I' vous aide, et jamais d'reproche." 19

Après avoir lu cette strophe abâtardie ou quelque autre du même genre, Nelligan se crut implicitement autorisé à la dérogation d'une loi traditionnelle du vers classique ou romantique. Lisez-le dans un extrait de sa complainte intitulée : "Le Fou."

"Gondolar ! Gondolar !
 Tu n'es plus sur le chemin très tard.
 On assassina l'pauvre idiot,
 On l'écrasa sous un chariot,
 Et puis l'chien après l'idiot." 20

En vérité, les bijoux équipelés de facettes perverses que Rollinat tailla dans le Mal et l'Etrange séduisirent Nelligan dès sa jeunesse. Cette contemplation volontaire et dangereuse lui inspira l'ambition de ciseler à son tour des diamants celtiques de couleurs sombres comme le chagrin, la souffrance et la mort. Il aurait dû refuser au premier instant les avances de cet homme qui préférait le corbeau au rossignol et les cornes du démon aux ailes des anges.

19 Vinchon, Maurice Rollinat, Paysages et paysans, p. 58.
 20 Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., p. 33.

Au pays de l'imitation, Nelligan ne tourna pas la tête pour regarder les joies, les espérances et les convictions morales qu'il émettait le long de sa route. Malgré lui, la pente accentuée de son tempérament le précipitait vers les plaines cahoteuses de la douleur, du désespoir et du désordre spirituel.

Pour comble de malheur, des lectures lui firent rencontrer Baudelaire, tout à la fois magicien de l'artificiel et pécheur épris de pureté. Cet énergumène à la physionomie astucieuse ensorcela Nelligan qui l'accepta comme compagnon de voyage. Habillant ses pensées d'un langage séducteur, l'inconnu s'empressa de lui suggérer un idéal bâti sur la fange, de le remplir de dégoût pour un monde qui adore Satan et de l'inviter hypocritement à livrer son âme à l'azur et son corps à la boue.

Le génie de Nelligan absorba l'inspiration baudelairienne qui excepta toujours dans l'extériorisation des angoisses du cœur et des évolutions intimes. Il approuva partiellement l'apologie du désespoir et du goût du mal que lui fit le poète décadent, mais il hésita devant la perspective d'une analyse détaillée de la charogne et d'un culte sacrilège pour l'orgueilleux Lucifer. Il préféra s'en tenir à la divination de ses propres inquiétudes et à la détresse humaine de ses pensées personnelles.

C'est dans les "Phares de Baudelaire que notre compatriote vit en pleine lumière l'essence de la véritable poésie. Elle n'est pas un enseignement comme le prétendit Sully Prudhomme dans son "Testament poétique", encore moins une prophétie comme le soutint un jour Victor Hugo, mais bel et bien la conjonction verbale d'un minimum de pensée avec un maximum d'émotion. Dès lors, Melligan n'essaya plus d'exprimer des idées mais tenta plutôt d'émuouvoir la sensibilité et de confesser les secrets d'un moi triste et fermé. La nature et ses beautés devinrent un "réservoir d'analogies" et une "forêt de symboles" capables de mieux exprimer les paysages intérieurs de l'individu.

Dans ses vers, Melligan obéit presque partout à une technique subtile et maniérée qui promène les mots dans un tourbillon musical dont le rythme et la sonorité satisfont le sens esthétique du lecteur. Mais cette virtuosité gratuite le laisse quand même inférieur à Baudelaire qui savait donner une apparence de naturel et de simplicité aux strophes qui avaient exigé toutes les ressources de son talent.

Le plus jeune membre de l'École littéraire de Montréal fut le premier à comprendre les possibilités des innovations que lança Baudelaire dans son immortel sonnet des "correspondances" entre les couleurs, les parfums et les sons.

A l'aide de ses trois éléments, Nelligan commença le renouvellement de notre langue poétique, inaugura chez nous l'ère des implications et symbolisa mieux que tous ses émules les abstractions qui rident le visage des âmes humaines.

Après avoir assimilé des principes réactionnaires sur l'acception et le rôle de la poésie, le disciple contracta certaines originalités de style que son maître s'était permises en maintes occasions. Pour le prouver, signalons d'abord l'emploi des épithètes successives dont le nombre vous peint le substantif d'un seul coup. Se comparant à un "flacon", Baudelaire écrit :

"Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des Hommes, dans le coin d'une sinistre armoire,
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Déserépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé !" 21

Voici des vers de Nelligan qui, par l'accumulation des adjectifs, photographient par le détail sa binette et celle de sa soeur dans une scène d'enfance :

"Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
Avec nos grands albums, hélas ! que l'on n'a plus,
Comme on croyait déjà posséder tout le globe !" 22

21 Baudelaire, *Selecta*, Fides, Le Flacon, p. 33.

22 Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., *Devant le Feu*, p. 72.

AN MOYEN ÂGE, le Roman de la Rose avait introduit l'habitude de mettre des majuscules à certaines catégories de mots abstraits qui, tout en individualisant les personnages, sauvegardaient l'anonymat obligatoire à l'époque. Elargissant l'application de cette pratique, nos deux poètes multiplièrent les lettres capitales et ennoblirent les mots qui marquent le temps comme le Matin, le Soir et la Nuit, ou qui expriment certains sentiments comme l'Amour, l'Espoir, la Haine et le Remords ou qui comportent de sérieuses conséquences comme la Détresse, le Gouffre, le Deuil et la Mort.

Entre deux poèmes, Nelligan, pour aviver son inspiration, humait souvent l'âcre parfum des "Fleurs du Mal", cette œuvre de Baudelaire où le satanisme et le mysticisme s'enchevêtrent en un bizarre contrepoint. Son cerveau blessé savourait, tout de même, cette histoire d'une âme qui souffre dans un monde où les réalités ne correspondent pas aux visions du rêve.

Il l'accompagna volontiers de la "Bénédiction" au "voyage", méprisant avec elle les cruautés sociales, partageant ses douleurs aux Limbes, répétant ses prières douloureuses et ruminant avec elle des rancœurs de passions inassouvies. Il la laissa aux portes de la mort endurent comme elle le martyre des coeurs que l'ambition appelle aux sommets entrevus dans la clarté des mirages.

En fermant ce bouquin d'une "âme satanique qui aspire au pardon", Nelligan s'est peut-être écrié avec Albert Lozeau: "Baudelaire :

A travers ton enfer, je découvre le ciel."²³

Fasciné par l'arôme des "Fleurs du Mal", notre ami jura de les transplanter en terre canadienne. La terre bénie des rives du St-Laurent reçut dans son sein les graines de ces plants ignobles. Heureusement qu'un climat trop chrétien et un sol antipathique ne parent favoriser le complet épanouissement de leur sauvage beauté. Mais à leurs formes hétéroclites et à leurs odeurs capiteuses, il est impossible de ne pas reconnaître leurs origines baudelairiennes.

Ainsi, le lecteur qui parcourt le jardin des oeuvres de Nelligan peut facilement identifier "le Spleen, les Tableaux parisiens, le vin, le Mal, le Diable et la Mort" qui reconstituent les six espèces des "Fleurs du Mal" cultivées dans la glèbe française.

Le leitmotiv de Baudelaire se résume dans un "spleen" profond né de l'ennuyeux spectacle du péché, de la vision de la mort et de la nostalgie des paradis artificiels. Nous retrouvons ce "taedium vitae" dans toutes les poésies de Nelligan. N'y cherchez pas d'exception. Même dans le développement des thèmes les plus Joyeux, un lutin spleenitique réussit

²³ Albert Lozeau, Ame solitaire, Tome 1.

toujours à montrer ses cornes et à risquer un rictus de mélancolie.

"Aux soirs d'Avrils anciens, jetant des cris joyeux
Entremêlés de ritournelles,
Avec des lieds joyeux
Elles passaient, la gloire aux yeux,
Sous le frisson des tonnelles,
Comme en les villanelles.

Mais rien n'est plus amer que de penser aussi
A tant de choses ruinées ! ... 24

La section des "Pastels et Porcelaines" dans l'anthologie de Nelligan reproduit d'une certaine manière les "tableaux parisiens" de Baudelaire. Elle décrit des scènes et brosse des croquis dont le vocabulaire emprunté des livres de France crée un décor visible à Paris mais introuvable au Canada.

"En un fauteuil sculpté de son salon ducal,
La noble Viennoise en gaze violette,
De ses doigts ivoirins pieusement feuillette
Le vélin s'élimant d'un missel monacal.

La lampe au soir vacille et le vieux Saxe sonne;
Son livre d'heures épars, Madame qui frissonne
Regagne le grand lit d'argent digne des rois.

Des pleurs mouillent ses cils... Au fier blason des portes
Quand l'aube eut reflambé, sur le tapis hongrois
Le missel révélait des balsamines mortes."25

24 Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Jardin d'antan, p. 79.
25 Ibid. Les balsamines, p. 178.

Le Vin, troisième thème des "Fleurs du Mal", a coulé surabondamment dans les strophes de notre poète. Dans sa célèbre "Romance du Vin", il proclame les vertus de ce liquide enivrant qui noie les chagrins de la vie, appelle le rêve et ses illusions et surtout, sert à boire à la santé de tous indistinctement, même de ceux qui ne partagent pas ses opinions.

"Je suis gai ! je suis gai ! Dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin ! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours,
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !

Femmes : je bois à vous qui riez du chemin
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses ;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main !"²⁶

Baudelaire, cependant, prit le fruit de la vigne dans un autre but : celui de stimuler son inspiration et les ardeurs de son génie. Pour s'en convaincre, partageons avec lui les confidences glissées à son oreille par le Vin lui-même :

"En toi, je tomberai, végétale ambrosie,
Grain précieux jeté par l'éternel semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur !"²⁷

²⁶ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Romance du Vin, p. 220.
²⁷ Hist. de la Litt. frse, J. Calvet, P. 892, Fleurs du mal, CXXVIII.

A la quatrième étape du voyage de l'âme qui naît à la vie et s'achemine vers la mort, le poète maudit peint artistiquement les attrait du Mal, blasphème contre la foi de son enfance et expose les plaisirs de la chair. Il est pénible d'avouer que le Mal eut aussi sa place dans quelques poésies inédites de Nelligan. Mal conseillé par ses lectures, il écrivit de "Petits Blasphèmes" et oubliâ parfois son Credo pour suivre Voltaire.

"Il entend lui venir, comme un divin reproche,
Sur un thème qui pleure, angéliquement doux,
Des conseils l'invitant à prier... une clef :
Mais AROUET est là, qui lui tient les genoux." 28

Le Démon voyait en Baudelaire un précieux acolyte que les âmes suivraient processionnellement sur le chemin de la perdition. Lucifer lui servit de providence pour le mieux soumettre à l'esclavage des vices. Le malheureux écrivain en avertit lui-même son lecteur :

"C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent :
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent." 29

Encore ici, constatons à regret que le thème diabolique effleura l'âme de Nelligan qui, par ironie mensongère ou réel désespoir, se résigna momentanément à la damnation.

28 Poésies d'Emile Nelligan, La mort de la prière, p. 21.
29 Baudelaire, Selecta, Fide, Au lecteur, p. 15.

"Preste, la mort que j'anticipe
 Va me tirer de cet enfer
 Pour celui du vieux Lucifer;
 Soit ! nous fumerons chez ce type,
 Les pieds sur les chenets de fer."³⁰

Aux dernières pages des "Fleurs du Mal", l'auteur considère la Mort comme un bienfait des dieux, un soutien moral pour l'homme tenté par l'inconstance et le présage d'un soleil mystérieux qui fera "épanouir les fleurs du cerveau".

"C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre;
 C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
 Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
 Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir."³¹

Lein d'afficher cette attitude inspirée par l'é-tourdissement de joyeuses présomptions, Nelligan traita ce même thème dans ses "Vêpres tragiques" avec une tremblante inquiétude. Les affres de la mort et les mystères de l'éternité obsédèrent plutôt son existence, torturèrent son inspiration et introduisirent un lugubre venin dans les œuvres qu'il aurait voulues pleines d'un bonheur total.

"Au frissen fou de mes vertèbres
 Si je sanglote éperdument,
 C'est que j'entends des voix funèbres
 Clamer transcendentalelement."³²

³⁰ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Rondel à ma pipe, p. 113.
³¹ Baudelaire, *Selecta*, La mort du pauvre, p. 28.
³² Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Marches funèbres, p. 196.

Le critique Sainte-Beuve, incapable de rattacher Baudelaire à l'une ou l'autre école de littérature, l'isola bien à part dans un "kiosque de marqueterie". Melligan devrait y rejoindre son modèle à cause de la similitude de leurs thèmes d'inspiration et de leur entêtement à chercher le Beau dans l'horrible.

Ayant appris la technique du vers dans les Trophées de José-Maria de Hérédia, assimilé la mélancolie des Névroses de Maurice Rellinat et choisi les thèmes poétiques des "Fleurs du Mal" de Charles Baudelaire, Emile Melligan opta pour le style fluide, musical et symboliste de Verlaine et Mallarmé.

En 1897, il emprunta de son ami E.Z. Massicote les œuvres complètes de Verlaine. Il s'enticha bientôt de ce vagabond au génie furtif, de cet homme aux soliloques baroques et de ce poète innovateur qui, comme lui, entendait des voix. A son contact, Melligan détendit un peu sa lyre parnassienne, préféra "la musique avant toute chose" et disloqua sans pitié les vertèbres du style.

Ainsi, le verlainisme l'encouragea dans l'emploi des vers impairs dont le rythme plus léger et moins précis "fiance le rêve au rêve et la flûte au cor !"³³ L'Art poétique dans "Jadis et Naguère" correspondait au tempérament du

³³ J. Calvet, Morceaux choisis, Art poétique, Verlaine, p. 910.

Verlaine canadien qui lui doit la simplicité de sa conception des mats et des choses. C'est ce poème réformateur qui inspira à Nelligan ces vers élyséens dont les pensées aériennes flottent autour d'une image ou d'un sentiment facile à saisir. Ailleurs dans son oeuvre, des vers sanglots bannissent totalement le sens précis de la pensée pour dessiner un état d'âme indéfini que seule, une musicalité faite de couleurs floues et médiales peut reproduire.

Sur la route du symbolisme, Verlaine et Nelligan ne suivirent pas l'audacieux Rimbaud qui, à la recherche de la pierre philosophale de la littérature, s'aventura dans une alchimie qui voulut badigeonner les voyelles de couleurs spécifiques dont l'agencement et le dosage imposeraient aux yeux des tableaux sonoremment colorés.

Les yeux de Nelligan furent plutôt éblouis par les étincelles psychologiques qui transfigurent les "Fêtes galantes" de Verlaine. Dans les "Ingénus", le "Faune" et le "Colloque sentimental", ils contemplèrent des images adorablement étranges, des amours saines et des teintes spirituelles soulignées d'ombres nostalgiques. Enfin, ils convoitèrent pour seules fins d'imitation l'étonnante qualité nerveuse du style et l'humaine expression d'un moi jeune et attendri.

Ses oreilles pèrurent dans la musique des "Romances sans paroles" le mâle élément du rythme et l'élément féminin des sons verbaux et mélodiques. Aussi Nelligan s'en servit-il plus tard pour varier le jeu de ses harmonisations en donnant ici plus d'importance au rythme et favorisant plus loin la trame sonore par le procédé des allitérations.

Dans ce fascicule de poésies musicales, Verlaine offre à ses admirateurs quelques pièces affligées de titres anglais comme ceux de "Streets" et "Child Wife". Cette anomalie est imputable au caprice de la poétesse Valmore d'Angleterre qui, l'ayant inspiré dans ses effusions amoureuses, requérait cet hommage de reconnaissance. Succombant à son péché d'imitation, Nelligan anglicisa son plus curieux poème et le baptisa "Five O'clock".

Egaré dans ses principes sur l'interpédance des arts, notre symboliste français essaya de métamorphoser ses vers en de véritables portées musicales. Lisez l'extrait suivant : vous y trouverez presque toutes les notes de la gamme naturelle.

"Ma flamme !.. -- Do, mi, sol, la, si.
 -- L'ami, ta noirceur se voile !
 -- Que je meure, Mesdames, si
 Je ne vous décroche une étoile.

-- Je voudrais être petit chien !
 -- Embrassons nos bergères, l'une
 Après l'autre. -- Messieurs, eh bien ?
 -- Do, mi, sol ! -- Hé ! bonsoir la lune !"³⁴

³⁴ Oeuvres de Paul Verlaine, Messein, Tome I p. 78.

Le disciple montréalais, en quête d'originalités de ce genre, n'a pu combattre la tentation de parodier cette grotesque fantaisie.

"Le Five o'clock expire en mol ut crescendo.
 -- Ah! qu'as-tu ? tes chers cils s'amalgament de perles.
 -- C'est que je vois mourir le jeune espoir des merles
 Sur l'immobilité glaciale des jets d'eau
 ... SOL, LA, SI, DO.
 -- Gretchen, verse le thé aux tasses de Yeddo."³⁵

Sans vouloir anticiper le sujet de l'inspiration religieuse de Nelligan, remarquons sans plus que la plupart de ses vers groupés sous la rubrique "Petite Chapelle" jaillissent d'une religiosité superficielle qui ressemble à celle que Verlaine manifesta dans "Sagesse". Ils n'ont pas hérité de la robustesse qui caractérisa la foi de nos aïeux. Loin de là.

Dans leurs croquis et paysages, nos deux poètes entendirent les mêmes "cloches" qui tintaient "dans la brume". Après que Verlaine eut rêvé dans un "parc solitaire" où...

"Un vieux faune de terre cuite
 Rit au centre des boulingrins",³⁶

il reçut cette

invitation de Nelligan :

"Revisitons le Faune à la flûte fragile
 Près des bassins au vaste soupir;
 La Nuit embrasse en paix morte les boulingrins."³⁷

³⁵ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Five o'clock, p. 106
³⁶ Oeuvres de Paul Verlaine, Messein, Tome I- 101.
³⁷ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Dans l'allée, p. 83.

Le thème de l'automne hanta l'imagination de nos deux fantaisistes qui surent le développer habilement sous une forme musicale. Animés des mêmes sentiments et conduits par des idées identiques, ils choisirent des strophes ternaires plus aptes à créer un mouvement de valse aux feuilles qui tourbillonnent au son de la triste musique des vents. Écoutons d'abord la "Chanson de l'automne" de Verlaine.

"Les sanglots longs
Des vielens
De l'automne

Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte

De ça, de là
Pareil à la
Feuille morte."³⁸

Dans sa "Tarentelle d'automne", Nelligan surpassa son maître par ses talents d'harmonisateur. L'orchestration de rimes exclusivement féminines, l'écho du second vers dans le troisième, la cadence et la simplicité mélodique des strophes éveillent les incoubables accents de la "Valse triste" de Sibélius.

"Ma sérénade d'octobre enfile une
Funéraire voix à la lune,
Au clair de lune.

Avec quelles rageuses prestesses
Court la bise de nos tristesses,
De mes tristesses !

On dirait que chaque arbre divorcée
Avec sa feuille et son écorce
Sa vieille écorce.

³⁸ Morceaux choisis, J. Calvet, Chanson d'automne, p. 908.

Ah ! vois sur la pente des années
 Choir mes illusions fanées,
 Toutes fanées !"³⁹

Il saute aux yeux que c'est avec le moule de Verlaine que votre jeune littérateur coula son minerai poétique avec le plus de succès. Il put exposer ainsi des oeuvres d'art dont la matière rare et précieuse venait souvent de lui mais dont les formes symbolistes et décadentes trahissaient la touche verlainiste. Quoi qu'il en soit, nous n'irons pas reprocher à Nelligan d'avoir admirablement suivi le conseil du génie que fut son maître :

"Que ton vers soit la chose envolée
 Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
 Vers d'autres cieux."⁴⁰

Vers la même époque, Nelligan fut encore enjôlé par la muse de Rodenbach qui le charma par sa délicatesse flamande, ses harmonies délicieuses, ses couleurs attiédies et sa dévotion malade pour la tranquillité et la "vie enclose". Le seul nom de Rodenbach évoquait pour lui le souvenir des carillons, des béguinages, des cygnes sur l'eau dormante et des cyprès dans la brume. Aussi Nelligan lui emprunta-t-il des titres pour orienter son inspiration ou mieux dénommer ses poèmes. Citons : "Tristesse", "Hiver sentimental", "Rêves enclos" et "Ténèbres".

³⁹ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Tarentelle d'automne, p. 126.
⁴⁰ J. Calvet, Morceaux choisis, p. 911.

L'auteur des "Mièvreries" caricatura sa Muse dans un quatrain fort significatif :

"Mais ma dolente muse, à moi,
Elle est mignonne, elle est phthisique,
Elle fait un peu de musique,
En se mourant d'un long émoi."⁴¹

Vraisemblablement, Nelligan courtisa cette fée convalescente..., multiplia les tête-à-tête avec elle et pleura quand elle l'eut quitté pour toujours.

"Vous êtes morte tristement,
Ma muse des choses dorées,
Et c'est de vous qu'est mon tourment;

Et c'est pour vous que sont pleurées
Au luth âpre de votre amant
Tant de musique éplorées."⁴²

Dans le "Miroir du ciel natal", les cloches carillonnent lugubrement aux oreilles de Rodenbach qui soupçonne leur ennuyante solitude et les accuse de toujours suivre un corbillard.

"Il en est en robes de bronze
Qui tintent, tintent;
Et s'éalignent, geignant des plaintes indistinctes
Et des demandes sans réponse.
Il en est qui vivotent seules,
Comme des aieules,
Dans la tristesse et le brouillard;
Et qui ent toujours l'air,
Dans l'air
De suivre un corbillard."⁴³

41 J. Procès, Modèles français, Mièvreries, p. 648.

42 Poésies d'Emile Nelligan, p. 69.

43 J. Procès, Modèles français, Les cloches, p. 654.

Un de ces bourdons funèbres a dû survoler le ciel canadien en revenant de son pèlerinage annuel... à Rome, le jeudi saint. Que la chose, en tous cas, soit légendaire ou non, il restera toujours vrai que Nelligan l'a bel et bien entendu dans son œuvre et que le poète n'a jamais voyagé ailleurs que dans ses livres.

"Écoutez, écoutez, ô ma pauvre âme ! Il pleure
 Tout au loin dans la brume ! Une cloche ! Des sons
 gémissent sous le noir des nocturnes frissons,
 Pendant qu'une tristesse immense nous effleure.

Comme elle vous geignez, funèbre et monotone
 Comme elle vous tintez dans les brouillards d'automne!"⁴⁴

D'où l'on voit que Redenbach par sa mélancolie et sa divination des secrètes affinités entre les choses servit de puissant catalyseur aux réactions déjà commencées de l'influence baudelairienne sur l'esprit de Nelligan. Celui-ci, de la même manière, paracheva son initiation à l'art symboliste en lisant Mallarmé après Verlaine.

La théorie mallarméenne considère le monde des idées abstraites comme le seul réel et durable, parce qu'il échappe à la destruction que le temps fait subir à la matière. Elle n'attache au matériel qu'une valeur de symbole qui nous introduit dans l'univers idéal comme les inscriptions hiéroglyphiques nous permettent d'entrevoir des civilisations antiques.

⁴⁴ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., La cloche dans la brume, p.210.

Sans partager de telles erreurs philosophiques, Nelligan fut d'accord avec Stéphane Mallarmé pour confier au poète la fonction de suggérer les mystères de la vie par le moyen des symboles empruntés au réel. Immobiliser les réalités changeantes dans une forme fixe équivaut à leur complet anéantissement. "Nommer un objet, dit Mallarmé, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu; le suggérer, voilà le rêve !"45 Tout son "Art poétique" se résume dans quatre vers obscurs qu'il écrivit sur la fumée d'un cigare :

"Exclus-en, si tu commences,
Le réel, parce que vil,
Le sens trop précis, rature
Ta vague littérature..."46

Confus dans l'exposé même de sa doctrine, Mallarmé le fut encore davantage dans ses poèmes qui ressemblent à des parchemins déchirés dont les morceaux rassemblés se suivent dans l'ordre du hasard. Son disciple, lui, prit garde de tomber dans tels excès qui l'eussent d'ailleurs voué aux railleries de son entourage. Nelligan conserva partout un substratum d'idées qui nous suffit pour compléter logiquement les imprécisions voulues par l'auteur. Ainsi notre imagination peut longuement disserter sur toutes les significations impliquées dans les nombreux symboles enlignés sur les étalages

45 Hist. de la Litt. frse, J. Calvet, p. 750.

46 La poésie frse moderne, Clouard, p. 97.

de ce quatrain :

"Mon âme est un potiche où pleurent, dédérés,
De vieux espoirs mal peints sur sa fausse moulure;
Aussi j'en souffre en moi comme d'une brûlure,
Mais le trépas bientôt les aura tous sabrés..."⁴⁷

Dans sa tentative révolutionnaire de remplacer le signe idéologique d'un mot par sa valeur musicale, le présomptueux Mallarmé fit preuve d'une audace héroïque, mais Nelligan, moins grand que lui, sera toujours plus goûté parce que son symbolisme reste tout de même compréhensible malgré sa flottante imprécision. Tout en laissant à la sensibilité la part du lion, le jeune poète garde au moins quelque chose pour l'intelligence de l'être humain.

Voici une strophe mallarméenne où le symbolisme intégral sert royalement les appétits sensitifs mais laisse la raison crever de faim :

"Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume
-- Au risque de tomber pendant l'éternité !" ⁴⁸

Peur compatir aux souffrances morales de son cœur nihiliste et soutenir sa main encore impuissante à produire une œuvre lyrique d'envergure, Mallarmé, comme Nelligan, chercha "une sœur d'amitié dans le règne de l'Art."

⁴⁷ Poésies d'Emile Nelligan, Potiche, p. 190

⁴⁸ J. Calvet, Morceaux choisis, Les fenêtres, p. 913.

"Mon coeur qui, dans les nuits, parfois cherche à s'entendre
Ou de quel dernier mot t'appeler le plus tendre
S'exalte en celui rien que chuchoté de soeur..."⁴⁹

A ce tercet du maître, l'on pourrait avantageusement
ajouté celui que le disciple écrivit dans son "Rêve d'Artiste":

"... Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
Fleurir tout un jardin de lys et de soleils
Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire."⁵⁰

Nelligan ne rêva jamais d'atteindre directement l'in-
visible sans avoir recours au symbole ou du moins sans le dé-
velopper. Seul, ce trait de dissemblance fait que son oeuvre
n'est pas celle de Mallarmé. La critique canadienne louera
toujours Nelligan d'avoir compris la valeur et le rôle du
symbole en poésie et suivi la doctrine mallarméenne dans ce
qu'elle avait de meilleur.

Au terme de cette étude comparative et détaillée qui
met en parallèle Nelligan et ses modèles, il importe de por-
ter un jugement impartial et conforme à la stricte vérité.
Malgré les apparences et quelques emprunts maladroits, notre
jeune littérateur n'a pas encouru la sentence que mériterait
un plagiaire ambitieux, hypocrite et contumace. Frère cadet
de ses aînés de France, il eut le tort de naître après eux
mais aussi la bonne fortune de leur ressembler. Il leur té-
moigna gratitude et vénération, parce qu'en leur génie, il
trouvait la consolation d'une affinité littéraire. En leurs

⁴⁹ Clouard, La poésie française moderne, p. 104.

⁵⁰ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Rêve d'artiste, p. 87.

oeuvres parachevées avant la sienne, il pouvait, ainsi qu'en un miroir profond, mirer sa propre angoisse sans expérimenter lui-même toutes les vicissitudes de cette vie. Nous ne l'accuserons pas d'être "eux", précisément parce qu'il était "lui."

Dans le jardin des lettres, Nelligan a papillonné de fleur en fleur, sans ordre ni but définis, jusqu'au jour fatal où l'aère flamme des névroses brûla ses ailes lamées d'azur et de nuit. Les antennes de son esprit superficiel n'ont palpé que légèrement les pétales de la pensée philosophique. Sa course activée par le zéphir de l'inconstance délaissait toute investigation sérieuse au coeur même des corolles. C'est que son âme dominée par la fantaisie et l'imagination ne pouvait supporter le parfum des théories sociologiques, des principes de l'art et des pensées morales.

Ses trois mille vers nous offrent ni plus ni moins qu'un méli-mélo d'idées erratiques et contradictoires qui abordent prétentieusement tous les sujets sans les approfondir. Aucune pensée maîtresse ne guide la plume du poète dans l'inextricable fatras de ses sentiments où s'entrechoquent la haine et l'amour, la tristesse et l'hilarité, le blasphème et l'adoration. Loïn de se poser en humaniste, en philosophe ou même en tribun du peuple, Nelligan incarna plutôt le poète qui rime des vers comme l'oiseau égrène sa chanson ou comme le ruisseau chuchote son murmure.

Au dire de Péguy, Descartes conduisait sa pensée "comme une épée". Elle dardait l'erreur avec des principes aiguisés sur la meule d'une raison indépendante et sûre d'elle-même. Dans ce genre d'escrime, notre poète mania gauchement le sabre des idées. Son arme émoussée par la rouille de l'indifférence et pas mal épointée par le choc des mauvaises lectures le contraignit souvent à capituler devant les forces de l'aberration.

Nelligan ne crut jamais à l'efficacité des idées claires et distinctes. Son imagination trop colorée envisageait le réel sous des angles fictifs et boycottait la logique dans son inventaire exact des choses. De son intellect en ébullition, que de pensées génialement conçues jaillirent par faisceaux pour s'éparpiller ensuite pêle-mêle dans les strophes d'un poème. Pour lui, connaître, ce n'était pas saisir une réalité; c'était tout bonnement chercher de nouveaux idéals et de nouvelles illusions. Sa pensée ne se compare pas à une diligente enquêteuse qui interroge mille témoins pour mieux reconstituer le crime mais à un auteur de fictions étranges et de romans policiers.

Avant tout, notre poète fut un ouvrier de mots et non un penseur. L'analyse de ses oeuvres ne dégage aucune idées-force qui peut accélérer ou ralentir la "caravane humaine". Il jugea tout au point de vue des contrastes verbaux

et des couleurs pittoresques. La sonorité du mot passa toujours avant sa signification. Dédaignant l'erreur autant que la vérité, son inspiration s'exfolia volontairement des boutons spéculatifs pour voler au gré des vents dans le royaume de l'harmonie et de la beauté.

Exclusivement préoccupé de l'effet musical de ses vers, Nelligan cublia parfois ses propres convictions pour satisfaire l'intransigeance de son ouïe délicate. Il est facile d'exhiber les conséquences de ce zèle excessif pour la nuance et la couleur tonale. Dans "La mort du moine" et les "Carmélites", il exalta la sublimité de la vie monastique avec la ferveur d'un novice. Mais, plus loin, son oreille le compromit sur ce même sujet dans des assertions gravement diffamatoires :

"L'IMPOSTURE CELESTE emplit leur large esprit :
Car seul l'Espoir MENTEUR creusa les solitudes
De ces silencieux spectres de Jésus-Christ."

Pour de simples motifs d'assonance stylistique, ce libre-penseur, au verso de son manuscrit, fit volte-face sans un soubresaut d'hésitation. Il remplaça deux substantifs et une épithète par trois mets qui sont l'antinomie de sa première opinion. Rien que ça !

"La LUMIERE céleste emplit leur large esprit :
Car l'Esprit TRIOMPHANT creusa les solitudes
De ces silencieux spectres de Jésus-Christ."⁵¹

⁵¹ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., p. 23.

Ce revirement radical contraignit nécessairement notre peintre à modifier le titre primitif du sonnet. "Les Moines noirs" devinrent du jour au lendemain "Les moines blancs." C'est que l'"Espoir menteur" suggérait la noirceur de l'ignorance et de la sottise, tandis que désormais l'"Esprit triomphant" requiert le blanc des cimes altières de la perfection :

Il est pénible de constater que Nelligan ~~de constater~~ ~~que Nelligan~~ manqua totalement de sérieux chaque fois qu'il émit des principes ou développa des thèmes qui comportent des conséquences morales ou philosophiques. Sans scrupule ou respect humain, il s'embarlificeta dans des contradictions qui effrayaient ses proches amis mais n'eurent pas l'heur de désarçonner cette cynique habitude.

Dans un rondel aussi nébuleux que significatif, Nelligan définit lui-même la nature de sa pensée toujours flottante, imprécise et perdue dans l'irréel. Ses poèmes ne furent pas des traités encyclopédiques mais des confessions sincères d'un moi sentimental, morne et rêveur.

"Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs;
Elle a parfois l'éclat des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Elle court à jamais les blanches prétentaines,
 Au pays angélique où montent ses ardeurs;
 Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
 Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines."⁵²

Dans une oeuvre d'art comme celle-là, le sentiment et la rêverie agissent à leur guise dans le château que l'idée précise a volontairement quitté. Ils réservent un mauvais accueil pour dame raison mais gardent d'exquises politesses pour le trouvère qui chante l'amour sur sa "mandore", l'artiste qui peint "l'icône ou les viornes" et le graveur qui damasquine l'"onyx et l'améthyste".

En plus de l'exempter d'une vaste et sèche érudition, cette absence d'idées permit à Nelligan de toucher le génie. N'est-ce pas après avoir rompu les chaînes de la logique et du réel que son inspiration entreprit son envol au-dessus de la pensée transcendante sur les ailes d'une musique presque divine et d'un verbalisme plein de grâce et de subtilité ?

La poésie d'Emile Nelligan évolua dans un superbe tourbillon de couleurs et de sens. Il faudrait être aveugle pour le nier. Néanmoins, au centre de cette roue fastueuse, quel creux ! Si Renan compara la somme des bêtises philosophiques de Victor Hugo aux gigantesques monts Himalayas, serait-il exagéré de dire que les outrances de notre poète

sur la philosophie de la vie et de la religion rappellent au moins la modeste colline du Mont-Royal ?

Victor Hugo se racheta par la spontanéité géniale des images. Il fut grand parce que son imagination fit naître des émotions inconnues en dépassant l'intelligibilité logique par cette indéfinissable vertu qu'engendre le mystérieux assemblage des sons. A l'instar de ce dieu romantique, Nelligan fut le premier qui apporta des images vraiment neuves dans notre littérature canadienne. Et ses poèmes où vibrent des émotions musicales sans pareilles estompent presque entièrement l'énermité de ses erreurs en attirant toute notre attention sur la prosodie que vivifient de saines libertés techniques.

A maintes reprises, Nelligan nous entretint de son âme qu'il compara par exemple à une "neige que jamais ne seilla la volupté sordide", à la "mousseline que manie une soeur novice de couvent", et même à "luth empli des musiques du vent". Mais il déplora que son âme "candide, douce et mystiquement tendre" eût à vivre

"En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers !" ⁵³

Ce dernier vers ne comporte évidemment pas de louanges dithyrambiques pour "ce monde" où nous vivons. Notre Emile serait-il devenu l'Emile que Jean-Jacques Rousseau éleva dans une foi invincible en l'excellence originelle de sa nature ?

⁵³ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Mon âme, p. 65.

Croirait-il donc que cette inclination pour le bien n'est qu'ultérieurement contaminée par l'ambiance d'un monde "mauvais" pour employer sa propre expression ?

Cette conception pessimiste du monde n'entraîna cependant pas Nelligan dans une poésie impersonnelle qui partage l'angoisse collective de l'humanité devant les problèmes éternels du mal et de la souffrance. Elle ne lui suggéra pas les graves plaintes de Leconte de Lisle dont les "grands lieux communs" intellectualisent trop les émotions. Non ! d'un lyrisme qui voulait être vraiment lyrique, notre romantique canadien épancha sa propre haine contre la perversité de l'univers. Il analysa les répercussions des scandales de ce monde dans son âme à lui, sans généraliser les résultats obtenus.

Si notre pseudo-philosophe avait lu les "Aphorismes sur la Sagesse dans la Vie", le philosophe Schopenhauer, en dépit de ses principes païens, lui aurait appris que le mal et la souffrance accompagnent toute vie et tout effort et que la volonté de vivre doit s'opposer aux causes de destruction et les dominer. Au contraire, se laissant envahir par le torrent tumultueux de la tristesse et s'enfermant dans un nirvana semblable à celui des mystiques hindous, Nelligan abandonna la course au bonheur et se résigna stoïquement aux calamités que lui apportait un destin fatal.

Pour lui, la vie humaine était devenue

"... un grand lac qui dort
Plein, sous le masque froid des ondes déployées,
D'oblongs rêves déçus, d'illusions noyées,
Où l'espoir vainement mire ses astres d'or."⁵⁴

Ce stoïcisme en face des ingratitude de l'existence lui inspira des attitudes dont il fallit devenir la victime. S'il avait succombé aux tentations qui fatiguaient et minimisaient ses forces morales, il eût quitté volontairement ce monde et prouvé la justesse de cet aveu de Baudelaire : "Le stoïcisme est une religion qui n'a qu'un sacrement : le suicide." Voici le témoignage de Nelligan lui-même :

"Pour se pendre, il fait bon sous cet arbre tranquille."⁵⁵

Une telle indifférence de vivre ou de ne pas vivre conduit de soi au fatalisme. Cette doctrine qui caractérise l'esprit musulman hanta momentanément le cerveau de notre ami. Ainsi quand il voulut se consoler de la mort de sa sœur Lucie, il écrivit ce quatrain qui ne fait que paraphraser la formule sacramentelle de Mahomet : "C'était écrit; volonté d'Allah !"

"Toujours je garde en moi la tristesse profonde
Qu'y grava l'amitié d'une adorable enfant,
Pour qui la mort sonna le FATAL olifant,
PARCE QU'elle était belle et gracieuse etblonde."⁵⁶

⁵⁴ Poésies d'Emile Nelligan, 4e éd., Le lac, p. 205.

⁵⁵ Ibid. Confession nocturne, p. 148.

⁵⁶ Ibid. Le regret des joujoux, p. 71.

Sans le rempart d'un reste de formation chrétienne, rien n'entravait plus la marche de Nelligan vers le fatalisme intégral de Laforgue qui considère l'individu comme une pauvre vague sur l'océan de l'Inconscient, professe une confiance absolue dans le hasard et voit avec complaisance l'univers garder son mouvement malgré la mort de nombreuses civilisations. Une telle doctrine eût accéléré le pas du poète déjà sur la voie du laisser faire, du laisser passer et de l'à quoi bon.

"Ah ! parcourons le plus de gammes !
Vrai, il n'y a pas autre chose." 57

Après avoir quelquefois mal jugé le monde et la vie, Nelligan en vint même à l'oubli de quelques principes religieux pour philosopher sur sa propre existence. Ignorant la valeur de l'épreuve qui purifie l'âme et la prédestine au bonheur éternel, il accusa la Providence de lui soustraire sa part de bonheur et de le torturer plus souvent qu'à son tour.

"Puisque le ciel me prend en grippe
(N'ai-je pourtant assez souffert ?)" 58

Ecartant encore les vues de la foi, il jugea la mort comme l'aurait fait un vulgaire athée. Voici le genre d'émotion qu'il ressentit devant un cercueil :

"... j'ai senti glisser sur ma figure moite
Le frisson familier d'une BÊTE à SON TROU." 59

57 La poésie française moderne, Clouard, p. 128.
58 Poésies d'Emile Nelligan, Rondel à ma pipe, p. 113.
59 Ibid. Le cercueil, p. 151.

Ce triste rapprochement équivaut presque à l'abjuration implicite du deuxième article de son Credo : "Je crois à la vie éternelle". Après cela, qu'avait-il besoin de nous révéler, vers la fin de sa carrière, que son âme ne priait plus",⁶⁰ qu'elle ressemblait à "un soulier percé"⁶¹ et que, loin de valoir le Sang du Christ, elle pourrissait comme une "charogne que les corbeaux déverent en entier" ?⁶²

Par l'abandon momentané de la prière, Nelligan reniait l'impie Baudelaire, son maître, qui considérait la prière comme une opération magique, une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. "L'homme qui a fait sa prière le soir, disait-il, est un capitaine qui pose des sentinelles : il peut dormir!"

Les conceptions philosophiques du jeune poète sur le monde, l'existence humaine et sa propre vie nous déconcertent donc, ici ou là, par leur outrecuidance, leurs tendances pessimistes et certaines incompatibilités théologiques. Maigre casuiste et penseur rachitique, Nelligan a gardé, malgré cela, la réputation d'un littérateur qui s'inspire fréquemment de thèmes religieux, n'identifie pas Dieu et les saints aux personnages des fables mythologiques et malgré tout, tient compte du dogme, de la morale et du culte dans la gouverne de sa vie et la rédaction de ses oeuvres. C'est ce que nous

⁶⁰ Poésies d'Emile Nelligan, La cloche dans la brume, p. 210

⁶¹ Ibid. Le soulier de la morte, p. 186.

⁶² Ibid. Les corbeaux, p. 142.

allons démentrer.

Dans l'anthologie de Nelligan, le lecteur attentif reconstitue facilement le cycle entier des étapes spirituelles que le simple chrétien peut traverser durant sa vie religieuse. Moments de dévotion, de tiédeur, de reniement, de contrition, de ferme prepes et même de zèle apostolique : tout y passe :

Une des toutes premières strophes du poète suffit à nous instruire sur l'expansive piété de sa jeunesse. Sa chambre qu'une main maternelle transhermait en oratoire favorisait l'élévation du coeur vers le ciel. Les fleurs devant la statue de Marie respiraient dévotieusement. Voici l'aveu qu'il en fit dans un colloque ultérieur avec son âme :

"Ma chère, joins tes doigts et pleure et rêve et prie,
Comme tu faisais autrefois
Lorsqu'en ma chambre, aux soirs, vers la Vierge fleurie,
Montait ta voix." 63

Après la communion de Pâques, il chanta mystiquement les divins transports de son âme transfigurée par la présence de Jésus :

"Douceur, douceur mystique ! Ô la douceur qui pleut :
Est-ce que dans nos coeurs est tombé le ciel bleu ?

Serait-ce qu'un nouvel Eden s'opère en nous,
Pendant que le Sanctus nous prosterne à genoux,

Et pendant que nos yeux, sous les lueurs rosées,
Deviennent des miroirs d'âmes séraphisées ?" 64

63 Poésies d'Emile Nelligan, Mon âme, p. 65.
64 Ibid. p. 21.

Cette ferveur à l'eau de rose ne s'évapora que trop vite dans l'atmosphère corrompue des lectures risquées. Aussi le jeune homme perdit-il à son insu "sa candeur d'une neige de février". Sa bonne volonté et ses élans d'abord généreux furent soumis à l'épreuve des deuils familiaux, de l'antipathie de son père qui n'encourageait pas ses rêves et des déconvenues qu'il éprouva dès ses premières armes. Il en vint à se demander s'il supporterait encore longtemps cette existence où "le regret de vivre se mêle à l'effroi de mourir". Sa névrose exagérait ses misères et amplifiait sa douleur "d'espérer, de croire ... et de toujours attendre."⁶⁵

Le démon de la chair se mit alors de la partie. Une guerre terrible s'ensuivit. Les duellistes disposaient chacun de puissants effectifs. Nelligan lui-même nous renseigne sur cette lutte épique où son âme était l'unique enjeu.

"... A peine si je puis dans mon cœur qui guerroye
Soutenir le combat des vieux Anges impurs."⁶⁶

Selon le témoignage de ses confidences poétiques, l'adolescent désabusé déplora le fait qu'il dut, par la suite, "marcher pieds nus dans la fange"⁶⁷ et transformer le temple de son âme en un "donjon pour les mortels péchés noirs."⁶⁸

⁶⁵ Poésies d'Emile Nelligan, Mon âme, p. 66.

⁶⁶ Ibid. Châteaux en Espagne, p. 99.

⁶⁷ Ibid. Le soulier de la morte, p. 187.

⁶⁸ Ibid. Confession nocturne, p. 148.

De fait, sa plume risqua des propos gravement répréhensibles, épancha des doutes capables d'ébranler la foi du lecteur et vilipenda sans vergogne le clergé de son temps. A cette époque troublée de sa vie, il eût pu faire sienne "la prière" de Sully Prudhomme :

"J'ai beau joindre les mains et, le front sur la Bible,
Redire le Credo que ma levre épela.
Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible."⁶⁹

Mais le spectacle des "Communiantes" qui vont s'agenouiller au divin réfectoire" bourrela sa conscience et l'achemina vers le repentir.

"...et je les suis des yeux,
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des ferveurs en allées."⁷⁰

Tant et si bien que Nelligan en vint à formuler un acte de ferme propos issu d'une contrition imparfaite. Il pleurait ses égarements parce qu'il s'exposait ainsi à manquer le prochain récital que Ste Cécile donnerait sur les orgues des célestes pourpris.

"Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir,
Car la sainte m'a dit que pour encor l'ouïr,
Il me fallait vaquer à mon salut sur terre." ⁷¹

⁶⁹ Edmond Procès, Médèles français, Sully Prudhomme, p. 616.
⁷⁰ Poésies d'Emile Nelligan, Les communiantes, p. 161.
⁷¹ Ibid. Rêve d'une nuit d'hôpital, p. 159.

Les remords du passé autant que la sublimité de la divine miséricorde inclinèrent Nelligan vers la dévotion salutaire du Christ en croix. Comme il aimait à courber son front "saintement idolâtre" devant l'échafaud solennel où le Rédempteur anticipa par amour le rachat de son âme pécheresse. Dans "La réponse du Crucifix", notre poète illustra avec une émotion communicative l'héroïcité de l'Homme-Dieu qui pardonne à ses bourreaux.

"En expirant sur l'arbre affreux du Golgotha,
De quel regret ton âme, ô Christ, fut-elle pleine ?
Était-ce de laisser Marie et Madeleine
Et les autres, au roc où la Croix se planta ?

...
-- Ce fut de ne pouvoir, jeune homme, le fiel bu
Serrer contre mon cœur mes bourreaux sur la Terre !"⁷²

Ce sublime entretien évoque de soi les "Dialogues mystiques que Verlaine, le "poète des repentirs", écrivit dans la solitude d'un cachot où la justice le détenait pour voies de fait contre Rimbaud.

"... Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

-- Quel, moi, moi, pouvoir Vous aimer ! Etes-vous fous,
Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pêcheur-ci, ce lâche,
Ce superbe qui fait le mal comme sa tâche...

⁷² Poésies d'Emile Nelligan, La réponse du Crucifix, p. 168.

⁷³ Edmond Procès, Modèles français, Dialogue mystique, IV, p. 551.

Enfin, la Passion de Jésus inspira Nelligan dans la rédaction de deux sonnets qu'il groupa sous un même titre : "Les Déicides". Dans le premier, il fustige les Juifs qui tuèrent leur Messie et chargèrent la conscience de leur race d'un remords éternel. Dans l'autre, il anathématise à leur tour les chrétiens déicides et blasphémateurs qui hachent leur divin Maître "à grands coups de symboliques cordes".

Avant cela, la Vie Cachée du Christ lui avait suggéré des scènes "modernes..." où Jésus-Enfant "près de sa mère, creuse le sable avec sa pelle et se salit en jouant !" ⁶⁴ Dans la Bible, il avait encore remarqué le Jésus des courses évangéliques, ce prophète à barbe blonde, "aux yeux de saphir tendre" qui sourit à ceux qui "se penchent vers Lui pour l'aimer et l'entendre." ⁷⁵

Quant aux autres membres de la sainte Famille, Nelligan ne cita saint Joseph que deux fois. Dans l'un des cas, le nom disparaît sous la périphrase que voici : "le charpentier de Nazareth." ⁷⁶ Mais la virginale épouse de celui-ci eut plus de considération. Dans quatre strophes d'une "candeur étoilée", le poète lui consacra tout un poème dans lequel il publie la grandeur et la beauté de Notre-Dame des Neiges.

⁷⁴ Poésies, d'Emile Nelligan, Diptyque, p. 165.

⁷⁵ Ibid. Petit vitrail, p. 32.

⁷⁶ Ibid. Diptyque, p. 165.

"Sous l'astrol flambeau que portent ses anges,
 La Belle Vierge va
 Triomphalement aux accords étranges
 De céleste biva." 77

Mais une autre Vierge occupa davantage sa pensée et activa bientôt ses pieuses inspirations. Dans son oeuvre, Nelligan a dédié quatre poèmes à Ste Cécile, cette "sainte aux yeux bleus, aux cheveux blonds et au front timbré d'un astre." Notre artisan de vers musicaux aime sa patronne qui dirige l'"orchestre angélique dans la salle de l'Empyrée." Aussi dans un rêve rempli de "spleen nostalgique" alla-t-il un soir l'écouter là-haut derrière les fauteuils de Dieu, Marie et Joseph." Plus tard la reconnaissant dans une verrière qui tamisait les rayons oranges de la lune, il lui jura un éternel amour :

"Telle sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
 Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
 Toi, la seule que j'aime et toujours aimerai !" 78

Tout bon catholique cherche instinctivement les occasions de manifester son entière soumission et son loyal attachement au chef suprême de l'Eglise. Ainsi nos meilleurs poètes canadiens dont les sources d'inspiration jaillissaient spontanément de la religion et de la patrie, tinrent-ils dans leurs écrits à payer leur tribut d'hommage à la papauté.

77 Poésies d'Emile Nelligan, Notre-Dame des Neiges, p. 170.
 78 Ibid. Amour immaculé, p. 98.

Octave Crémazie célébra la magnanimité de Pie IX qui bénissait ceux "qui voulurent briser son empire."⁷⁹ William Chapman vit en Léon XIII un pontife "humble comme Jésus, grand comme Zoroastre"⁸⁰ tandis que Louis Fréchette daignait reconnaître en lui "le Père auguste dont les deux bras sont ouverts à chacun".⁸¹ Pamphile Lemay appela Benoît XV "Le pilote de l'Eglise du Christ".⁸² En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer que Nelligan, par sa complète émission du thème papal dans son oeuvre, s'affranchissait de la tradition de nos poètes nationaux et affirmait à son désavantage une nouvelle originalité.

D'un autre côté, pour être juste envers Nelligan, il faut lui accorder le mérite d'avoir employé plus souvent et mieux que tant d'autres un vocabulaire religieux qui relève essentiellement de l'Eglise catholique. Son anthologie pourrait servir de catalogue d'accessoires liturgiques, de missel dominical pour les principales fêtes ecclésiastiques et les prières usuelles du chrétien et enfin, d'un bon lexique sur les catégories, les styles et le mobilier des églises du monde entier.

⁷⁹ Octave Crémazie, *Oeuvres complètes* (Beauchemin) p. 197.
⁸⁰ W. Chapman, *Aspirations*, (Paris, Martinet Ed.) p. 306.
⁸¹ L. Fréchette, *Lauriers et feuilles d'érables*, p. 63.
⁸² P. Lemay, *Les Gouttelettes*, p. 62.

Toutefois, le catholicisme de Nelligan n'eut absolument rien de cette mystique profonde qui motive le penser et l'agir; c'est la foi simple d'un artiste, las et sentimental; c'est la religion des humbles prières et des églises aux lueurs dévotieuses et c'est l'expression naturelle de ce besoin de Dieu que tout homme porte en son âme.

Le lecteur qui médite sérieusement "Les Fleurs du Mal" reste avec l'impression qu'il doit "ou se brûler la cervelle ou se faire chrétien". Tandis que la poésie religieuse de Nelligan nous laisse dans une atmosphère d'édification qui sublimise les beautés spirituelles sans nous inciter à la pratique des vertus solides. Ses élans d'amour divin et ses effusions pour Ste Cécile nous font penser au "Cantique des cantiques" du roi Salomon et aux "feux de paille" des chaleurs amoureuses de Verlaine pour "sa mère Marie..."

Si Nelligan échappa quelques vers antireligieux dans le délire des névroses exacerbées par de cuisantes épreuves, il n'abusa jamais de la Révélation au point de vociférer avec Laforgue : "Infini, montre-nous tes papiers !" Au contraire, son oeuvre que le sacré inspira presque autant que le profane stimule la dévotion sensible dont ses prédécesseurs dans l'Art poétique canadien avaient sous-estimé l'importance pour le chrétien fait de chair et d'os.

Au terme de cet aperçu sur l'inspiration religieuse de Nelligan, il saute aux yeux que le meilleur du poète racheta le moins bien. Aussi, dans un acte d'espérance emprunté de Baudelaire, demandons-nous à Dieu de le récompenser au centuple pour le bien que firent ses poèmes remplis d'abandon et de sincérité.

"Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations."⁸³

Le mystère des spectacles intimes avait replié l'âme de Nelligan sur elle-même. Sa pensée toute subjective ne tarda pas à se désintéresser de toute évolution du "cosmos" extérieur. Un égoïsme inavoué demeurait sous-jacent à sa moindre initiative d'action soit dans la société, l'Art ou la religion. Le poète alla jusqu'à mépriser la sympathie des hommes et des choses qu'il attirait à lui pour se mieux étudier lui-même en s'y comparant.

Nelligan était un peintre d'intérieur. Ses qualités natives ne lui garantissaient pas les couleurs et les pin-
ceaux nécessaires pour la reproduction des grandes natures, des scènes épiques et des monuments de la pensée universelle. Elles le prédestinaient plutôt à la subjectivité, aux rêves fragiles et aux angeïsses personnelles.

⁸³ Selecta, Baudelaire, Bénédiction, p. 13.

Ce méditatif obstiné n'eût jamais fait profession de foi parnassienne sur le ton péremptoire qu'avait adopté le Verlaine de la première manière :

"A nous qui ciselons des mots comme des coupes,
Et qui faisons des vers émus très froidement...
Pauvres gens ! l'art n'est pas d'éparpiller son âme.
Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?" 84

Notre poète "solitaire" ne consentit à feuilleter le monde extérieur que pour y choisir des images dont les symboles pouvaient mieux caricaturer les hantises de son rêve intérieur. Il les ajoutait à celles que ses souvenirs livresques avaient collectionnées dans son album imaginaire. Les combinant ou les agencant selon des procédés bien à lui, il parvint à rajeunir des vieilles figures de style et même à remettre à la mode des tournures presque surannées.

Fidèle à la tradition du pathétique de l'âme que lui avaient enseignée ses maîtres, Melligan se confina dans la solitude et vécut dans un seul à seul perpétuel avec lui-même sous le plafond bas d'un sombre destin. Il fit agir en lui la vertu de la vie intérieure, source des renouvellements décisifs, principe des vrais perfectionnements. Le génie poétique, souvent, ne s'élève vers la perfection qu'en persévérant dans sa singularité.

84 Edmond Procès, Modèles français, Verlaine, p. 545.

Sa vie intérieure, privée des secours du dehors, s'alimentait des pensées que suintaient encore les fibres de son cœur trituré sous la pression des puissances méditatives. Elle courtisait même la Dérison qui magnétisait les choses inertes pour les contraindre à révéler leurs secrets. Les tapis, les murs, les flacons et mille autres babioles, tous devaient rompre leur mutisme séculaire et compatir enfin aux souffrances d'un propriétaire infortuné.

Dans les interminables nuits où le cauchemar s'alliait à l'insomnie, notre visionnaire compléta les confidences qu'il avait extorquées des êtres ambiants par le rappel des songes et des rêves nés du dégoût et du désespoir.

"Or, j'ai la vision d'ombres sanguinolentes
Et de chevaux fougueux piaffants,
Et c'est comme des cris de gaux, hoquets d'enfants,
Hâles d'expirations lentes.

D'où me viennent, dis-moi, tous ces ouragans rauques,
Rages de fifre ou de tambour ?
On dirait des dragons en galopade au bourg,
Avec des casques flambant glauques." 85

La persistance et la conviction de ce lyrisme presque intégral rayonnèrent les beautés et les laideurs d'un Moi qui se confie, atteignirent les confins de la musique par la réussite de nouvelles vérités rythmiques et respirèrent l'inconnu par de gigantesques aspirations au bonheur, de lamentables chutes dans la mélancolie où toute consolation restait volontairement interdite.

85 Poésies d'Emile Nelligan, Préf. Louis Dantin, p. 15.

Dans quelques rares poèmes, Nelligan s'écarta de l'œuvre romantique pour s'extérioriser dans des narrations objectives comme celles du "Ferroquet" et de "L'Ultimo Angelo del Corregio". D'ordinaire indifférent aux malheurs d'autrui, il osa s'apitoyer sur le sort des "vieux" qui pleurent à voir danser les beaux gars "à chefs bruns" et les belles "à chefs blonds". Ailleurs, il gémit sur le sort d'un "Vieil artiste" :

"L'artiste est mort en plein combat,
Les yeux rivés à sa sculpture.
Qu'il dorme en bonne couverture,
Il eut si froid sur son grabat !" 86

Visiblement, sa plume grincha dans cette littérature objective. Aussi ne s'y attarda-t-elle même pas assez pour distraire et reposer la main songeuse et crispée qui la tenait. Elle gardait trop conscience des richesses incomplètement inventoriées que recelaient encore les thèmes d'une profonde subjectivité.

Malgré son attrait dominant pour la contemplation des drames intimes, l'âme extrêmement émotive de Nelligan cherchait la Beauté. Elle n'avait pu la trouver dans le monde figé, hiératique et parfait de la raison. Incapable de soumettre l'émouvante richesse du monde sensible, l'intelligence lui apparaissait comme une faculté abstraite et desséchante. Seul, à son avis, l'instinct satisfait pouvait détenir le secret romantique de la vie.

86 Poésies d'Emile Nelligan, Noël du vieil artiste, p. 209.

Notre poète était celui que Platon voulut ostraciser de la ville pour son attachement aux choses qui excitent l'imagination et aiguissent l'appétit des sens; mais il était aussi celui que Descartes ne cessait de vanter pour son imagination qui pressent les découvertes de l'art, de la science et du mysticisme. La pensée grecque suspendit l'intelligence dans le ciel des idées éternelles, pures et immuables mais négligea le bouillonnement du monde réel soumis au temps et au progrès et commit l'erreur de ne pas intégrer les facultés rationnelles dans la vie même de l'homme.

En face de ce dilemme qui prône la grandeur de l'intelligence autant que la nécessité des émotions humaines, Nelligan en vint implicitement à la conclusion que l'idée reflète l'ordre mais ne correspond pas à la Beauté. Or, croyant avec Pascal que "le sujet le plus propre à soutenir la beauté, c'est une femme,"⁸⁷ le poète aux tendances affectives se mit à chanter l'amour et réserva toujours pour la femme une place d'attente dans son cœur.

Selon la formule des néo-platoniciens de l'Italie, Du Bellay croyait poétique de célébrer la beauté de sa maîtresse en l'installant au milieu des "idées". Devinant le caractère factice de cette rhétorique, Nelligan ne vit pas

⁸⁷ Pascal, Marcel Arlan, p. 19.

dans celle qu'il aimait le reflet d'une abstraction éternelle, mais un être de chair porteur d'une vocation et détenteur d'une réelle beauté.

"Les poètes ... sont bien compris des femmes,
 Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
 MAIS les doux, les souffrants, MAIS Sainte Beuve, MAIS
 Musset, quand il s'abstient de rire, et Baudelaire,
 Lorsque pour engourdir son mal et sa colère
 Il se plonge dans les parfums lourds de langueur,"⁶⁸
 MAIS ...

... Nelligan dont les accents sincères, chastes et réservés émeuvent d'eux-mêmes. Ses rapsodies sentimentales n'appartiennent pas à une littérature grandiloquente ou mièvrement travaillée. Elles émanent d'une âme ingénue, candide et bellement amoureuse. La femme qu'il courtisa dans ses poèmes semble toujours la même. Aucun nom ne précise son identité et nul trait particulier ne l'individualise. Elle évoque Elca, la sœur des anges, dont parle Vigny, puisque ses témoignages d'amitié sont des "caresses d'anges apprises dans les cieux."

La cœur de Nelligan a palpité d'un amour chrétien. Il n'a pas connu la débauche et l'avilissement des capitulations dans l'ordre moral. Toutes les femmes qu'il rencontra ne purent déclencher ces attachements subits que manifestent les âmes primesautières. Cependant sa constance à

⁶⁸ François Coppée, Intimités, No XI, p. 115 (Lemerre)

à chercher la sympathie de la même personne lui apporta tous les déboires et les consolations de l'amoureux qui aime sa bien-aimée plus qu'il ne s'aime lui-même. La manie du coeur léger qui change à tout venant l'objet de son affection engendre une triste habitude qui peut éventuellement compromettre l'unité du futur mariage et mener au concubinage. Nelligan ne commit pas cette imprudence.

"... il ne faut avoir qu'UN amour en ce monde,
Un amour, rien qu'un seul, tout fantasque soit-il;
Et moi je le recherche ainsi, noble et subtil." 89

Dans sa recherche d'une dulcinée, le poète protesta souvent de la pureté de ses intentions. Il voulait gagner à lui une compagne qui pût l'encourager dans ses longues veilles consacrées à la poésie, mettre un peu d'harmonie dans son existence et l'envelopper de cette prévenance qui conseille du regard autant que par la parole.

"J'ai ce désir très pur...
D'une soeur d'amitié dans le règne de l'Art,
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cieux de sa prunelle;

Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes
Et me chuchetera d'immaculés conseils,
Avec le charme ailé des voix musiciennes." 90

Ailleurs, cette âme en quête d'un amour véritable souffrit cruellement de l'incompréhension et ressentit les durs désappointements qu'apporte l'indifférence de l'être

89 Poésies d'Emile Nelligan, Beauté cruelle, p. 100.

90 Ibid. Rêve d'Artiste, p. 87.

désiré. Elle devint jalouse de ses rivaux, accusa sa laideur ou sa timidité et blâma surtout l'amante trop "belle et hautaine".

"... vous êtes restée insensible à ma voix,
Muette au jeune aveu des affections franches."⁹¹

Ayant vu sa bien-aimée s'éprendre d'un galant aux traits plus doux à contempler, Nelligan révéla soudain ses dispositions pour la satire et l'ironie.

"Si nous eussions tous deux fait de figure échange,
Comme elle m'eût aimé d'un amour sans pareil !

Et je l'eusse suivie en vrai fou de Tolède,
Au pays de la brume, aux landes du soleil,
Si le ciel m'eût fait beau, et qu'il l'eût faite laide!"⁹²

La paix revenue, les deux amants se réconcilièrent en "souriant à l'étoile du soir". Nelligan pria sa "chère bien-aimée âme" de le laisser ressequérir les sobres espoirs dans "la langueur, la fatigue et le baiser". Il l'invita aux plages de Thulé, vers l'île des Mensonges, sur la nef des vingt ans. Dans une autre entrevue, il lui confiera dououreusement: "Allons-nous-en, tu souffres et je souffre!" Plus que cela, il lui versa le trop-plein de sa mélancolie pour l'enivrer de désirs funèbres.

"Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancœurs,
Et, dédaignant la vie aux chants sophistiqués,
Laissons le bon Trépas nous conduire aux Érèbes."⁹³

⁹¹ Poésies d'Emile Nelligan, Le Robin des Bois, p. 89.

⁹² Ibid. Beauté cruelle, p. 100.

⁹³ Hiver sentimental, p. 115.

Désirant une mort simultanée qui les eût affranchis des probables inconstances de l'amitié, nos amoureux furent "beaux" dans leurs excès. D'où l'on voit que la passion, quand elle tend vers sa plénitude, réduit d'autant les forces de l'intelligence chargée de prévoir, par sa nature même, les conséquences des actes que pose la volonté.

Tout de même, cette exagération verbale devient anodine quand on la compare aux recherches abusives et voluptueuses d'un Bandelaire qui voulut atteindre les sources mystérieuses du lyrisme en exposant la pourriture de sa vie déréglée et perverse.

Cette chasse à l'amour gâta l'existence de Nelligan. Elle ajouta gravement à ses malheurs. Sa vie avait commencé par de géantes ambitions et voulait finir par l'amour. Au dire de Pascal, le contraire l'aurait fixé dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable. "Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition".⁹⁴ Le feu de l'amour, en effet, brûle d'un bonheur qui s'éteint trop vite tandis que le flambeau de l'ambition fournit des flammes joyeuses qui résistent plus aisément à l'impétuosité des vents.

⁹⁴ Marcel Arlan, Pascal, p. 97.

Dans l'œuvre de Nelligan, le thème de l'amour avec ceux de la pensée subjective, de la philosophie et de la religion sont perpétuellement subordonnés à la tristesse. Cette disposition apparemment infuse pour le noir opaque et le lugubre inconsolé faussa l'esprit du poète mais lui rouvrit la source de sa principale inspiration en libérant le rêve et le sentiment que la raison raisonnante asservissait encore dans notre littérature.

La mélancolie sans cause ni consolation constitue le fond essentiel de toute la poésie de Nelligan. Elle accapara toutes les puissances de l'âme et revêtit les dehors hypocrites d'une vendeuse qui offre les fruits d'un faux bonheur. Sédukt par l'appât des joies étranges qui accompagnent la tristesse volontaire, notre ami eût pu traduire cette strophe empruntée des trésors de l'Albion romantique :

"There's nought in this life sweet
If man were wise to see't
But only melancholy.
O sweetest melancholy !"95

Dans ses éléments primitifs, la mélancolie n'est pas intrinsèquement condamnable. "Seul le Christianisme, avec son dogme du péché originel et son sens aigu des vanités terrestres, pouvait faire éclore"96 cette tristesse qui perçoit le néant des choses humaines en face de l'infini.

95 John Fletcher, *Melancholy*, Harvard Classics, XL p. 330.
96 Séraphin Marion, *Octave Crémazie*, p. 87.

Cette tristesse qui sanctifia le Moyen Age avait perdu du conscience de son rôle sacré quand elle atteignit Nelligan. Avec elle, notre poète endeuilla toute la nature, éteignait les lumières de la vie, alla même jusqu'à se méfier, à certaines heures, du réel et du divin. La terre devint pour lui une sombre prison

"... où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
En se cognant la tête à des plafonds pourris."⁹⁷

Même s'il a longuement gémi sous l'incurable morsure du "mal du siècle", notre romantique canadien ne connut pas le désespoir farouche d'un Sully Prudhomme qui se révolta contre les appétits niveleurs du Nombre triomphant. Morte dès son printemps, l'âme de Nelligan n'a pu vivre dans l'"éternel automnal" de Laforgue dont la veix imprécatrice réclamait l'annihilation des splendeurs humaines et divines.

La mélancolie transcendante n'aurait pu que difficilement ensorceler l'esprit du jeune poète encore sous la forte influence d'une éducation et d'un entourage chrétiens. Non ! son spleen ne tentait pas d'éclabousser toutes les beautés de l'univers. Il se contenta de mêler au vin de la joie la goutte de fiel qui rend amer le breuvage de la vie.

⁹⁷ Baudelaire, *Selecta*, Spleen, p. 23.

Le poète maintint obstinément ses maigres doigts sur "le clavier vibrant de remembrance" dont la mystique sonorité le transportait à l'"Eden d'or" de son enfance. Il y ressassait de doux souvenirs qui rendaient par le fait même le présent plus dur à supporter. Il y reconstituait des songes auréolés d'idéal qui s'étaient dissipés au fur et à mesure que les années s'accumulaient sur ses épaules. Errant sur les rives du Passé, il en vint à regretter que la mort ne l'eût emporté dès sa naissance, lui épargnant ainsi les vicissitudes de la vie.

"Berceau, que n'as-tu fait pour moi des draps funèbres ?
Ah! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes
Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc !" 98

La taciturnité envahissait Nelligan quand la pensée de sa toute première jeunesse revenait à sa mémoire. Elle apportait à son art une frissonnante sincérité. Ne devant plus rien à personne, sa plume alors était elle-même, se débarrassait de l'imitation et de l'artificiel pour mieux décrire un cœur qu'une lame froide a dardé.

"Lorsque nous nous sentons névrosés et vieillis,
Freissés, maltraités et sans armes,
Moreses et vieillis,
Et que, surnageant aux oubliés,
S'éternise avec ses charmes
Notre jeunesse en larmes !" 99

98 Poésies d'Emile Nelligan, *Devant mon berceau*, p. 70.
99 Ibid. *Le jardin d'antan*, p. 79.

Fidèle aux traditions romantiques, Emile Nelligan "conta ses jeunes peines au lunaire mystère" et baigna son âme enténébrée des sobres clartés de l'"orbe d'argent". Aussi reprit-il le thème de la lune une quinzaine de fois dans sa courte anthologie. Prétentieux comme toujours, il consentit à prêter la couleur de son esprit au lunaire flambeau. Il se servit de la magie du symbolisme pour se travestir en "grand cygne noir" qui écarquille ses yeux hallucinés de visions nocturnes tout en nageant dans les rayons de l'astre des nuits.

Le long d'une "vieille rue", dans un "parc solitaire" jonché de feuilles mortes, le deuil d'être chers vint grossir à son tour le jet d'eau mélancolique du jeune littérateur. Ouvrant les persiennes, le poète hagard crut voir dans la nuit un bal mystérieux où dansaient "les parents morts." Plus tard, après l'envol de sa petite sœur vers les cieux, ses larmes coulèrent et, comme des diamants, se sublimèrent dans le creuset d'un quatrain incandescent.

"Je suis resté toute l'année
Broyé sous un fardeau de fer,
A vivre ainsi qu'en un enfer,
Comme une pauvre âme damnée."¹⁰⁰

¹⁰⁰ Poésies d'Emile Nelligan, Le soulier de la morte, p. 186.

Le regret de l'Enfance, la lune et les deuils douloureux véhiculèrent maints éléments pessimistes dans le cerveau de Nelligan. La chose n'est que trop manifeste. L'Art musical ne manqua pas lui non plus d'influencer l'état débile du poète. Tantôt les "gammes étranges", les "motifs en deuil" et le rythme inquiet de Chopin le "Phtisique" le rendaient littéralement "malade et fou"; tantôt la musique servait de calmant au "spasme funéraire de ses névroses".

"Rien ne captive autant que ce particulier
Charme de la musique où ma langueur s'adore,
Quand je poursuis, aux soirs, le reflet que mordore
Maint lustre au tapis vert du salon familial." 101

Gerné par la soldatesque des noires inquiétudes, notre ami, avant l'ultime capitulation, légua même aux animaux les fruits de sa mélancolie. Ce sont les "corbeaux" qui déposèrent les premiers ces pelures lugubres avec l'appétit d'un régal aux "carcasses de zèbres." Les "boeufs meuglants" en ruminèrent de temps à autre en clignant leurs "yeux glauques". Apr`es avoir ingurgité cette nourriture putrescente, le perroquet du boudoir d'Emmeline "digéra un long spleen enrageant". 102

Sous l'empoignante main de la névrose, presque sûre de sa victoire, le rire de Nelligan devenait affreusement jaune et sa pensée ne papillonnait plus que sur des ronces.

101 Poésies d'Emile Nelligan, Mazurka, p. 117
102 Ibid. Les Camélias, p. 163.

Il eût été si facile au poète de s'échapper à l'étreinte de cette mégère bilieuse et stupide. De fortes résolutions comme celles que nous allons emprunter des carnets intimes de Rollinat n'auraient-elles pas empêché sa défaite ?

"Je renonce aux nuits folles et prolongées; je casse ma pipe et maudis le tabac; je délaisse le café pour les promenades..." 103 Persévérant, au contraire, dans des extravagances qui ruinaient sa santé autant que son état d'esprit, Melligan alla jusqu'à se complaire volontairement dans sa mélancolie.

"Car je veux, aux accords d'étranges clavecins,
Me noyer dans la paix d'une existence triste
Et voir se dérouler mes ennuis assassins,
Dans le prélude où chante une âme symphoniste." 104

Néanmoins, cette jouissance langoureuse n'emprunta jamais les allures de cette frondeuse ironie d'un Laforgue qui "fumait au nez des dieux de fines cigarettes." Il faut dire plutôt qu'elle disparaissait occasionnellement sous la véhémence de la douleur. Au cours de ses crises, la victime au désespoir se recommandait aux "démons mornes" et aux "chers saints", sans aucune distinction.

Dans des moments si critiques, Melligan apeuré devina parfois la présence de Lucifer qui raillait ses fébriles appréhensions. De même que Rollinat détournait les yeux de

103 Emile Vinchon, Maurice Rollinat, Jouve Ed., p. 27.

104 Poésies d'Emile Melligan, Musiques funèbres, p. 193.

son rasoir pour fuir la tentation de s'enlever la vie, ainsi son disciple s'abstenait-il de savourer le plaisir d'entendre "le suicide aiguïser ses coupeirs". 105 Une réminiscence des "Couleuvres" de Louis Veuillet arrêta peut-être Nelligan sur la voie terrible des mortels dénouements.

"Se faire sauter la cervelle
Ou s'accrocher à quelque clou
Que la cause en soit laide ou belle
Cela me semble lâche et fou.

"O mort ! te devancer est bête !
C'est en herbe manger son blé !" 106

Le calme et la résignation s'entremêlent à la frénésie de la révolte et du désespoir dans la plupart des poèmes du jeune montréalais. Celui-ci conserva presque toujours la pudeur des allusions criminelles et manifesta de la retenue même dans ses exagérations. Le lecteur se sent ainsi respecté par le style de l'écrivain et le ton modéré des confidences.

Dans l'œuvre de Nelligan, de lourds sanglots ont mouillé certaines pages qui tordent sous les doigts de ceux qui les feuilletent encore. Que de vers aigris et torturés persévérent à palpiter la souffrance de leur auteur. Ils n'expriment pas la douleur de l'homme, celle qui pourrait être la nôtre, mais les lamentations pessimistes d'un méditatif qui ne veut pas sortir de lui-même pour trouver un remède à ses maux.

106 Louis Veuillet, Les Couleuvres, Le Suicide, p. 25.

105 Poésies d'Émile Nelligan, Confession nocturne, p. 148.

Le lyrisme personnel de Nelligan qui, dans ses excès, soupirait après la mort, ne s'est cependant pas égaré dans les théories déprimantes de l'existencialisme dont nous retraçons quelques vestiges dans ce tercet du Conte de Lisle :

"Le silence, l'oubli, le néant qui délivre,
Voilà ce qu'il me faut; je voudrais m'affranchir
Du mouvement, du lieu, du temps, du devenir." 107

Si la "bonne souffrance" créa la vocation littéraire d'Albert Lozeau en lui enseignant cette résignation et ce vivant ascétisme dont la beauté nous émeut, de même ce furent les douleurs morales qui orientèrent Emile Nelligan dans le choix macabre de la plupart de ses thèmes d'inspiration. Chez le premier, quand la "chair eut souffert, l'âme eut sa liberté", mais chez le second, c'est l'âme qui souffrit et spolia le poète de sa liberté. Nelligan n'avait pas la force de résister aux intimations qui lui venaient de son fer intérieur en requérant pour elles toutes les ressources de son esprit et de sa volonté.

La poésie de cet esclave dans l'ordre moral naquit presque uniquement des impulsions natives pour le sombre et le funèbre. Elle revint de toutes choses sans avoir été nulle part. Plus intelligente que raisonnable, toute faite de pressentiments aigus et fictifs, très jeune et trop schématique, cette poésie n'était qu'un départ, une méthode qui

107 Clouard, La poésie française moderne, p. 323.

eût conduit le poète aux confins du génie si le démon de la folie n'était pas venu si tôt brouiller les cartes de la destinée.

En dépit de l'écrasement de ses espoirs hautement échafaudés, il ne faudrait pas trop reprocher à Melligan le sinistre de ses inspirations. Ce serait aussi naïf que de lui reprocher d'avoir eu les cheveux noirs. Dans une large mesure, la faute est imputable à son génie. Il l'avait "noir" comme un autre aurait pu l'avoir rose, rouge ou vert. Sans innocenter complètement le poète de sa coupable complaisance ou passivité devant l'action des névroses, jugeons-le moins sévèrement sur ce sujet qui, d'ailleurs, restera en litige tant que la psychologie n'aura pas éclairci le mystère des forces impulsives de l'hérédité et des tares génésiques.

Enseveli sous les décombres des projets avortés, Melligan ne trouva pas les forces morales nécessaires pour vaincre le poids d'une vie écrasante et sortir sain et sauf au grand soleil. Il geignit contre son sort sans rien faire pour l'améliorer. Les yeux cernés de tristesse et la poitrine soulevée par la fureur des sanglots, il râla cet aveu qui porte à lui seul toute la confession d'une existence bousculée par l'épreuve :

"Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres !" ¹⁰⁸

¹⁰⁸ Poésies d'Haile Melligan, *Devant mon berceau*, p. 70.

Echo plaintif des "bonheurs qui s'éroulent comme des murs de briques",¹⁰⁹ l'oeuvre de Nelligan, par la persistance et la profondeur de son pessimisme, pourrait être considérée comme l'addition posthume que comporterait l'édition canadienne des "Fleurs du Mal" de Baudelaire, parce que les muses du maître et de son disciple se sont abreuvées aux mêmes sources d'inspiration.

Sur l'océan de la poésie, les mâts du Vaisseau d'Or touchèrent "l'azur" des cieux en perçant les nuages d'une épaisse mélancolie. Ils atteignirent la beauté de l'Art en évitant de justesse le péril des imitations serviles. Leur taille agrandie par l'ambition et rabotées dans un chantier maritime de la France s'éleva bien au-dessus des piliers massifs de la philosophie pour mieux entendre la musique des sphères et voir de plus près les étoiles d'un firmament fictif.

Ayant enlevé le pavillon canadien qui flottait à la mâture, le pilote préféra une absolue neutralité, oubliant les rivages de sa patrie et ne rêva que d'explorations étrangères. Dans son navire, il possédait tous les vases et ornements sacrés nécessaires à la célébration des saints mystères, mais il n'avait invité aucun prêtre à monter à bord. Nelligan aimait toujours le mobilier liturgique et les dévotions sentimentales même après avoir délaissé les dogmes abstraits, la vertu solide et l'amour de l'Eglise.

¹⁰⁹ Poésies d'Emile Nelligan, Ruines, p. 78.

De même que la religion du poète dégénéra en une religiosité verlainiste, ainsi sa pensée s'atrophia dans un rachitisme consommé qui prit l'aspect d'un squelette dont les os ne résistent à la complète désagrégation que par la mince chitine du subjectivisme. Le génie de Melligan naquit d'un total affranchissement du réel et d'une aveugle subordination au mystère. Dans son esprit, l'abstraction détrônée dut passer le sceptre à l'intuition.

Dans un ciel momentanément dégagé, l'étoile de l'amour orienta parfois la course inconstante du Vaisseau d'Or. Elle fascina le cœur du capitaine sans que ses feux séducteurs ne parvinssent à corrompre les principes qui dirigeaient la vie morale de Melligan. L'inconstance de ses apparitions ne fit qu'aggraver la douleur du poète que rongait déjà l'impitoyable névrose.

En touchant l'azur, les mâts de l'inspiration atteignirent une hauteur prétentieuse qui exigea la présence esthétique d'une voilure largement agrandie et manifestement disproportionnée au volume de la coque immergée. Toutes déployées devant la menace de l'ouragan pessimiste, les voiles ne purent contenir l'impétuosité des vents et projetèrent le Vaisseau d'or sur l'écueil camouflé par les eaux.

CHAPITRE III

SES FLANCS DIAPHANES REVELAIENT DES TRESORS

CHAPITRE III

SES FLANCS DIAPHANES REVELAIENT DES TRESORS

Les houles de la mer relevaient jalousement leurs crêtes quand les bavardes mouettes annonçaient le passage du Vaisseau d'Or. A travers la coque diaphane du voilier, les vagues décelèrent confusément la présence d'une précieuse cargaison. La densité de la brume n'endiguait pas assez la lumière du jour pour empêcher l'étincellement des Trésors que la nature avait confiés au capitaine.

D'énormes caisses de métaux poétiques encombraient la soute et ralentissaient la navigation. Tous ces minéraux demeuraient encore à l'état massif mais effraient de sérieuses garanties de fort étalonnage. Nelligan supputa la fortune colossale qu'il obtiendrait après l'affinage de ces matières brutes. En attendant les bienfaits de cette future opulence, il ruminait de sombres pensées, méprisait la pauvreté de son actif et craignait les déboires éventuels.

"L'airain sans l'effigie est un bien illusoire,
Et j'en porte un lingot qu'il faudrait mennayer;
J'ai de ce fort métal dont s'achète la gloire,
Et ne puis la payer." ¹

¹ Ed. Procès, Modèles français, Sully Prudhomme, p. 615.

Toutes les richesses littéraires du Vaisseau d'Or ne purent subir cette liquation qui les eût séparées des alliages qui combinent la faiblesse à la solidité, les vices aux vertus et l'inexpérience au génie. La brève carrière du poète empêcha la complète exploitation des ressources dont il disposait. Aussi le trésor de son oeuvre renferme-t-il un assortiment de bijoux mal ouvrés et d'objets savamment fondus et moulés.

Les récentes anthologies des poèmes d'Emile Nelligan ne font étalage que des pièces les mieux inspirées et relèguent dans l'oubli celles qui serviraient mal la réputation de l'auteur et la cause de nos lettres canadiennes. Quelle idée le lecteur se ferait-il des talents du jeune montréalais si les premiers cahiers de celui-ci étaient ouverts au grand public ? C'est à regret que nous ressusciterons ici quelques strophes inédites dont la maigre inspiration et les défauts de rythmes et d'harmonie ne se renouvellent pas dans les oeuvres actuellement publiées.

Refoûlons la sente
Presque renaissante
À notre ombre passante.

Confabulons là
Avec tout cela
Qui fut de la villa.

Parmi les veix tues
Des vieilles statues
Çà et là abattues,

Dans le parc défunt
 Où rède un parfum
 De soir blanc en soir brun."²

Vulnérable à la critique objective, ce spécimen craque du haut en bas et ne pourrait servir qu'à illustrer les humbles débuts du collégien de Ste-Marie. Après cette courte période de tâtonnements durant laquelle notre élève de seize ans s'initia lui-même aux arcanes de l'Art poétique, la main de Nelligan en vint bientôt à rimer des vers avec plus d'assurance et de dextérité. Dans les vieilles annales que publia l'École littéraire de Montréal en 1900, nous avons découvert deux poèmes imparfaits qui n'ont pu mériter l'honneur de paraître dans les quatre éditions des œuvres de Nelligan mais qui, tout de même, suffisent à démontrer les progrès rapides de leur auteur.

LA BÉNÉDICTINE

"Elle était au couvent depuis trois mois déjà,
 Et le désir divin grandissait dans son être,
 Lorsqu'un soir, se posant au bord de sa fenêtre,
 Un bel oiseau bâtit son nid, puis s'y logea.
 La sœur lui mit au cou, par caprice, une lettre...
 L'oiseau ne revint plus: elle s'en affligea.
 La vieillesse, neigeant sur la Bénédicte,
 Fit qu'elle rendit l'âme, une nuit argentine,
 Les yeux levés au ciel, par l'extase agrandis.
 Or, comme elle y montait au chant d'un choeur étrange,
 Elle vit, demandant sa place au Paradis,
 L'oiseau qui remettait sa lettre aux mains d'un ange."³

² Notes du P. T.-M. Lamarche, o.p., p. XXXVII

³ Les soirées du Château Ramezay, École litt. de Montréal, 1900, p. 26.

Le second poème n'est bâti que sur deux rimes. Il comprend trois strophes inégales et ressemble à un pantoum trempé par la répétition de ses deux premiers vers.

FRA ANGELICO

"Le moine Angelice travaillait dès matines
Au rêve de ses jours en gloire épanoui :

C'est pourquoi le prieur, lors des vêpres latines,
L'a vu souvent rêver dans la nef, ébloui:
Le moine Angelice travaillait dès matines
Au rêve de ses jours en gloire épanoui.

Or un soir que sonnaient les cloches argentines,
Dans sa cellule en vit l'artiste évanoui:
Sous sa robe il tenait le chef-d'oeuvre enfoui
Qu'un ange déroba des célestes Sixtines
Pour son frère toujours à l'oeuvre des matines."⁴

Les trois extraits qui précèdent ne portent pas la trace du mauvais régime physique et moral que, plus tard, Melligan fit subir à son génie. Leurs défauts trahissent l'adolescence de l'auteur mais établissent la preuve que le poète ne parvint à la perfection que par sa constance dans l'effort. Notre franchise à exposer les déficiences de "cet enfant" autant que les forces latentes de ses capacités naturelles nous font échapper au coup de massue que Veuillot assena sur la tête du critique littéraire : "Quand tu nous dis qui tu vantes, nous pouvons dire qui tu hais !"⁵

⁴ Les soirées du Château Ramezay, 1900, p. 28.

⁵ Louis Veuillot, Les Coulevres, 1869, Palmé éd., p. 111.

Malgré ses diverses infirmités, le florilège de Nelligan n'en naquit pas moins après une gestation qui obséda nuit et jour et un labeur que les plus impérieux besoins ne purent interrompre. Ayant écrit ses dernières œuvres à vingt-trois ans, le poète ne dut qu'à sa passion du travail l'ampleur relative de son anthologie et l'incontestable mérite de ses créations poétiques.

L'école littéraire de Montréal guida ses membres dans l'élaboration d'une méthode de travail qui remplaça l'admiration réciproque par la saine critique. Elle apprit à Nelligan cette exquise volupté qui savoure les vers longuement travaillés et le revêtit de cette armure qui protège les poètes contre la fatigue, l'inconstance ou le vaille que vaille. "Comme il est difficile, disait Verlaine à sa mère, non pas de penser un livre, mais de l'écrire sans lassitude et d'avoir du courage tous les jours."⁶

Emile Nelligan ne s'illusionna jamais au point de croire sa tâche achevée quand l'une ou l'autre de ses strophes comptait des vers cadencés sur des rimes suffisantes et pourvus d'un nombre égal de syllabes. Coppée lui avait enseigné qu'un alexandrin peut avoir ses douze pieds et ne pas être capable de marcher. Il se méfia surtout des chevilles bouche-trous qui affaiblissent la structure du vers et ne lui conférèrent qu'une apparence de vitalité.

⁶ La poésie française, Cleuard, Paris, p. 337.

Méticuleux à l'excès, notre ami n'hésitait pas à remanier ses textes, à retoucher les détails et même à renouveler de fond en comble des essais qui eussent pourtant excité la convoitise de nos poètes d'occasion. Il accumula correction sur correction. Après lecture de ses ébauches, il dénichait maintes imperfections que de moins scrupuleux eussent tolérées. Que de ratures sur ses manuscrits ! En secret, il tint souvent compte des remarques que ses auditeurs bénévoles essaient lui faire mais que son orgueil ne voulut jamais accepter en leur présence.

L'étude comparée d'un brouillon et d'un texte définitif fera mieux toucher du doigt les transformations radicales que Nelligan imposait à ses poèmes. Voici d'abord "Les moines en défilade" que l'auteur rédigea en 1897 et que Z. Massicotte eut l'heureuse idée de conserver.

"Ils défilent, le long des corridors antiques
Tête basse, égrenant leurs massifs chapelets,
Et le soir qui s'en vient du sang de ses reflets
Empourpre la splendeur des dalles monastiques.

L'heure a versé déjà ses flammes extatiques
Au fond de leurs grands cœurs où bouillonnent les secrets
De leur dégoût humain, de leurs mornes regrets
Et du frisson décompté des chairs cénobitiques.

Ils marchent dans la nuit, et rien ne les émeut,
Pas même l'effroyable, horrible ombre de feu
Qui les suit sur le mur jusqu'au seuil des chapelles,

Pas même les appels de l'infernal esprit,
Suprême tentateur des passions rebelles
De ces silencieux spectres de Jésus-Christ."

Trois ans plus tard, Nelligan se mit en frais de corriger ce sonnet avant de le livrer à l'impression. Dans les quatrains, les rimes féminines en "IQUES" lui déplurent par leur sonorité maigre et agaçante et par la série des épithètes dont elles se servent presque toujours. De plus, le plan de la description comportait un sérieux quiproquo. Les moines qui "défilent" dans les corridors empourprés de la splendeur du soleil couchant ne parviennent "au seuil des chapelles" que "tard dans la nuit". Les passages de ce monastère sont vraiment trop longs pour être commodes... Ensuite, "l'effroyable, horrible ombre de feu" pouvait aisément se départir d'un second adjectif dont le sens est identique au premier. Les "flammes extatiques" qui font bouillir..."le frisson décompté des chairs cénobitiques" méritaient une extinction immédiate en raison des cendres contradictoires qu'elles auraient laissées après elles.

Après avoir transformé douze vers sur quatorze, le poète changea le titre primitif de ce sonnet pour l'appeler "Le cloître noir". En voici le texte à peine reconnaissable mais transfiguré par d'enrichissantes corrections.

"Ils défilent au chant étouffé des sandales,
 Le chef bas, égrenant de massifs chapelôts,
 Et le soir qui s'en vient, du sang de ses reflets
 Mordeore la splendeur funéraire des dalles.

Ils s'effacent soudain, comme en de noirs dédales,
Au fond des corridors pleins de pourpres relais
Où de grands anges peints aux vitraux verdelets
Interdisent l'entrée aux terrestres scandales.

Leur visage est funèbre, et dans leurs yeux sereins
Comme les horizons vastes des cieux marins,
Flambe l'austérité des froides habitudes.

La lumière céleste emplit leur large esprit,
Car l'espoir triomphant creusa les solitudes
De ces silencieux spectres de Jésus-Christ."⁷

La simple perspective de voir bientôt ses propres poésies imprimées dans les journaux remplissait Nelligan d'un enthousiasme qui se moquait de la fatigue, suggérait des retouches opportunes et facilitait la présence active de l'inspiration. Apportons un autre exemple pour mieux illustrer la vérité de cette dernière assertion. Il faut d'abord prendre connaissance de la première transcription que Nelligan fit de son poème "Rythme du soir" alors que le projet d'une publication n'était pas encore venu activer son zèle dans le perfectionnement de ses vers.

"Voici que le dahlia, la tulipe et les roses,
Parmi les lourds bassins, les bronzes et les marbres,
Des grands pares où l'amour felâtre sous les arbres,
Chantent dans les soirs bleus, monotones et roses,

Chantent dans les soirs bleus, la gaité des parterres
Où danse un clair de lune aux pieds d'argent obliques,
Où le vent des scherzes quasi mélancoliques
Trouble le rêve lent des ciseaux solitaires.

Voici que le dahlia, la tulipe et les roses,
Et les lys cristallins épris du crépuscule,
Blémissent tristement au soleil qui recule,
Empoissant la douleur des bêtes et des choses.

⁷ Poésies d'Emile Nelligan, Le cloître noir, p. 160.

Voici que le dahlia, comme un amour qui saigne,
 Attend d'un clair matin les baisers frais et roses,
 Et voici que le lys, la tulipe et les roses
 Pleurent les souvenirs dont mon âme se baigne."⁸

Relisant la première strophe, Nelligan arracha sans pitié le dahlia, fleur orgueilleuse et sans parfum, déménagea les "lourds bassins" et préféra "le Parc" aux "grands parcs". Quant aux "soirs", ils perdirent leurs teintes bleues qui nuançaient mal leur coloration rose. La seconde strophe dédaigna la répétition maladroite du vers qui la précède. De son côté, le clair de lune "aux pieds d'argent obliques" refusa net d'entrer dans la danse après l'apaisement des "scherzos du vent". Mais dans la troisième, les lys restèrent "pourprés de crépuscule" et rayonnèrent le "soleil" même après que la lune eut troublé le "rêve blanc des oiseaux solitaires". dommage que le poète n'ait pas remarqué cette grossière erreur ! Le quatrain qui termine cette poésie désormais intitulée "Soirs d'automne" ne put attendre au dernier vers pour introduire la présence du correcteur que torture l'amour.

"Voici que la tulipe et voilà que les roses,
 Sous les gestes massifs des bronzes et des marbres,
 Dans le Parc où l'Amour folâtre sous les arbres,
 Chantent dans les longs soirs monotones et roses.

Dans les soirs a chanté la gaîté des parterres
 Où dans un clair de lune en des poses obliques,
 Et de grands souffles vent, lourds et mélancoliques,
 Troubler le rêve blanc des oiseaux solitaires.

⁸ Halden, Niles études de la Litt. canadienne, p. 372.

Voici que la tulipe et voilà que les roses
Et les lys cristallins, pourprés de crépuscule,
Rayonnent tristement au soleil qui recule,
Espérant la douleur des bêtes et des choses.

Et mon amour meurtri, comme une chair qui saigne,
Repose sa blessure et calme ses névroses.
Et voici que les lys, la tulipe et les roses
Fleurent les souvenirs où mon âme se baigne."⁹

Ici comme partout ailleurs, notre jeune poète manifesta sa passion pour le progrès, le fini et la perfection dans le style, le fond et la forme. Sans imiter Baudelaire qui prit cinq mois pour corriger cinq pages des *Fleurs du Mal*, il n'en recula pas moins devant aucun effort pour améliorer ses poèmes selon les dictées de son abondante inspiration.

A lire des œuvres si scrupuleusement travaillées, d'aucuns peut-être se demanderont : "A quelle école Nelligan appartenait-il ?" Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de rappeler que les écoles poétiques n'existent pratiquement que dans les esprits des historiens et des critiques, qu'elles ne se basent après tout que sur des négations et qu'elles groupent autour du minimum de communauté le maximum d'individualité.

Il est vrai que toute beauté a son berceau, qu'au pinnacle de la gloire, le poète se souvient encore d'un milieu et d'une époque. Mais la création esthétique n'en

⁹ Poésies d'Emile Nelligan, Soirs d'automne, p. 141.

reste pas moins singulière essentiellement. Entre la personnalité spécifique et la continuité sociale se trament toutes sortes de correspondances qui n'ont presque rien à voir avec les systèmes d'idées.

Les Taine, les Brunetière et tous les dogmatiques ont échoué parce que leurs ambitions scientifiques tentèrent de grouper toutes les œuvres sous des rubriques générales d'école et de doctrine. Leurs analyses se sont embarrassées de fantômes idéologiques qui sacrifient l'autonomie des œuvres et la priorité des inspirations.

Nous prendrons alors bien garde de classer Emile Nelligan dans quelque école que ce soit, lui, dont la parenté littéraire va de Coppée à Mallarmé en passant par Veillot, Hérédia, Rollinat, Rodenbach, Baudelaire et Verlaine. Ce serait se moquer du bon sens, de la psychologie et du sentiment direct des textes comme le font ces Sisyphe qui roulent sans cesse le rocher de leurs définitions pour écraser tout le monde. Ils achèvent de brandir l'épouvantail d'un Jugement dernier en littérature.

Le mieux que nous puissions faire pour saisir l'originalité de notre poète canadien, c'est de découvrir les liens qui le rattachent fermement à certaines écoles et les différences qui l'en séparent parfois sérieusement.

Sa poésie ne s'est restreinte ni à un groupe ni à une époque. Écrivant à la manière de Clouard, nous affirmons "qu'elle ne fut ni celui-ci, ni celui-là spécialement; elle ne fut spécialement ni ceci ni cela. Elle fut ceci et cela, celui-ci et celui-là."¹⁰

Au temps où vécut Nelligan, il y avait encore des Parnassiens, mais il n'y avait plus de Parnasse. Malgré la dissolution du cercle de Catulle Mendès, les disciples de Leconte de Lisle persistaient quand même à dissimuler dans leurs écrits une personnalité qu'ils n'avaient guère. L'initiateur du Parnasse leur avait enseigné que "l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien. L'œuvre tout." Cette doctrine impersonnelle ne put convaincre notre poète de disparaître entièrement de son œuvre pour que personne ne puisse s'arrêter à lui. On découvre dans son anthologie des stances sculptées à la façon de Théophile Gautier, lequel tailla ses livres comme "des statues de marbre de Paros". Mais elles sont plutôt rares et n'apparaissent pas souvent ailleurs que dans ses Pastels et Porcelaines.

Ainsi, dans son rondel l'"Éventail", Nelligan abandonna temporairement la poésie sentimentale pour la poésie décorative. Le règne des yeux succédait à celui du cœur.

¹⁰ H. Clouard, La poésie française moderne, p. 356.

Les strophes correspondent à l'idéal parnassien parce qu'elles renient tout but d'utilité morale, obéissent au grand principe de l'Art pour l'Art et gardent silence sur le poète qui ne semble plus qu'un intermédiaire par qui s'exprime la Beauté. Voici ce chef-d'œuvre qu'aurait approuvé le plus sérieux des parnassiens.

"Dans le salon ancien à guipure fanée
Où fleurit le brocart des sofas de Nippon,
Tout peint de grands lys d'or, ce glorieux chiffon
Servit aux bals défunts des dames de lignée.

Mais, ô deuil triomphal ! l'autruche surannée
S'effrange sous les pieds de bronze d'un griffon,
Dans le salon ancien à guipure fanée
Où fleurit le brocart des sofas de Nippon.

Parfois, quand l'heure vibre en sa ronde effrénée,
L'éventail tout à coup revit un vieux frisson,
Tellement qu'on croirait qu'il évente au scouçon
Des doigts mystérieux d'une morte émanée
Dans le salon ancien à guipure fanée." 11

L'école parnassienne prônait l'exactitude objective. Hérédia préparait un sonnet comme une thèse de doctorat. L'imprécision prenait la gravité d'un mensonge et d'un crime contre la beauté. Les vers voulurent monopoliser tous les genres de prose : chronique, récit anecdotique, aphorisme d'almanach. La science et l'histoire envahirent l'art poétique. Le moindre adjectif supposait une enquête et les sentiments devaient subir une sorte d'analyse chimique.

11 Poésies d'Emile Nelligan, L'Eventail, p. 182.

Nelligan, au contraire, eut horreur de la précision. Tout ce qui est vague constitua la matière sur laquelle il se plut à travailler. L'objet de sa poésie parfois insaisissable abhorra l'investigation scientifique. Sa culture ne lui vint que des poètes qu'il avait lus et manqua gravement de profondeur et d'envergure parce qu'il négligea de poursuivre ses humanités. Aussi cette ignorance lui fit-elle commettre maintes bévues dans le choix de son vocabulaire qu'il voulait rare à tout prix et dans ses emprunts à la musique et à la peinture. Nous relèverons plus loin ces erreurs qui naquirent de son savoir livresque et superficiel.

Le culte de la forme caractérisa surtout les parnassiens. Pour eux, l'artiste était un ouvrier qui devait connaître à fond son métier et le pratiquer consciencieusement, Pour être digne de son sublime ministère, la langue devait exprimer exactement le réel, mais travailler et retravailler ses expressions pour garantir la survivance des idées par la perfection de la forme. Autant de principes que Nelligan respecta dans son oeuvre. Sans se forger un idéal de confiseur qui n'adore que les pâtisseries en cellerettes ou de danseur qui exige la perfection brutale de mélodie carrée, le jeune montréalais accorda tout de même à la forme la priorité sur le fond. La cassollette richement sculptée a plus de valeur que le parfum qu'elle contient.

Réagissant contre les excès des romantiques, les parnassiens bannirent de leurs écrits les joies de leur existence, les souffrances de leur âme et toute manifestation de leur propre individualité. Leconte de Lisle s'était écrié dans la Préface de ses Poèmes antiques : "Poètes, l'époque ne vous entend plus parce que vous l'avez importuné de vos plaintes stériles, impuissant que vous étiez à exprimer autre chose que votre propre inanité." Son confrère Mendès qui détesta l'individu et préféra l'éternel ne conciliait pas les passions humaines avec l'Art absolu.

"La grande Muse porte un peplum bien sculpté
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante."¹²

L'oeuvre de Melligan ne ressemble pas à cette Vénus parnassienne dont "les pleurs humains n'ont jamais terni la beauté". Elle n'est pas une sculpture, une pièce de musée, mais une musique inspirée par la tendresse humaine et rythmée par les élans et les repos de la vie du poète. Ses vers sans être "uniformément beaux" introduisent l'humanité dans l'art par leur appel à la sensibilité autant qu'à la raison. La nature n'y apparaît pas comme un tapis étendu pour y faire des acrobaties, mais comme un parc solitaire où il fait bon rêver et souffrir.

¹² J. Calvet, Hist. de la Litt. frse, 1934, p. 718.

En un mot, Emile Nelligan fut parnassien à la manière de Sully Prudhomme qui déclara bonnement dans son Testament poétique

"Je m'efforçai d'imiter la perfection de leur forme, mais je revêtis de cette forme un fond qui était rien. Je n'essayai pas, en effet, de les égaler dans la peinture des choses matérielles, je m'en tins à l'expression de mes sentiments intimes."¹³

Même si elle fut presque toujours d'expression parnassienne, la poésie de Nelligan naquit d'une conception symboliste. Comme les philosophes qui n'attendent plus rien de la science et se confient aux puissances de l'intuition, l'artiste montréalais voulut garder plus de mystère dans sa poésie, se contentant de suggérer ses états d'âme au lieu de les exprimer intégralement. "A force de magie, aurait-il pu dire avec Brunetière, dissolvons enfin l'égoïste personnalité du lecteur dans l'océan infini du songe."

L'art de Nelligan vécut de symboles. Il s'est nourri des secrètes correspondances que l'âme échange avec les choses ou que les choses échangent entre elles. Au lieu d'utiliser la comparaison qui envisage deux termes en les opposant, il produisit spontanément des symboles qui confondent les termes, les synthétisent et les rendent parfois obscurs pour celui qui analyse selon les lois logiques de la pensée.

¹³ J. Beitel, Les Grands poètes modernes, p. 226.

L'illimité du domaine poétique de Nelligan s'ouvrit précisément au point où cessait l'imitation de la réalité. Le poète rendit incidemment les puissances cachées de son âme à leur indétermination originelle. Délaissant la valeur descriptive de sa langue, il enrichit ses vers d'une valeur évocatrice. Il voulut entasser dans l'esprit du lecteur des piles d'images et de symboles que l'imagination admire et feuillette à loisir tout en savourant la musique verbale que provoque l'harmonieuse succession des mots.

Nelligan nous a laissés trois poèmes dont le symbolisme prémallarméen captive le lecteur le plus indifférent parce que celui-ci découvre sous le voile des figures des trésors de suppositions qui nes'écartent pas de la réalité. A méditer son "Clair de Lune intellectuel", on saisit l'imprécision de ses pensées; à suivre "Le Vaisseau d'Or", on s'explique le triste dénouement de sa carrière; enfin, à relire "La passante", on conçoit mieux la mélancolie de sa jeunesse.

Nelligan conçut son oeuvre en marchant à travers des "forêts de symboles" dont les secrets lui devinrent familiers et dont le silence lui révéla les forces intuitives que l'oeil profane ne soupçonne pas sous l'apparence des choses concrètes. Au contact de la nature, la pensée du poète

s'objectiva en symboles et réalisa souvent cet elliptisme intégral de Mallarmé qui distillait ses vers pour les alléger de la logique et du réel. Voici un spécimen préparé dans ce laboratoire de chimie verbale où Nelligan travailla à purifier la réalité dans l'artificiel :

"Un silence a plu dans les solitudes proches
Des Sylphes ont cueilli le parfum mort des cloches."¹⁴

La multiplication des images dans certaines strophes du symboliste canadien prouve une virtuosité qui frôle de près l'hallucination et un sens visionnaire qui pénètre les énigmes de l'univers visible et surnaturel. Servies par de riches assonances, les figures se répondent les unes aux autres en écho et démontrent que leur auteur porte en lui-même les fameuses correspondances que découvrit Baudelaire : parfums, sons et couleurs.

"Les arbres comme autant de vieillards rachitiques,
Flanqués vers l'horizon sur les escarpements,
Tardent de désespoir leurs torses fantastiques,
Ainsi que des damnés sous le fouet des tourments."¹⁵

Par ses interminables incursions dans le paradis et les enfers, par son mépris des choses matérielles et sa foi dans le rêve et l'idéal, Nelligan nous laisse croire que l'intérêt de la vie n'est pas dans la vie même mais dans un monde futur qui n'est que la "correspondance" de notre monde exté-

¹⁴ Poésies d'Emile Nelligan, Automne, p. 123.

¹⁵ Ibid. Paysage fauve, p. 180.

rieur. Sa poésie erre nostalgique sur l'océan de la vie et veut devancer l'heure de son arrivage au port de l'éternité.

"Elle court à jamais les blanches prétentaines,
 Au pays angélique où montent ses ardeurs,
 Et, loin de la matière et des brutes laidours,
 Elle rêve l'essor aux célestes Athènes."¹⁶

Haissant la vie présente, Nelligan voulut fuir "au castel de ses idéals blancs" pour éviter le regard "de la matière aux yeux ensorcelants."¹⁷ Seule, son enfance avait connu d'innocentes joies, mais son coeur "triste comme une main d'adieu" aggrava son mal en voulant conserver le rythme des palpitations du passé.

"... sendens nos coeurs pavés de désespoirs.
 Nous avons les Regrets pour mystérieux hôtes.

Et bien loin, par les soirs révolus et latents,
 Suivons là-bas, devers les idéales côtes,
 La fuite de l'Enfance au vaisseau des Vingt ans."¹⁸

Si notre ami utilisa le symbole pour définir sa pensée poétique, il s'en servit davantage encore pour décrire les phénomènes extérieurs de la nature. Sans paralyser notre émotion devant un rébus insoluble ou mystifier stérilement notre esprit dans les fantaisies d'une algèbre inconnue, il nous éblouit par sa manière géniale de poétiser la succession du jour et de la nuit, le rôle et la beauté des saisons.

¹⁶ Poésies d'Emile Nelligan, Clair de Lune intellectuel, p. 63.

¹⁷ Ibid. Tristesse blanche, p. 213.

¹⁸ Ibid. La fuite de l'Enfance, p. 77.

Nelligan nous donne la sensation d'un renouveau dans le genre descriptif quand il nous parle du soir "qui poudrait dans la nef vide" ou "qui jetait de l'or par les persiennes." Ailleurs, il fait "prier la Nuit sous les chênes" et l'entend murmurer "un ramage lointain dans les cieux alanguis." De quelle pluie de symboles n'a-t-il pas inondé ce quatrain :

"Au concert susurré que font sous la ramure
Les grillons, ces lutins en quête de sabbat,
Soudain a résonné toute, en mon cœur qui bat,
La grande majesté de la Nuit..."¹⁹

Affinant à sa manière aiguë la signification symbolique des termes, la plume du poète entreprit la composition d'une farandole pour les quatre saisons. Un carillon salue d'abord le mai d'amour qui "verdit le printemps où l'heure au cœur sonne vingt ans".²⁰ Aux jours d'été, "les pipeaux pleurent au loin" et "les cœurs des grands ifs ont des plaintes de morts".²¹ En septembre, l'automne diminue le volume de cette musique lugubre que remplacent "les longs effeuillements d'angelus par les chênes."²² A la froide saison, le concert s'achève dans un blanc décroissant pendant que

"L'hiver, de son pinceau givré, barbouille aux vitres
Des pastels de jardins de roses en glaçons."²³

19 Poésies d'Emile Nelligan, Nuit d'été, p. 124.

20 Ibid. Le mai d'amour, p. 91.

21 Ibid. Nuit d'été, p. 124.

22 Ibid. Automne, p. 123.

23 Ibid. Caprice blanc, p. 138.

Nelligan excellait aussi dans les descriptions d'"intérieurs". Il manqua rarement l'occasion d'énumérer tous les objets de luxe et les bibelots exotiques qui parent les appartements des dames. De fait, un simple coup d'oeil par la fenêtre ne lui a-t-il pas suffi pour remarquer tout l'aneublement du boudeir de Mademoiselle Adèle, "la vieille romanesque" ?

"Tout son boudeir divague en bizarre ramas,
Cloître d'ansienetés, dont elle est le modèle;
Là s'incrusta l'émail de son culte fidèle :
Vases, onyx, portraits, livres de tous formats."²⁴

Le plus surprenant, c'est que, même dans ce genre plastique, il eut recours aux artifices du symbole pour découvrir la secrète existence des choses apparemment inertes. Il anima les objets d'une âme capable de comprendre et de s'émouvoir et leur prêta des raisons d'existence et des mobiles d'action. Sa "vieille armoire" devint ni plus ni moins qu'un être vivant par la façon dont il conversa avec elle.

"Dars, fouillis vénéré de vieilles porcelaines
Froids comme des yeux de morts, tous froids,
Services du Japon qui disent l'autrefois
De maints riches repas de belles châtelaines !

Ton bois a des odeurs moites d'anciennes laines,
Parfums de choses d'er aux fragiles effrois;
Tes tasses ont causé sur des lèvres de rois...

Hier, quand j'entr'ouvris tes portes de bois blond,
Je crus y voir passer le spectrale mémoire
De couples indistincts menés au réveillon."²⁵

²⁴ Poésies d'Emile Nelligan, La vieille romanesque, p. 188.

²⁵ Ibid. Vieille armoire, p. 189.

Voulant extérioriser les tortures que lui causait un Amour inaccessible, notre poète sentimental et fort imaginaire annonça des symboles qui surprennent par leur justesse intuitive et traduisent adéquatement l'exaspération d'un cœur impuissant à conquérir l'objet de ses convoitises.

"Et mes rêves altiers fendent comme des cierges
Devant cette Ilien éternelle aux cent murs,
La ville de l'Amour imprenable des Vierges."²⁶

S'apitoyant sur le sort infortuné de deux amoureux qu'avait engouffrés l'onde sournoise d'un lac, Nelligan communiqua sa tristesse à toute la nature environnante pour qu'elle daignât compatir à ce deuil. A travers le prisme de son génie, ce physicien régnicole vit la lumière qui venait de cette scène funèbre se scinder en multiples symboles qu'il étala sur l'écran d'un poème.

"Comme tout alentour se tourmente et sanglote !
Le vent verse les pleurs des astres aux roseaux,
Le lys s'y mire ainsi que l'azur plein d'oiseaux,
Comme pour y chercher une image qui flette.

Mais rien n'en a surgi depuis le soir fatal
Où les amants sont morts enlaçant leurs deux vies,
Et les eaux en silence aux grèves d'or suivies
Disent qu'ils dorment bien sous leur calme cristal."²⁷

Quand l'aïeul de Nelligan recouvra la santé après une maladie prétendue mortelle, le petit-fils nous annonça

²⁶ Poésies d'Emile Nelligan, Châteaux en Espagne, p. 99.

²⁷ Ibid. Le Lac, p. 205.

ce miracle sur des ondes poétiques amplifiées par de puissants symboles.

"Déjà l'étui des morts s'ouvrait pour son accueil,
Quand son âme soudain ralluma sa bougie."²⁸

Enfin, c'est en sculptant ses déceptions personnelles que notre jeune poète tira le meilleur parti de ce procédé littéraire. Sur des potiches qui résisteront à l'usage du temps, Melligan traça des reliefs douloureux et des ciselures symboliques qui esquissent les mornes aspects de ses paysages intimes.

"Feuilles de mes bonheurs, ...
Vous avez ehu dans l'aube au sillon des chemins;
Vous pleurez de mes yeux, vous tombez de mes mains."²⁹

Par ses conceptions symbolistes, Melligan atteignit ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'âme humaine. Il se perfectionna dans un art qui savait élargir le sens figuré des mots. Ses vers quand ils sont obscurs nous rappellent que l'objet propre de la poésie est l'invisible et l'impondérable. Son entreprise présomptueuse ne fut pas inutile, puisqu'elle a mis d'harmonieuses analogies dans notre langue et même annexé dans notre littérature "un bon canton du domaine de l'inconscient."³⁰

²⁸ Poésies d'Emile Melligan, Le cercueil, p. 150.

²⁹ Ibid. Sérénade triste, p. 212.

³⁰ Hist. de la litt. frse, p. 735 (J. Calvet)

Dans le jardin poétique de Nelligan, les étamines par-rassiennes fécondèrent les gynécées symbolistes et réussirent le métissage de deux genres littéraires différents. Il en naquit des boutons composites qui s'épanouirent en corolles hybrides sous les rayons d'un soleil canadien. Pour mieux saisir la portée de ce rare phénomène, consultons maintenant une anthologie qui a collectionné les pétales de ces fleurs colorées de teintes étranges et parfumées d'arômes inconnus.

La quatrième édition des œuvres de Nelligan comprend sept poèmes soigneusement classés par les éditeurs sous les rubriques suivantes : L'Âme du Poète, le Jardin de l'Enfance, Amour d'élites, Les Pieds sur les Chenêts, Virgiliennes, Eaux-fortes funéraires, Petite chapelle, Pastels et Porcelaines, Vêpres tragiques et Tristia. Malgré leur apparence disparate, toutes ces pages doivent leur unité à la personne du poète que l'en reconnaît partout même dans les narrations ou les pièces imitées.

Tout ce bouquet de poésies aurait pu tout aussi bien s'intituler "Tristia", parce qu'il a germé et crû de tubercules mélancoliques avant de s'épanouir dans un cimetière ombragé de cyprès méditatifs. Par son caractère naturellement enclin à la tristesse, le fleuriste montréalais eut une singulière ressemblance avec le Marchand de Venise dont la more-

sité persistante et non motivée agaçait Salarino qui lui servit cette boutade devenue classique :

"... Then, let's say, you are sad,
Because you are not merry !" 31

De tous les poèmes à forme fixe, Melligan ne conserva que le sonnet et le rondel. Il leur consacra la moitié de son oeuvre. A lire les quarante-sept sonnets et les quatorze rondels qu'il écrivit toujours avec originalité quand ce ne fut pas avec perfection, on s'aperçoit que son inspiration ne craignait pas la complexité dans la structure et l'ordonnance des strophes mais se méfia toujours de la multiplication des stances dans le développement d'un thème.

Etudiés au point de vue de la versification, les sonnets de Melligan suffisent à reconstituer les transformations que ce poème d'origine italienne a subies au cours des âges. Tantôt ils respectent les règles traditionnelles, tantôt ils prennent des libertés qui transforment le sonnet en un simple poème de quatorze vers. Le sonnet n'a jamais admis la médiocrité en toute autre espèce de négligence.

L'évolution du sonnet a toujours respecté les deux quatrains à rimes embrassées, construits sur les deux mêmes rimes, mais entraîna des changements dans la disposition des

31 William Shakespeare, *The Merchant of Venice*, Charles Scribner's sons, New-York, 1924, p. 405.

rimes des deux tercets. Au XVII^e siècle, les tercets furent symétriques comme dans la strophe de six vers. Nelligan adopta temporairement la formule vieillotte "abba, abba, eed, eed" que les sonnettistes de l'époque avaient employée. Il s'en servit dans quatre sonnets différents dont "Le Robin des Bois" semble le meilleur spécimen.

"Pendant que nous lisions Werther au fond des bois,
Hier s'en vint chanter un robin dans les branches;
Et j'ai saisi vos mains, j'ai saisi vos mains blanches,
Et je vous ai parlé d'amour comme autrefois.

Mais vous êtes restée insensible à ma voix,
Muette au jeune aveu des affections franches;
Quand soudain, vous levant, courant dans les pervenches,
Emue, et m'appelant, vous m'avez crié : "Vois !"

Voici qu'était tombé du frissonnant feuillage
L'oiseau sentimental, frappé dans son jeune âge,
Et qui mourait sitôt, pauvre ami du printemps.

Et vous, vous le pleuriez, regrettant sa romance,
Pendant que je songeais, fixant l'azur immense :
Le Robin et l'Amour sont morts en même temps !" 32

Cette même formule surannée inspira notre poète dans la composition d'un sonnet dont les quatrains n'ont que des vers masculins et dont les tercets n'ont que des vers féminins. Unique dans son genre, ce "Lied fantasque" réserve manifestement aux "spectres" les rimes masculines dont l'accent final suggère mieux la force et la méchanceté. Parlant à sa chère "Gretchen", l'auteur préfère les rimes féminines plus aptes à poétiser l'amour et la douceur.

32 Poésies d'Émile Nelligan, Le Robin des Bois, p. 89.

"Coupés de leur shakos de riz,
Vieux de la vieille au mousquet noir,
Les hauts toits, dans l'hivernal soir,
Montent la consigne à Paris.

Les spectres sur le promeneur
S'ébattent en défilés gris.
Restons en intime pourpris,
Comme cela, sans dire ou veir...

Pose immobile la guitare,
Gretchen, ne distrair le bizarre
Rêveur sous l'ivresse qui plie.

Je voudrais cueillir une à une
Dans tes prunelles clair-de-lune
Les roses de ta Westphalie." 33

Sur l'édifice de son originalité, Nelligan voulut mettre un comble capable de surprendre tous ses admirateurs. Tout en gardant la disposition vétuste du XVIIe siècle, il construisit un nouveau sonnet avec quatorze vers féminins. Ceux-ci sont au pluriel dans les quatrains et au singulier dans les tercets. La chose reste incroyable tant qu'en n'a pas lu ce poème hétéroclite qui s'intitule : "Rêves enclés".

"Enfermons-nous mélancoliques
Dans le frisson tiède des chambres,
Où les pots de fleurs des septembres
Parfument comme des reliques.

Tes cheveux rappellent les ambres
Du chef des vierges catholiques
Aux vieux tableaux des basiliques,
Sur les ors charnels de tes membres.

Ton clair rire d'émail éclate
Sur le vif écran écarlate
Où s'incrusta l'ennui de vivre.

33 Poésies d'Emile Nelligan, Lied fantasque, p. 110.

Ah! puisses-tu vers l'espeir calme
 Faire surgir comme une palme
 Mon coeur cristallisé de givre !³⁴

Au XVII^e siècle, les sonnettistes influencés par la strophe de dix vers pratiquée à cette époque prirent l'habitude de faire rimer le troisième vers du premier tercet avec le second vers du deuxième tercet. La disposition "abba, abba, cad, cad" a prévalu jusqu'à nos jours par la popularité qui lui vint principalement des Trophées de José Maria de Hérédia.

Exactement trente sonnets de Nelligan ont observé cette formule qui garde encore la faveur de nos poètes actuels. Pour ne mentionner que les meilleurs spécimens, citons "La Passante", "L'homme aux cerueils", "La réponse du Crucifix", "Amour immaculé" et "Sous les Faunes". Voici un échantillon peu banal de ces pièces de valeur dont re-gerge l'anthologie du versificateur de l'Ecole littéraire de Montréal.

BANQUET MACABRE

"A la santé du rire ! Et j'élève ma coupe,
 Et je bois follement comme un rapin joyeux.
 O le rire ! Ha! ha! ha! qui met la flamme aux yeux,
 Ce vaisseau d'or qui glisse avec l'amour en poupe !

Vogue pour la gaieté de Riquet-à-la-Houpe !
 En bons bossus joufflus gouaillens pour le mieux.
 Que les bruits du cristal éveillent nos aïeux
 Du grand sommeil de pierre où s'entasse leur groupe.

³⁴ Poésies d'Emile Nelligan, Rêves enclos, p. 103.

"Ils nous viennent, claquant leurs vieux os: les voilà !
 Qu'on les assoie en ronde au souper de gala.
 A la santé du rire et des pères squelettes !

Versez le vin funèbre aux verres par longs flots,
 Et buvons à la Mort dans leurs crânes, peotes,
 Pour étouffer en nous la rage des sanglots" : 35

Nelligan ne transgressa que deux fois la règle sévère des rimes embrassées dans les quatrains du sonnet. Un œil habitué découvre aisément ces strophes dérogatoires dans "Paysage fauve" et "Nuit d'été".

"Le violon, d'un chant très profond de tristesse,
 Remplit la douce nuit, se mêle au son des cors;
 Les Sylphes vont pleurant comme une ame en détresse
 Et les cœurs des grands ifs ont des plaintes de morts."³⁶

Assouplissant les cadres rigides du sonnet, Nelligan employa quatre rimes au lieu de deux dans les quatrains de onze sonnets différents. Dans cette catégorie de poèmes libertins, il faut introduire "Beauté cruelle", "Le Vaisseau d'Or", "Ruines" et "Devant deux portraits de ma mère". Enfin, dans trois sonnets qui n'en sont plus du tout, le poète rima licencieusement les quatrains et même régla selon ses caprices la disposition des vers du tercet. "Rêve d'artiste", "Le Tombeau de la Négrasse" et "Devant le Feu" ont inventé des formules bâtardees qui ne ressemblent guère à celles du XVIe et du XVIIe siècles.

35 Poésies d'Emile Nelligan, Banquet macabre, p. 143.

36 Ibid. Nuit d'été, p. 124.

Faisant encore preuve d'une réelle singularité, Emile Nelligan conçut un poème qu'il intitula "Les Déicides" et qui comprend deux sonnets bien authentiques joints bout à bout. Ailleurs, pour marquer le vel funèbre des corbeaux et la voracité de leurs appétits, il s'est affranchi de la pratique traditionnelle des auteurs, en se limitant à l'emploi de vers masculins dans les deux dernières strophes de son sonnet "Les corbeaux".

"Or, cette proie échue à ces démons des nuits
N'était autre que ma Vie en loque, aux ennuis
Vastes qui vont tournant sur elle ainsi toujours

Déchirant à larges coups de bec, sans quartier,
Mon âme, une charogne éparsée aux champs des jours,
Que ces vieux corbeaux dévorerent en entier."³⁷

Dans ce genre littéraire pourtant difficile, notre sonnettiste rima constamment le vieil alexandrin avec à peu près les seules licences autorisées par Victor Hugo. Ses rimes sont pratiquement toujours riches quand elles ne se prélassent pas comme des "milliennaires". Toutefois, l'ampleur du vers de douze pieds exigea parfois la multiplication d'adjectifs creux et emphatiques. La béquille d'un vain remplissage humilia quelques strophes qui s'épuisèrent à meubler leurs trop vastes appartements.

³⁷ Poésies d'Emile Nelligan, Les Corbeaux, p. 142.

Nelligan avait pourtant été bel et bien averti de ce danger des alexandrins qui essoufflent l'inspiration. S'il s'était attardé dans la méditation des conseils que Louis Veuillet lui donna dans les "Couleuvres", il n'eût pas écrit quarante-trois sonnets à vers alexandrins et seulement quatre à vers octosyllabiques.

"Les douze pieds, c'est la charrette;
Pégase régrimbe, il s'arrête,
Voyant qu'il faut prendre le pas.

Libre de cette peur fatale
Sur huit pieds, fringant il détaille !
Et, s'il crève, il ne traîne pas."³⁸

Il reste vrai néanmoins que Nelligan, en s'écartant ici ou là des règles du sonnet, se racheta par les effets harmoniques qu'il sut tirer de ses infractions mêmes. La puissance de son génie réussissait à courber sous le joug la technique intransigeante des vers autant que la conception des idées. Dans son oeuvre, ni la versification, ni la pensée ne purent jouir d'une complète autonomie et se dispenser d'un commun tribut au poète jaloux de sa souveraineté.

En dépit d'une audacieuse et brutale attitude qui heurta parfois le sonnet hors de la "tour d'ivoire" où il s'enferme depuis des siècles, Nelligan demeure avec Louis Fréchette et Pamphile Lemay à la tête du groupe de nos sonnettistes canadiens.

³⁸ Louis Veuillet, Les couleuvres, p. 94.

La brièveté et la technique du rondel convinrent à leur tour aux talents de Nelligan. Le poète avait marchandé sa soumission aux intolérances du sonnet, mais il ne tergiversa pas un seul moment devant les principes qui régissent la composition de ce poème à forme fixe. Dans ses rondels, on ne trouve que treize vers sur deux rimes: un quatrain embrassé, "abba"; un quatrain croisé, "abab", qui se termine par les deux premiers vers du premier quatrain; un quatrain embrassé, "abba", qui se complète par le premier vers, répété seul.

Voici un des quatorze rondels de Nelligan dont l'effort d'invention verbale n'est guère dépassé que par la musicalité gracieuse qu'il renferme. Dans ce poème intitulé "Placet", le poète quête une boucle de cheveux qu'il voudrait conserver en mémoire de la Reine que son cœur a choisie.

Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle
Des lames des cheveux aux lames du ciseau,
Pour que j'y puisse humer un peu de chant d'oiseau,
Un peu de soir d'amour né de vos yeux de perle ?

Au bosquet de mon cœur, en des trilles de merle,
Votre ame a fait chanter sa flûte de roseau.
Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle
Des lames des cheveux aux lames du ciseau ?

Fleur soyeuse aux parfums de rose, lis ou berle,
Je vous la remettrai, secrète comme un sceau,
Fût-ce en Eden, un jour que nous prendrons vaisseau
Sur la mer idéale où l'ouragan se ferle.

Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle ?" 39

A le regarder de près, ce rondel musicalement ingénieux exhibe des expressions maniérées que les plus forts tenants du symbolisme seraient seuls à sanctionner de leur approbation. De fait, peut-on "hummer le chant des oiseaux" ? Le soir d'amour peut-il naître "des yeux de perle ?" Ensuite, Melligan confondit "oiseau" et "oiseaux" et même ignora que la berle dont il recherchait les parfums n'est qu'une vulgaire fleur aux propriétés diurétiques. Selon sa manie, le poète sacrifiait de nouveau le fond à la forme et regnait les termes de leur acception propre au bénéfice de la rime.

Etudiés au point de vue de la mesure du vers, "Le puits hanté", "Le Boeuf spectral", "Noel de vieil Artiste", "Marches funèbres", "Sainte Cécile" et "Roses d'Octobre" sont des rondels construits sur des octosyllabes. Ce choix du poète relégua au second rang le vers alexandrin qui n'apparaît que dans "Clair de Lune intellectuel", "Confession nocturne", "Eventail" et "Petitche." Trois autres rondels ont utilisé les vers de dix pieds. Chose à remarquer, Melligan composa ses vers les plus courts dans "Le Missel de la Morte", rondel de vers à cinq pieds.

"Ce missel d'ivoire
Que tu m'as donné,
C'est au lys fané
Qu'est sa page noire.

O legs émané
De pure mémoire,
Quand tu m'as donné
Ce missel d'ivoire !

Tout l'antan de gloire
En lui, suranné,
Survit interné.
Quel lacrymatoire,

Ce missel d'ivoire !⁴⁰

Théodore de Banville eut l'ironie de déclarer un jour avec une visible prétention : "Je ne m'entends qu'à la métrique." Cette parole qui mésestime implicitement l'élan poétique de l'âme nous explique pourquoi ses œuvres gardent l'apparence d'un corps vivant mais cachent un cadavre sans réactions émotives. Au contraire, les œuvres de Nelligan laissent transparaître l'éternelle jeunesse d'un poète-né qui courtisa la divinité de la poésie plus qu'il ne servit une desséchante métrique.

C'est avec cette mentalité plus humaine que notre littérateur a pu, dans la moitié de ses ronds, légitimer les altérations parfois substantielles qu'il imposait au dernier vers, lequel devait être, en théorie, la simple répétition du premier. Ces changements qui ne modifient après tout que le premier hémistiche du vers final et gardent à celui-ci une demi-ressemblance avec le premier vers aident le rondel à finir en beauté par l'appert d'un détail inattendu.

⁴⁰ Poésies d'Émile Nelligan, Le missel de la morte, p. 95.

"Le Bœuf spectral", en l'occurrence, nous fournit une parfaite illustration de ce stratagème littéraire. Il faut remarquer dans ce rondel de quelle façon magique le dernier vers malgré son travestissement sert d'écho au premier tout en servant de dénouement au poème. Avant de reproduire celui-ci, disons en plus avec Rollinat "qu'il faut une âme pure, un œil clair et une sorte de virginité intellectuelle pour voir poétiquement un bœuf dans un pacage!"⁴¹

"Le grand bœuf roux aux cornes glauques
Hante là-bas la paix des champs,
Et va muglant dans les couchants
Horriblement les râles rauques.

Et tous ont tu leurs gais colloques
Sous l'orme au soir avec leurs chants.
Le grand bœuf roux aux cornes glauques
Hante là-bas la paix des champs."

Gare, gare aux desseins méchants !
Belles en blanc, vachers en loques,
Prenez à votre cou vos seques !
A travers prés, buissons tranchants,

FUYEZ LE BOEUF aux cornes glauques."⁴²

Dans les sonnets et les rondels de son anthologie, Emile Nelligan étala les plus fortes manifestations de son génie littéraire. Le temps lui a manqué pour entreprendre la composition des autres genres de poèmes à forme fixe. Si la mélancolie n'avait pas prématurément interrompu sa carrière, il eût imité les "lais" et "virelais" de Marie de France,

⁴² Poésies d'Emile Nelligan, Le Bœuf spectral, p. 201.

⁴³ Alex. Zévaès, Maurice Rollinat, p. 23.

les "villanelles" de Passerat, les "rondeaux" de Benserade, les "ballades" de Victor Hugo et les "pantoums" de Bandelaire.

Le romantisme éloigna Nelligan du vers libre et lui enseigna le constant usage de la strophe. Dans son recueil de poèmes, on ne peut repérer qu'un seul exemple où les strophes sont remplacées par une suite de seize vers alexandrins à rimes plates. Intitulée "Le Corbillard", cette poésie unique en son genre requérait cette forme large comme un fleuve, vu la gravité de son thème. Elle n'autorisait pas l'emploi de stances légères, acérées comme des flèches.

"...

Comme il est douloureux de voir un corbillard à
L'en saluer, et l'on est pensif au son des cloches
Élégiquement dénonçant les approches
D'un après-midi tel aux rêves du trépas.
Alors nous croyons voir, ralentissant nos pas,
A travers des jardins rouillés de feuilles mortes,
Pendant que le vent toré des crêpes à nos portes,
Sertir de nos maisons, comme des cœurs en deuil,
Notre propre cadavre encloué dans le cercueil." 43

Une étude attentive du florilège que laissa Nelligan révèle que le poète n'aima jamais à figoler de petits vers mais préféra ciseler de courts poèmes avec des strophes isométriques d'alexandrins. Il eut une prédilection marquée pour le poème à quatre strophes, lesquelles comprennent un nombre variable de vers qui correspond à tous les chiffres de deux à onze inclusivement.

43 Poésies d'Emile Nelligan, Le Corbillard, p. 147.

Dans cette longue série de poèmes à quatre strophes isométriques, nous citons d'abord "Ma Mère" qui ne comprend que quatre distiques. "Clavier d'Antan" compte quatre tercets rythmés à la terza rima et "Devant mon Berceau" emploie quatre quatrains à rimes embrassées.

Quant au quintil, strophe impaire qu'ont recherchée d'illustres poètes romantiques, Nelligan l'accueillit avec un enthousiasme contenu mais réel, sans craindre les pouvoirs cabalistiques des chiffres impairs. Dédaigneux de la sécurité factice que confère la parité des vers, il s'adonna transitoirement à la compilation de vers qui ne vont pas toujours "deux à deux, comme des amoureux... et comme les boeufs des anciens Canadiens!"⁴⁴

Dans "Soir d'Hiver", le poète aligna quatre strophes symétriques de quintils, mais "Dans l'Allée", il rythma bizarrement quatre stances hétérométriques de quintils dont les vers obéissent à une combinaison mal équilibrée d'alexandrins et de neuvains.

"Tel-même, éblouissant comme un soleil ancien
 Les Regrets des solitudes roses,
 Contemple le dégât du Parc magique
 Où s'effeuillent, au pas du soir Musicien,
 Des morts de camélias, de roses."⁴⁵

⁴⁴ Séraphin Marion, Lettres canadiennes d'autrefois, Vol. V, p. 130.

⁴⁵ Poésies d'Émile Nelligan, Dans l'allée, p. 83.

Dans les sixains, Nelligan semble ignorer tout à fait l'équilibre si naturel de la disposition "aab, ccb" ou la tradition de la formule classique "aab, cbc". S'il avait su rompre la monotonie de ses vers par l'introduction de clauses opportunes dont la scansion doit révéler un rapport simple avec la mesure du vers choisi, les quatre strophes isométriques d'alexandrins de ses "Musiques funèbres" eussent accru leur lyrisme et mieux caractérisé les variantes inévitables de l'émotion qu'apporte la perspective de la mort.

Dans son "Jardin d'Antan", le versificateur mont-réalais apostasie sa foi dans un rythme parfaitement balancé et se moque visiblement des lois rudimentaires de la métrique. Ainsi, ses quatre strophes de sixains échelonnent des vers dont la mesure nous déçoit par l'étrange combinaison que voici : 12.8.6.8.7.6.

"Au jardin clos, scellé, dans le jardin muet
 D'où s'enfuirent les gaietés franches,
 Notre jardin muet
 Et la danse de menuet
 Qu'autrefois menaient sous branches
 Nos sœurs en robes blanches.

Cependant que venaient du fond de la villa,
 Des accords de guitare ancienne,
 De la vieille villa,
 Et qui faisaient deviner là
 Près d'une obscure persienne,
 Quelque musicienne." 46

46 Poésies d'Emile Nelligan, Le jardin d'antan, p. 79.

Pour ses huitains, Nelligan adopta la forme idéale "aaab cccb" qui fournit l'unité organique à ce genre de strophe qui deviendrait un quatrain géminé avec la formule "abab eded". Dans un charmant poème qui a pour titre "Les petits Oiseaux", nous reconnaissons quatre strophes de huitains de six pieds à double clause quadrisyllabique.

"Puisque Rushbrock m'enseigne
 A moi, dont le cœur saigne
 Sur tout ce qui se baigne
 Dans le malheur,
 A vous aimer, j'élève
 Ma pensée à ce rêve :
 De vous faire une grève
 Avec mon cœur." 47

Le rimeur de Montréal n'employa qu'une seule fois le dixain, "cette strophe admirable que l'on a volontiers comparée à un oiseau : le quatrain initial en serait le corps; les deux tercets égaux du sixain, les ailes."⁴⁸ Dans "L'Idiote aux Cloches", l'auteur mit à profit les cadences variées de cette strophe, la seule capable de contenter tout le monde. Il inséra deux ritournelles en "lon, lan, laire" qui éveillent les beautés de notre folklore et le son des cloches.

"Elle a voulu trouver les cloches
 Du Jeudi-Saint sur les chemins;
 Elle a saigné ses pieds aux roches
 A les chercher dans les soirs maints.

Ah! lon lan laire.

47 Poésies d'Emile Nelligan, Les petits Oiseaux, p. 132.

48 Ph. Martinon, Les strophes, p. 374.

Elle a meurtri ses pieds aux roches;
 On lui disait : "Fouille tes poches.
 -- Henni, sent vers les cieûx romains:
 Je veux trouver les cloches, cloches,
 Je veux trouver les cloches
 Et je les aurai dans mes mains";

Ah! len lan laire et len lan la."⁴⁹

Quatre strophes hétérométriques d'onxains apparaissent dans "Le mai d'amour". Elles contiennent des octosyllabes harmonieusement joints par des "la la la". A les lire, on dirait que le poète chercha une manière adéquate d'écrire avec des mots les mélodies impétueuses qu'engendrait en son âme la pensée de l'amour.

"Veici que verdit le printemps
 Où l'heure au cœur sonne vingt ans,
 Larivarite et la la ri.
 Veici que j'ai touché l'époque
 Où l'on est las d'habits en loque,
 Au gentil sieur il faudra ça
 Ça
 La la ri.
 Jeunes filles de bel humour,
 Donnez-nous le mai de l'amour,
 Larivarite et la la ri."⁵⁰

A part ce groupe de poésies à quatre strophes, Nelligan rima jusqu'à neuf quatrains dans "La ronde du Vin" et douze, dans l'"Ultimo anelo del correggio". Son "Sabot de Noel" comprend deux séries inégales de distiques à rimes plates et son "Perroquet", treize tercets consécutifs.

⁴⁹ Poésies d'Emile Nelligan, L'Idiote aux Cloches, p. 198.

⁵⁰ Ibid. Le Mai d'amour, p. 91.

Le choix des strophes que fit Nelligan est donc manifestement celui des romantiques qui abhorraient les vers libres et les suites d'alexandrins à rimes plates. La prédominance du quatrain dans son oeuvre démontre de hautes aptitudes pour le véritable lyrisme. Il avait compris de lui-même que "les strophes sont lyriques exactement dans la proportion où elles se rapprochent du quatrain et du sixain et deviennent mauvaises exactement dans la proportion où elles s'en écartent."⁵¹

Ferment romantique dans ses strophes, Nelligan le fut presque autant dans ses vers. Imitant Victor Hugo, il disloqua "ce grand niais d'alexandrin" et sut affaiblir au besoin l'accent de la césure et de la rime. Sans mépriser formellement le repos après l'hémistiche, il démontra par l'usage du trimètre que l'esthétique existe sans l'aide du métronome qu'inventa le classicisme.

"Il n'a rien dit / que de très vrai / le bon apôtre."

(V. Hugo)

"Elle a vécu / dans les soirs deux / dans les odeurs."

(Nelligan)

Pas toujours soucieux de conserver la pleine valeur de l'accent final de la rime, notre jeune littérateur rejeta parfois au vers suivant des mots liés par le sens au dernier

⁵¹ Fr. Martinon, Les Strophes, p. 439.

mot du vers précédent. Cette liberté se nomme "enjambement" par ceux qui blâment la chose et "rejet" par ceux qui l'approuvent.

Dans le premier quatrain de son sonnet "La Cloche dans la Brume", Melligan se permit deux rejets consécutifs. Ceux-ci ont exigé la présence de deux points d'exclamation qui semblent déportés loin de leur place habituelle.

"Écoutez, écoutez, ô ma pauvre âme ! IL PLEURE
Tout au loin dans la brume ! Une cloche ! DES SONS
Gémissent sous le noir des nocturnes frissons,
Pendant qu'une tristesse immense nous effleure."⁵²

Voici trois exemples où le poète abusa un peu du rejet en terminant le vers par un adjectif, un article indéfini ou une préposition.

"Debout au perron gris, clair -- obscuré d'agrestes
Arbres évaporant des parfums opiacés,..."⁵³

"Ma sérénade d'octobre enfile une
Funéraire voix à la lune,
Au clair de lune."⁵⁴

"Echafaud solennel à geste noir, devant
Lequel je me courbais, saintement idolâtre."⁵⁵

La rime finale de la strophe, attendue par l'oreille, doit marquer à la fois la fin du sens et la fin de la strophe. Or, Melligan qui ne pouvait pas toujours achever sa

⁵² Poésies d'Émile Melligan, La cloche dans la brume, p. 210.
⁵³ Ibid. Sous les Fannes, p. 218.
⁵⁴ Ibid. Christ en Croix, p. 211.
⁵⁵ Ibid. Tarentelle d'automne, p. 127.

sa pensée avec la fin d'une strophe esa l'emploi de rejets qui, sans être inadmissibles, restent choquants.

"Des tasses ont causé sur des lèvres de reis
De leurs Hébés, de leurs images peintes, PLEINES

De pastels lumineux, de vieux jardins fleuris,
Arabesque où le ciel avait de bleus seuris..."⁵⁶

"En rupture d'étude, aux bois jonchés de brous
Nous allions, genailleurs, prêtant l'oreille aux CHUTES

Des ruisseaux, dans le val que longeait en jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan..."⁵⁷

La technique de la versification que suivit Nelligan dans ses poèmes, ses strophes et ses vers présente donc le contraste d'une réelle austérité et d'une licencieuse originalité. Tantôt le poète circonscrivit son activité artistique dans les cadres rigides fixés par les grands maîtres et tantôt il emprunta les dehors d'un despote qui veut révolutionner les traditions établies pour intreniser un nouveau code législatif. Ce faisant, il refusait de jouer avec le feu des imitations et sut affermir d'autant sa personnalité.

Un vers dont la technicité est impeccable n'atteindra sa pleine valeur poétique que s'il possède un vocabulaire choisi et musicalement agencé. Un langage infirme trahit

⁵⁶ Poésies d'Emile Nelligan, La vieille armoire, p. 189.

⁵⁷ Ibid. Rêve de Watteau, p. 125.

souvent une déficience de la pensée. Ayant compris que "le style, c'est l'homme", Nelligan entretint toute sa vie la passion du mot riche, sonore et significatif. Après une investigation patiente et laborieuse, notre poète choisissait ses termes en accordant la préférence à ceux qui incarnent la rareté et la bizarrerie, l'exotisme, la mythologie et l'antiquité, la grandeur, l'opulence et l'harmonie.

Dès les premières pages de ses oeuvres, il nous surprend par l'emploi inattendu d'idiotismes français que l'usage a depuis longtemps abandonnés. Des mots désuets, d'anciennes constructions phraséologiques émaillent ses poèmes de fleurs antiques que l'on aime tout de même à sentir en rêvant au passé.

De quel charme mystérieux et lointain nos âmes ne se sentent-elles pas remplies quand elles s'arrêtent à des vers comme ceux-ci :

"Et l'Eden d'or de mon enfance
Se dresse avec les printemps SIENS,..."⁵⁸

"OYEZ nos baisers d'or..."⁵⁹

"Elle sommeille EMMI les pervenches..."⁶⁰

"Et navré du regret dont JE SUIS ETOUFFANT,
L'Amour comme à sept ans ne verse plus son onde."⁶¹

⁵⁸ Poésies d'Emile Nelligan, Clavier d'antan, p. 69.

⁵⁹ Ibid. Le berceau de la Muse, p. 81.

⁶⁰ Ibid. La belle Morte, p. 94.

⁶¹ Ibid. Le regret des joujoux, p. 71.

Certaines locutions conjonctives nous laissent un goût de vieux vin que l'on espérait plus fermenté.

"... Samba pâmé s'en tient les hanches,
 CEPENDANT QUE, voilà son chef sous l'éventail,
 Grand'mère essuie un peu ses deux paupières labches." 62

Or, DEVANT QU'IL SE FUT FAIT tard, je vous quittai,
 Centant ma jeune peine au lunaire mystère." 63

Son vocabulaire s'accapara, en outre, de longs adverbes qui s'entêtaient à paresser dans les dictionnaires. Il put ensuite nous communiquer ses confidences avec une incroyable simplicité. "Mon rêve, dit-il, rôde ETRANGEMENT. Je sanglote EPERDUEMENT en prêtant l'oreille aux voix funèbres qui claquent TRANSCENDENTALEMENT et aux cloches qui sonnent ELEGLIQUEMENT." 64

Ailleurs, sous sa plume, certains noms se prévalent de leurs capacités à remplir les fonctions de l'adjectif quand il décrit les "Rêves musiciens" ou "le Père magicien". Les épithètes et les conjonctions fourmillent dans son vocabulaire et surgissent d'elles-mêmes pour terminer des alexandrins.

"Mais, jusqu'à l'aube ERRANT, SEUL, MOROSE, ATTRISTE
 Je sentais remonter comme d'amers parfums..." 65

"Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus" 66

"Ma chère, joins tes doigts ET pleure ET rêve ET prie." 67

62 Poésies d'Émile Nelligan, Le roi du souper, p. 179.

63 Ibid. Violen d'adieu, p. 116. 66 Ibid. Devant le feu, p. 72.

64 Ibid. Marche funèbre, p. 196. 67 Ibid. Mon âme, p. 65.

65 Ibid. Violen d'adieu, p. 116.

L'anthologie de Nelligan devrait inclure en appendice un lexique pour définir les termes rares qu'elle contient. Même le contexte reste impuissant à caricaturer les "cockneys, les rapins, les jockes bélîtres et les hesphodars." Plus loin, le poète nous parle d'"estafettes, de placets et de parères" comme s'il s'adressait à des notaires qui ont terminé leurs études sans escamoter un seul cours... Enfin, le lecteur quand on lui cite des noms propres comme "Rusbrock, Werther, Shylock, Christian Leftel, Watteau, Autran et Millevoye", peut-il toujours identifier les dits personnages comme étant des peintres, des poètes ou des graveurs ?

Ce vocabulaire fortement dosé de poudres exotiques servit à marquer des poésies descriptives qui peignirent ce que Nelligan n'avait jamais vu. Craignant la platitude et le prosaïsme, notre ami évita de reproduire verbalement ce qu'il avait vu. La peur de la banalité ou de l'inecohérence l'empêcha d'inventer lui-même des scènes ou des tableaux. Il utilisa plutôt des éléments étrangers qui, sans être irréels, échappaient à son contrôle immédiat. Il dévalisa les boutiques de bric à brac des parnassiens français et vint étaler à Montréal une marchandise de contrebande.

En recourant à l'exotisme, le génie de Nelligan trahissait son milieu mais favorisait l'étendue et la puissance

de son rayonnement tout en conservant ses caractères propres. Il négligea les richesses nationales et leva toutes les frontières pour s'enrichir des importations qui lui venaient de l'étranger.

Nelligan adopta les manies du Parnasse dont les membres s'extasiaient devant les beautés étrangères et reniaient leur nationalité dans leurs écrits. Cette attitude naquit probablement en lui sous l'influence des vers exotiques de Hérédia qui oublia l'héroïsme du militaire français pour célébrer le fameux soldat japonais à deux épées, Samourai, lequel portait sur son épaule "le blason de Hizen ou de Tokun-gawa." Qui sait si notre sonnettiste canadien ne fut pas ébloui par le spectacle du "puma, de l'ocelot" qui descendirent à l'abreuvoir des fauves...

"Tandis que les cactus aux hampes d'aloès,
Les perroquets divers et les kakatoès
Et les aras, parmi d'assourdissants ramages,
Lustraient au soleil clair leurs splendides plumages."⁶⁸

En tous cas, Nelligan a parodié les sonnets des Trophées en choisissant pour ses poèmes des personnages étrangers qui évoluent dans un décor exotique et manipulent des objets venus des quatre coins du globe. Il nous a présenté le "créole qui dort en un hamac rose", le "prince du Nord que

⁶⁸ Hérédia, Les grands poètes modernes, p. 235.

son Kremlin défend", l'"Africaine qui dort en paix dans les mois verts", l'allemande "Gretchen qui chante aux balcons de Venise" et la "petite Miss qui passe dans son vitchoura blanc."

Le poète montréalais n'a jamais exalté les mérites de nos vieilles grand'mères dont les doigts amaigris tricotent des bas près du poêle de la cuisine. Il vanta plutôt la beauté "de la noble Viennoise", répandant sur ses cheveux un "parfum de Parme" devant un "miroir vénitien", dans un boudoir paré de "choses de Maline", d'un "sopha de Nippon" sur lequel repose un "chat persan" et d'une pendule "de Saxe" dont on écoute malgré soi la "voix de bronze".

Le spectacle canadien du jeune habitant qui fauche le foin dans le clos du deuxième rang ou revient des champs à l'heure des vaches ne l'a jamais ému. Ce furent au contraire les "pasteurs dont les flûtes ont des râles d'or" et "les bergers dont les pipeaux pleurent au loin" qui l'ont intéressé parce que ces bohèmes champêtres menaient des "bœufs noirs" dans les "landes piquées de houx", près du "hameau natal".

La passion du poète pour l'exotisme se reconnaît encore dans les emprunts qu'il fit aux règnes animal, végétal et minéral. Neilligan aimait la nature, toute la nature sans

la rétrécir aux limites de sa ville natale, de sa province ou de son pays. Que de randonnées touristiques son imagination ne s'est-elle pas permises par le truchement du livre ou de l'image! C'est vraisemblablement à la suite de telles excursions que Nelligan en profita pour aménager une partie de son oeuvre en muséum. Certaines de ses strophes ressemblent à des cages de cristal dont les étagères conservent des spécimens empaillés de la faune étrangère. Les visiteurs identifient aisément l'"autruche et le paon", "un troupeau spectral de zèbres", "le perroquet et le macou de Perwe", "les sphinx bleus et les lions ambrés", le "grand cygne noir" et les "beaux dragons qui chevauchent en groupes."

Quant à la flore poétique de Nelligan, il faut avouer qu'elle appartient surtout à nos paysages laurentiens. Dans les plates-bandes parfumées de ses poèmes se marient la beauté "de la rose, du lis, de la tulipe, des camélias et des balsamines." Le lecteur peut admirer aussi "les pervenches" où sommeilla la bien-aimée du fleuriste et "les chrysanthèmes où rient les anges." Les "chênes et les cyprès" où nichent tout l'été "l'hirondelle, la colombe, le Robin d'amour, la grive et le colibri" ferment l'horizon et cernent ce riche parterre d'un décor pittoresque.

Mais "les forêts de SANTAL" où le poète "foula les touffes d'herbes où le cri-cri se perd" et "refoula viornes

et vipérines" n'existent que sur les rives du golfe St-Laurent. Notre ami n'alla jamais jusqu'à ces régions. Les pissenlits de l'île Ste-Hélène eurent peut-être pour lui une odeur "santalanacée..."

De toutes les plantes étrangères à notre zone tempérée boréale, Nelligan ne mentionna que "les cistes" des jardins anciens et les fortes odeurs de "cinnames" qui embaumaient le bâillier funèbre où l'Africaine dort en paix "dans un limon moité et brut". Le "bengali" et le "canari", dans leur château de branches, pleuraient les vingt ans de la défunte.

L'érable dont les poètes de l'École de Québec aimèrent à chanter les symboles patriotiques n'apparaît qu'une seule fois dans les paysages de Nelligan. Loin de vanter la force, la richesse et la majesté de cet arbre national, Nelligan commit la maladresse de le comparer à un réseau des tropiques.

"L'Erable sous le vent se toré comme un bambou."⁶⁹

A part le musée et le jardin botanique, nous découvrons dans l'anthologie de notre poète canadien une immense carrière où les minéraux de toutes sortes sont extraits des entrailles du sol. Si Nelligan avait possédé toutes les pierres rares et les métaux précieux qu'il étala dans ses

⁶⁹ Poésies d'Émile Nelligan, Chapelle ruinée, p. 167.

œuvres, il eût accumulé des trésors que les rajahs hindous eussent enviés avec raison.

Dans les poèmes d'un tel joaillier, la minéralogie pourrait cataloguer un bon nombre des éléments qu'elle a étudiés. Nelligan exploita des filons poétiques où il découvrit des géodes sorties d'agates très fines et de cristaux d'"améthyste". Il sut polir les "onyx" en superbes "camées" et damasquer le fer et l'acier de petits filets d'"or" et d'"argent".

La plume du poète devint incidemment un goniomètre capable de déterminer l'angle des facettes d'"un saphir" ou "des rubis éblouissants aux mornes pourpreurs". Quelques strophes ont exigé un clivage de minéraux variés dont l'éclat éblouit "le règne astral".

"Je t'ai vue un soir me sourire
 Dans la planète des Bergers;
 Tu descendais à pas légers
 Du seuil d'un château de PORPHYRE.

Et ton oeil de DIAMANT RARE
 Eblouissait le règne astral.
 Femme, depuis, par ment ou val,
 Femme, beau MARBRE de Carrare..."⁷⁰

Nelligan fut seul à trouver la pierre philosophale qui transmute en "or" tout ce qu'elle touche. La lecture

⁷⁰ Poésies d'Emile Nelligan, Thème sentimental, p. 97.

de ses vers nous apprend l'existence "des baisers d'or", des "tristesses d'or", des "larmes d'or", des "astres d'or" et des "eaux d'or". "L'or de la vesprée" ou "un soir d'or italien" couvrent ses paysages, le divin Corrège expire et s'envole "au ciel d'or", sa bien-aimée veut "un pays d'or plein de lieds et d'oiseaux", son Vaisseau "est taillé dans l'or massif" et devant l'oeil pierreux des funèbres statues, il étreint sa douleur durant "les flamboyants juins d'or".

Après un tel gaspillage d'or, le rimeur prodigue n'eût surpris personne avec des vases d'argent... en or ou des vers fautifs comme ceux que nous lisons dans un quatrain de Louis Fréchette :

"... le rayon changeant,
Sur la nappe des ondes,
Répand en gerbes BLONDES
Des paillettes d'ARGENT."⁷¹

Nelligan découvrit d'autres gisements miniers, mais l'erpailage prenait tout son temps. Il prit tout de même la peine d'inviter les beaux et les belles à danser "sous l'orbe d'ARGENT" et d'avertir les petits oiseaux de craindre l'oeil trompeur de "l'astre de CUIVRE". Au banquet macabre, il "éveille les aïeux aux bruits du CRISTAL" et dans les Angéliques, "les oiseaux de BRONZE s'envolent des chapelles".

⁷¹ Louis Fréchette, Pêle-Mêle, La nuit, p. 83.

Enfin, tandis que les camélias d'Emeline ferment languissamment leurs prunelles...

"Sur des anyx épars, des bijoux et des bagues
Croisent leurs maints reflets dans des boîtes d'argent."⁷²

A vrai dire, Nelligan donna parfois à son oeuvre un air pédantesque par ses emprunts aux natures exotiques et par une érudition dont l'étendue cache à peine l'ignorance de l'auteur. Il crut enrichir ses thèmes et donner une meilleure réputation à ses personnages en les environnant d'animaux rares, de végétaux inconnus et de minéraux précieux. Louable ambition qui le mit tout de même sur la route de l'originalité et lui fit atteindre parfois une marmeréenne perfection dans le style.

La recherche assidue d'un vocabulaire rare et la chasse aux rimes riches exigèrent de Nelligan une virtuosité qui portait en elle des germes dangereux. Elles auraient pu aboutir au coq-à-l'âne et asservir le poète à tous les sens imprévus qu'entraînent avec eux les mots choisis pour leurs assenances ou leurs effets typographiques. Conscient ou non de ce péril, notre jeune versificateur évita les "grands excès" dans le choix de ses termes et ne voulut jamais transformer l'Art poétique en un exercice analogue aux mots croi-

⁷² Poésies d'Emile Nelligan, Les Camélias, p. 183.

sés. Ce n'est pas lui qui aurait prononcé ces deux vers d'Amédée Pommier, amateur de poèmes-rébus :

"Je fais avec le vers devenu mon hochet,
Ce que Paganini faisait de son archet."⁷³

Le culte de Nelligan pour les mots synonymes de mystère, évocateurs de l'Histoire et riches de sonorités nouvelles conduisit son inspiration jusqu'à la montagne des dieux sacrés de l'Olympe. Sans être un stoïcien hanté de pureté grecque, notre poète visita dans les strophes de Hérédia les principales cités helléniques puis revint chargé d'un vocabulaire mythologique dont il se servit avec intelligence et parcimonie.

Emile Nelligan n'a jamais choisi comme thème central de l'un ou l'autre de ses poèmes un seul nom propre qui soit originaire des civilisations athénienne et spartiate ou de l'histoire fabuleuse des dieux, des demi-dieux et des héros de l'antiquité. Il se contenta de référer à la mythologie pour ennoblir occasionnellement un personnage ou mieux étayer ses comparaisons et ses périphrases. Il ne commit pas la sottise erreur d'accumuler toute une litanie de noms propres dans un même poème. Albert Ferland, son compagnon des soirées du château Ramezay, récita une fantaisie dont presque tous les noms se recrutent dans la seconde section du dictionnaire.

⁷³ Dumesnil, Hist. de la Litt. frse, IX, p. 310.

Nelligan qui l'entendit dut répudier intérieurement cette poésie dont l'indigence de la forme n'a d'égale que le vide de la pensée.

"Cette femme qui passe au lever de la lune...

Vient-elle de l'Attique ou de l'Occitanie ?
Du Nil ou de l'Indus, de Rome ou de Paris,
Ou se dit-elle enfant de la Lusitanie,
Ou d'un autre pays ?

Se nomme-t-elle Ka, Bérénice ou Pauline,
Arnide ou Madeleine, Eliane ou Nion,
Isaure, Iole, Ida, Nohémi, Jacqueline
Ou d'un plus joli nom ?" 74

Dans son sonnet "Le Vaisseau d'Or", Nelligan décrit "l'Océan trompeur où chante la Sirène" et "la Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues" s'étalant à la proue sans craindre les ardeurs du soleil. Lui-même, récitant Elea, les cheveux dans le vent, se compara à "l'Ephèbe esthétique et bellâtre". Ailleurs, décrivant un vase d'Egypte, le poète remarqua parmi les nefs d'or sur une eau d'argent...

"De profil, ..., souple, les reins cambrés,
Une immobile Isis tordant sa chevelure." 75

Le soir, pendant que la flûte s'exile "en molles aphonies", le poète exhorta le "fils de Pan" à laisser ses troupeaux pour faire sa prière. Ailleurs, à l'automne, les Sylphes parcourent les campagnes tandis que les guerriers pleurent "les ruines de Thèbes."

74 Les soirées du Château Ramezay, p. 282.

75 Poésies d'Emile Nelligan, Potiche, p. 190.

Helligan désigna souvent le Paradis des chrétiens sous le couvert de figures mythologiques. Dans ses poésies, le ciel devint "l'Ilien éternelle aux cents murs", "l'Empyrée", "les célestes Athènes", "les plages de Thulé" et "les astres de Vesper". Enfin, dans les pages du dictionnaire des noms antiques, le poète trouva la matière qu'il lui fallait pour dédier à sa chère "Gretchen" deux tercets qui empruntent les froides beautés de l'Acropole.

"Elle est comme de l'or d'une blancheur étrange.
Vient-elle de l'Eden ? de l'Erèbe ? Est-ce un ange
Que ce mystérieux chef-d'œuvre du limon ?

La voilà se dressant, torse, comme un jeune arbre.
Seuple Anadyomène... Ah! gare à ce démon !
C'est le Paros qui tue avec ses bras de marbre !"⁷⁶

Edgar Poe croyait en quatre expressions identiques de la Divinité : la Beauté, la Nature, l'Amour et la Musique. Ayant foi dans la révélation, Helligan ne pouvait accepter une telle doctrine, mais il en introduisit les quatre éléments dans sa poésie. En ressuscitant un passé mythologique et un coin de la patrie grecque, il rendit un culte à la Beauté. Son admira et chanta les splendeurs de la grande Nature. Elle ne resta pas non plus insensible aux grâces de l'Amour. Mais le poète montréalais nous semble avoir été pardessus tout un musicien "égaré dans le monde des Lettres".

⁷⁶ Poésies d'Emile Helligan, Gretchen la Pâle, p. 109.

En choisissant les mots autant pour leur valeur musicale que pour leur signification propre et leurs couleurs évocatrices, Melligan travaillait à la convergence des arts, laquelle, d'après Cœuroy, constitue la démarche la plus noble de l'intelligence humaine. Si le poète avait conservé plus longtemps les forces de son génie, les théories de l'art intégral, de la correspondance des sensations et les apparitions de poètes-compositeurs comme celles de musiciens-poètes sont des phénomènes universels dont il aurait fait une étude passionnée pour assurer l'unité spirituelle de notre genre humain.

Melligan délaissa la plastique qui exprime le corps, l'apparence et la conscience claire pour la musique qui exprime l'âme, l'essence et le subconscient. Il appartenait bien à notre époque moderne qui marque l'avènement d'un renouveau musical. La Grèce comme toute l'antiquité n'avaient pu développer la musique à l'égal des autres arts, parce que tout chez elles concourait à la représentation sensible.

Comme Wilhelm Schlegel, notre "musicien de syllabes et de couleurs" se proposa de nourrir les arts les uns par les autres et de trouver des passages de l'un à l'autre. A la suite de quelques esprits qui considèrent l'architecture comme une musique gelée, il regarda la poésie comme étant une musique associée à des idées agréables, parce que

la musique sans idée, ce n'est que de la musique, et l'idée sans la musique, ce n'est que de la prose. Pour lui, le rôle pratique de la poésie consista dans l'exposition d'idées imprécises et la présentation d'images perceptibles avec des sensations indéfinies qui relèvent essentiellement de la musique, puisque celle-ci garde le monopole de nos conceptions les plus indéfinies.

En invitant la musique dans sa poésie, Nelligan ne fut pas le premier à introduire dans un art l'esprit d'un art étranger, puisque Flaubert nous apprend que chez les peintres, Michel-Ange peint en un sens comme un sculpteur, Raphael comme un architecte et Le Corrège comme un musicien. Dépouillant les arts de leurs caractères spécifiques, notre artiste mont-réalais eut raison d'en fusionner les procédés communs pour faire de sa poésie une musique pour l'oreille intérieure et une peinture pour l'œil intérieur.

Une telle poésie reste logiquement supérieure à tous les arts dont elle agglomère presque tous les éléments. "Elle emporte l'âme dans l'outre-tombe, dit Rollinat dans ses Ruminations, la repaît d'infini, la fait souveraine de l'incennu et la reine extasiée de l'invisible et de l'impalpable."⁷⁷ Nullement didactique, elle ne s'adresse à l'intel-

⁷⁷ Alexandre Zévaès, Maurice Rollinat, Les Ruminations, p. 246.

ligence que pour lui demander son concours dans l'appréciation des variétés de mesure, de cadence et de rythme. Elle vise surtout à la création d'états d'âme qui nous transportent dans une sphère supérieure loin du bruissement perpétuel de la vie quotidienne.

Toujours soumis à une psychologie d'idées claires et de visions plastiques, le romantisme français resta musicalement nul. Il ne comprit jamais la musique dans son essence même et se contenta de lui emprunter des thèmes littéraires ou de la considérer comme une forme de l'amour. Les romantiques entendirent les harpes frissonnantes et les voix féminines qui interprétaient des airs italiens, mais ils confondirent les mélodies avec les instruments qui jouaient ou Graciella, Lucie et Sylvie qui les chantaient. Pour eux, l'art musical dans la poésie n'était qu'une transposition sonore des formes du monde sensible et ne devait pas intervenir dans la construction du vers en tant que tel. Il a fallu la puissante influence d'un Champfleury et d'un Baudelaire pour dégager la musique et l'élever au rang de la peinture ou de la statuaire.

A son tour, Nelligan tenta d'introduire des principes musicaux dans notre littérature qui restait toujours à la remorque du classicisme et du romantisme. Sa poésie

symboliste vint rappeler à nos gens de lettres que l'homme a des oreilles et que, dans la nature, il y a des sons qui peuvent aller jusqu'à l'âme. Les métaphores ne se présentèrent pas à lui sous la forme plastique des Parnassiens mais sous une apparence musicale. Il découvrit de véritables affinités entre lui et certaines suites de sons et certaines couleurs éclatantes. Il écouta le "Violon d'adieu", "Le Saxe de famille", les "Musiques funèbres" et "La cloche dans la Brume" et sut les rendre audibles avec des mots, comme Debussy imita le "Dialogue de la mer et du vent" avec les sons d'un orchestre.

De son propre mouvement, Melligan entreprit la tâche hardie de corriger la fausse mentalité de certains critiques qui cherchaient "des idées" dans la poésie. Il conjuga le réel avec le rêve et partit à la recherche de joies et de tristesses indéfinissables qu'il déroba souvent à la nature, à l'amour et à la musique, "cette reine de la vie intérieure, ce flambeau qui peut éclairer les coins de l'âme obscure."⁷⁸ Dédaignant les syllogismes de la raison raisonnante qui ne découvre que "des idées sur les sentiments", il utilisa la baguette magique de l'intuition pour éprouver "le sentiment lui-même." Son cœur avait pour les choses de la nature, une

⁷⁸ André Coquery, Musique et littérature, p. 5.

mystérieuse sympathie que les mots furent impuissants à traduire d'eux-mêmes, mais que la musique put suggérer par l'agencement et le rythme des assonances verbales.

Chez Nelligan, l'âme plus que les oreilles perçut les paroles éloquentes de la nature qui parle dans le vent, jase dans les ruisseaux et murmure dans les parterres de fleurs. Perdu dans une extase musicale provoquée par les beautés naturelles, Nelligan ressemblait parfois à une lyre oubliée dont les cordes dissonantes rendent un son triste à chaque souffle qui les pince. A l'aide d'une comparaison de Shelly, l'on pourrait dire qu'il "imita le rossignol qui chante dans les ténèbres pour charmer sa propre solitude". Ne voulant être que poète, il n'eut pas recours à la musique instrumentale pour traduire la musicalité de son âme; il préféra la cacher dans ses vers et dans son inspiration.

Le tragique de sa vie d'artiste naquit d'un heurt douloureux et constant entre une réalité vulgaire et un enthousiasme inné. Aussi sut-il l'exprimer dans ses "Musiques funèbres" et sa "Sérénade triste" qui évequent respectivement le fantastique d'angeoise du génie débussyste dans le prélude de Pelléas et le fantastique pittoresque du "Coq d'Or" de Rimski-Korsakov.

En relation constante avec la musique par l'observance des formes traditionnelles et l'emploi d'un mode régulier dans le retour harmonieux des sons, la poésie de Nelligan démontre que l'auteur avait développé dans son âme une culture générale du goût, de ce sens qui distingue le beau, par opposition à la raison qui ne s'occupe que du vrai. Même si parfois notre poète-musicien s'écarta des règles poétiques qu'avaient formulées ses prédécesseurs, il ne fut jamais traître à l'harmonie qui obsédait son esprit, fût-elle baroque ou sublime.

Imitant Verlaine, le jeune Emile Nelligan fit toutes choses "naivement non sans prudence". Qu'en n'aille pas croire que sa forte originalité origine d'un laisser-aller dans l'art ou d'une indifférence presque sacrilège pour le code de la versification française. Toutes ses innovations dans le style et la métrique de ses strophes furent des choses longuement étudiées et le fruit de patientes recherches. Sur la scène, le "feu" est souvent l'acteur le plus "intelligent".

En répudiant certaines conventions, Nelligan chercha résolument ce qui est nouveau. Il apporta l'équivalent du mode mineur dans notre littérature canadienne devenue presque monotone par l'absence de modulations originales. La sonorité de ses vers, en dehors du sens même des mots, procure au lecteur des joies esthétiques et musicales.

La lecture méditée des poésies de Nelligan nous entraîne dans le continu subtil d'une musique de chambre ou nous hisse vers cette cime orchestrale que dressent les archets unanimes. Elle nous conduit, pourrait-on dire, à la limite des choses, dans un ciel idéologique par delà lequel l'inexprimable tend vers l'infini, vers Dieu :

Dans ses vers, Nelligan manifesta partout un souverain respect pour l'harmonie. Il connut la valeur exacte des sons et découvrit par lui-même tous les artifices de la cadence poétique. C'est dans "Soir d'Hiver" qu'il nous révéla son secret des subtiles nuances et des rimes légères comme la neige qui "a neigé". Les syllabes muettes créent par leur silence et leur agencement discret une atmosphère qui favorise le recueillement du poète, lequel reprend alors conscience de ses douleurs intimes.

"Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai !

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire: où vis-je ? où vais-je ?
Tous ses espoirs gisent gelés :
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blânés ciels s'en sont allés."⁷⁹

⁷⁹ Poésies d'Emile Nelligan, Soir d'Hiver, p. 104.

Les quatrains de sa "Fantaisie créole" surprennent le lecteur qui remarque la présence incongrue d'un vers qui ne rime avec aucun des trois autres vers, lesquels riment entre eux sur le même mot. Le rythme libertin de cette pièce et la cadence singulière qu'engendrent les rimes si bizarrement constates rappellent "l'Heure espagnole" de Maurice Ravel où le compositeur a réussi l'adaptation d'une audacieuse prosodie sur des mélodies fantaisistes.

"La musique embaume et l'oiseau s'en grise;
 Les cieux ont mené leurs valsez astrales;
 La Tendresse passe aux bras de la brise;
 La musique embaume, et l'âme s'en grise.

Et la pourpre vêt la véranda rose,
 Et dans l'Eden de sa Louisiane,
 Parmi le silence, aux encens de rose,
 La créole dort en un hamac rose."⁸⁰

Pour Nelligan, le rythme fut le maître-mot de l'univers. D'ailleurs, son génie résida tout entier dans le sens du rythme. Sa vie elle-même se résume en une alternance de musique et de "non-musique" comme alternent dans l'existence humaine, la veille et le sommeil. La nature acoustique de son âme trouva dans les rapports musicaux, la source de ses rares joies et de ses perpétuelles tristesses. C'est en relisant les distiques de sa "Sérénade triste" que l'on découvre l'importance qu'il attachait au rythme si génialement marqué dans ce poème par la disposition des accents mobiles

⁸⁰ Poésies d'Emile Nelligan, Fantaisie créole, p. 177.

des mots, l'accouplement de rimes surprises de se trouver ensemble pour la première fois et la répétition inattendue du même pronom indéfini, à la première et à la dernière strophes.

"Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez au jardin de rêve ou je m'en vais,
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais.

Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues
Çà et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

...

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Dans mes vingt ans déserts vous tombez toutes, toutes."⁸¹

"L'Idiote aux Cloches", avec ses trois mouvements et ses ritournelles en "lon, lan laire" empruntées au folklore, prend, à certains égards, l'allure d'une transposition verbale de la Symphonie cévenole de Vincent d'Indy dont les trois mouvements "Allegre, Andante et Finale" développent un thème tiré d'un chant montagnard français.

Le rondel intitulé "Marches funèbres", avec ses languoureux adverbos" semble avoir été inspiré par la Marche en Sib mineur de Chopin. Il la connaissait puisqu'il en parla deux ou trois fois dans son oeuvre.

"Depuis qu'elle s'en est allée,
Mène aux marches de Chopin"...⁸²

Cette marche dont la caresse
Jadis extasia les rois..."⁸³

⁸¹ Poésies d'Emile Nelligan, Sérénade triste, p. 212.
⁸² Ibid. Le soulier de la morte, p. 187.
⁸³ Ibid. Chopin, p. 112.

Son troublant poème "Five o'clock" possède deux quatrains dont les mots rimés du second sont les mêmes que ceux du premier mais dans un ordre renversé. La deuxième strophe termine sur une rime et un mot identiques au mot rimé du premier vers du quatrain précédent. Cette disposition ressemble à certains "lieder" d'Henri Duparc dont la forme cyclique reprend à la fin à peu près le même thème qu'au début.

"Comme Liszt se dit triste au piano voisin :

.....

Le givre a ciselé de fins vases fantasques,
Bijoux d'orfèvrerie, orgueils de Cellini,
Aux vitres du boudoir dont l'embrouillamini
Désespère nos yeux de ses folles bourrasques.

Comme Haydn est triste au piano voisin :

.....

Ne sors pas ! Voudrais-tu défier les bourrasques,
Battre les tretteirs froids par l'embrouillamini
D'hiver ? Reste. J'aurai tes orn de Cellini,
Tes chers doigts constellés de leurs bagues fantasques."⁸⁴

Dans sa "Tarentelle d'automne", Nelligan enfile dix tercets dont la clause tétrasyllabique reprend en écho la fin du deuxième vers. La succession régulière d'un neuvain, d'un huitain et d'un vers de quatre pieds constitue un rythme qui ne justifie pas le choix du titre, parce que la tarentelle est un genre musical exigeant la mesure à deux temps forts subdivisés chacun en trois unités sous-multiples.

⁸⁴ Poésies d'Emile Nelligan, Five o'clock, p. 106.

"Vois-tu près des cohortes bovines
Choir les feuilles dans les ravines,
Dans les ravines ?

Vois-tu sur le coteau des années
Choir mes illusions fanées,
Toutes fanées ?

Avec quelles rageuses prestesses
Court la bise de nos tristesses,
De nos tristesses !" 85

Nelligan aimait parfois à uniformiser le texte des clauses pour en faire des refrains. Dans "Frissen d'Hiver", sept clauses répétant le nom "Gretchen" et semble^{nt} inviter le lecteur à chanter des couplets plutôt qu'à réciter des strophes. Celui qui lit à haute voix "Violon de Villanelle" ressent malgré lui le désir de danser "sous le clair de lune au frais du vallon." Le retour des quatre clauses identiques "Dansez la villanelle" incite à lever le pied comme le "reel de chez Beulé" stimulait nos arrière-grands-parents à participer aux "soirées" des soirées canadiennes.

Dans le "Billet céleste", le poète n'employa que des rimes féminines, parce que son oreille recherchait la jouissance esthétique de la syllabe muette "qui vibre encore longtemps après qu'on l'a touchée". Il compta surtout sur la rime pour assurer la cadence de ses strophes. Il n'approuva certainement pas les exagérations de Verlaine qui méprisa la

85 Poésies d'Émile Nelligan, Tarentelle d'Automne, p. 126.

rime pour faire ressortir davantage l'importance de la musique pour tous les mots du vers.

"Oh ! qui dira les torts de la Rime ?
 Quel enfant sourd ou quel nègre fou
 Nous a forgé ce bijou d'un sou
 Qui sonne creux et faux sous la lime ?"⁸⁶

Pour accentuer le caractère musical de ses vers, notre artisan de rimes recourait souvent à l'allitération. Que de merveilles ne sut-il pas opérer dans ses poèmes par la répétition voulue des mêmes syllabes. Ainsi quand il voulait sonoriser les joies de la Noël, il écrivit un vers qui, sous sa simplicité, veilla la puissance d'un magicien des mots.

"Où donc a fui le JOUR des JOUJOUX enfantins ?"⁸⁷

Helligan rompit souvent la monotonie d'un mouvement initial par le moyen des rejets et des enjambements. Nous en avons parlé précédemment. En plus, il savait que la répétition est la mère de la retention. Aussi multipliait-il les mêmes expressions pour inculquer une idée ou graver une mélodie. C'est ainsi que dans sa "Romance du Vin", il s'écria par dix fois "Je suis gai !" pour mieux extérioriser le délire d'une joie rageuse et presque sanglotante!

⁸⁶ J. Galvet, Morceaux choisis, Gigord, Ed., Art poétique, p. 910.
⁸⁷ Poésies d'Émile Helligan, Le regret des joujoux, p. 71.

Pour créer l'impression d'un "staccato", Nelligan aligna parfois des filées de monosyllabes. En voici deux exemples tirés de "La belle Morte" et de "Nuit d'été" :

"Et ses beaux yeux que la mort fausse..."⁸⁸
 "Et les coeurs des grands ifs ont des plaintes de morts."⁸⁹

Ailleurs, pour reproduire le bruissement de la démarche de Gretchen, le poète amoureux abusa intentionnellement de la sifflante consonne "S" :

"Sen pas, Soupir lacté de fraîche mouSSeline,
 Simule un veSpéral marcher de chérubins." 90

Dans un autre texte, Nelligan joua de la trompette sur les voyelles "a" et "o". Le visionnaire Rimbaud lui avait appris que le "o" sonne comme "un suprême clairon plein de strideurs étranges" et que le "a", dans son corset noir, "bombille comme une mouche éclatante".

"Ecoute, ô ce grand soir empourpré de colères,
 Qui, galopant vainqueur des batailles solaires,
 Arbore l'étendard triomphal des Octobres." 91

Ces vers et quelques centaines d'autres méritent de passer à la postérité en raison de leurs sonorités douces, lointaines et mélancoliques.

88 Poésies d'Emile Nelligan, La Belle Morte, p. 94.

89 Ibid. Nuit d'été, p. 124.

90 Ibid. Gretchen la Pâle, p. 109.

91 Ibid. Soirs d'Octobre, p. 120.

Nelligan avait nourri l'illusion d'augmenter la richesse de ses vers par le profus étalage de bijoux et de pierres chatoyantes. De même il crut favoriser l'harmonie de son style par le développement de sujets musicaux dans ses poèmes. Ingénieux stratagème que d'attirer indirectement l'attention du lecteur sur la musique du vers par un vocabulaire rempli de noms de compositeurs, d'instruments et d'œuvres musicales.

Dans les pages de son œuvre, on remarque tout un sonnet consacré à la mémoire de Chopin qu'il a maladroitement qualifié "d'âme aux sens noirs qui rend malade et fou". La musique du grand polonais, au contraire, attendrit les auditeurs par la beauté de ses thèmes romantiques, apporte le calme et le repos par une prodigieuse sûreté de technique et provient d'une âme bercée par l'amour et non pas d'un esprit torturé par le pessimisme d'angoisse.

Sa plume cita sans discernement des noms célèbres comme Liszt, Haydn, Mendelssohn et Mozart. Elle ne soucia guère de vérifier si les qualités propres du compositeur correspondaient au rôle qu'elle lui assignait. "C'était là son moindre défaut" ! Quand un musicien portait un nom dont le nombre de syllabes convenait aux nécessités de la mesure, rien ne s'opposait plus à son choix. Une orthographe compliquée et quelques assonances étrangères gagnaient aisément la préférence du poète.

Dans sa nomenclature d'instruments de musique, Nelligan succomba comme toujours à son penchant pour l'exotisme et l'érudition.

"Je venais célébrant sur mon THEORBE agile
Ta prunelle au reflet de saphir." 92

"Que j'aime entendre alors, plein de deuil singulier,
Monter du piano, comme d'une MANDORE..." 93

"Pour qui la mort sonna le fatal OLIFANT !" 94

"Ah! la fatalité d'être...
Comme un LUTH empli des musiques du vent" 95

"Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le PIPEAU qui pleure appelle, tout au loin." 96

"Sous l'astral flambeau que portent ses anges,
La belle Vierge va
Triomphalement, aux accords étranges
De céleste BIVA." 97

Cette collection aurait pu s'enrichir des calabasses du Mexique, des jaspes du Guzeo, des juriparis du rio Negro et des ténopaztlis des Aztèques... Il n'est défendu à personne de croire que Nelligan eût utilisé de tels instruments s'il les avait connus, lui qui ne craignit pas de confier aux anges le soin de jouer les "bivas" japonaises.

92 Poésies d'Emile Nelligan, Dans l'allée, p. 83.

93 Ibid. Mazurka, p. 117.

94 Ibid. Le regret des joueurs, p. 71

95 Ibid. Rêve de Watteau, p. 125.

96 Ibid. Mon âme, p. 65.

97 Ibid. Notre-Dame des Neiges, p. 170.

Notre amateur d'instruments antiques ou étrangers ne prescrivit pas les cordes, les bois et les cuivres de l'orchestre moderne. Le violon dont l'"archet béni" joue "un thème de Paganini", le piano qui frissonne sous "les doigts magiques d'Ignace Paderewski", la harpe qui "brede des sons en relief" et le vieux hautbois qui "expire en mal ut crescendo" appartinrent à la catégorie de ses instruments préférés.

Parmi les genres de morceaux, Nelligan mentionna "la villanelle, la tarentelle, la mazurka, la valse... des astres, les sérénades, les lieds joyeux des guitares anciennes et la danse du menuet entremêlée de ritournelles." Dans l'usage qu'il fit de ses titres de pièces musicales, Nelligan s'enorgueillit d'une visible indifférence pour les subtilités des traités d'harmonie et dirigea son inspiration selon les connaissances rudimentaires et générales que tout profane possède sur l'art des sons.

En dépit d'un fallacieux enchevêtrement de termes musicaux, la poésie de Nelligan n'en demeure pas moins essentiellement musicale dans sa structure métrique, l'harmonieux agencement des syllabes et le choix de ses rimes et de ses strophes. Dans ce domaine, la forme garde son autonomie et, contrairement à la prose, peut interdire toute ingérence du fond et des idées qui le composent.

Une poésie si musicale abreuve et berce le songe, exalte les choses dont elle reproduit le langage, les frissons et les mystères. Elle communique aux lecteurs, en toute spiritualité d'expression de cadence et d'harmonie prestigieuses, le rêve devenu visible, la figure d'une pensée et les secrets inexprimables de l'âme et de la nature. En outre, Nelligan trouva dans la musique de ses poèmes un écho des lugubres concerts qui remplissaient les voûtes de son esprit. A sa manière, n'a-t-il pas souvent répété cet avertissement de Sully Prudhomme :

"La musique apaise, enchante et délire
Des choses d'en bas :
Je suis las des mots, je suis las d'entendre
Ce qui peut mentir;
J'aime mieux les sons qu'au lieu de comprendre
Je n'ai qu'à sentir !" 98

La musicalité, cette aptitude d'un être ou d'un mot à suggérer ou recevoir des mélodies, apparaît comme l'apanage incontestable du vers de Nelligan. Les pages de son anthologie suggèrent plus souvent le chant que la déclamation. Tout récemment, Maurice Blackburn de l'Office national du Film nous en a fourni une preuve éclatante. Ce compositeur de renom reçut de Radio-Canada le premier prix d'un concours de chansons par la mise en musique de trois poèmes d'Emile

98 J.Boitel, Les Grands poètes modernes, p.252.

Nelligan : "L'Idiote aux Cloches", "Le Perroquet" et "Soir d'Hiver."

L'aspect musical des œuvres de Nelligan rachète mais n'efface pas complètement les faiblesses du poète dans la rédaction grammaticale, le choix des tournures poétiques, la juxtaposition des éléments qui forment de nouvelles figures de pensée et l'objet de ses thèmes en général.

Au collège, l'enfant-poète ne cacha pas son dédain devant les règles capricieuses que compilent les bouquins de grammaire. Aussi la syntaxe et son cortège de lois arbitraires devinrent-ils le cauchemar de cet écolier paresseux. Dans ses écritures, on remarque maintes naïvetés grammaticales dans les constructions phraséologiques et l'accord des participes. A lire les annales du château Ramenay, on remarque que les éditions actuelles de ses poèmes ont subi des retouches quant à l'orthographe de quelques mots et l'allure de quelques phrases. Il serait difficile de prouver dans chaque cas si la correction provient du poète lui-même ou de ses éditeurs.

En voici un exemple typique. Dans tous les poèmes de la quatrième édition, Nelligan n'osa jamais faire rimer un mot singulier avec un mot pluriel, Il n'existe qu'une seule

dérégation à ce précepte littéraire que Nelligan ne transgressa jamais volontairement. La faute en est imputable à la sagacité de l'éditeur autant qu'à l'ignorance du poète. Lisons d'abord les deux tercets du "Vaisseau d'Or" :

"Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des Trésors que les marins profanes
Dégout, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! il a sombré dans l'abîme du Rêve !"99

L's du participe "disputés" fut ajouté par l'éditeur. Cette correction grammaticale entraîna une erreur de versification que le poète n'avait pas commis dans son texte non corrigé. Dans une strophe de sa poésie intitulée "Le Cefueuil", son respect pour la similitude orthographique de la rime alla jusqu'à biffer l's de "remords" pour mieux l'accoupler avec "mort".

A la recherche d'analogies inédites, Nelligan recourut parfois aux tournures maniérées du plus pur gongorisme. Voici comment il interpela son ami Charles Gill : "Funeau de l'Idéal, ô brun enfant d'Apelle !" Quêtant l'amour de sa bien-aimée, il trouva cette formule prétentieuse : "Veux-tu m'astralizer la nuit ?" Suppliant sa maîtresse de ne pas

99 Poésies d'Emile Nelligan, Le Vaisseau d'Or, p. 64.

regarder par la fenêtre, il distilla des figures vaporisées sur les flammes de l'emphase et du boursoufflage :

"Loin des vitres! clairs yeux dont je bois les liqueurs,
Et ne vous souillez pas à contempler les plébes !"100

Sur la route dangereuse de ce style ampoulé, notre voyageur versa de temps en temps dans le fossé bourbeux du ridicule, de la banalité ou de l'obscurité. Des exemples en fournirent la preuve.

"Mon cœur repose avec tristesse
AU TROU de notre amour fini."101

"Et moi, je cours pieds nus la fange...
Mon âme est un soulier percé."102

"Mais c'est mainte offre nouveau-née
Dans l'inférieure cheminée."103

Dans le domaine de la peinture comme celui de la musique, Nelligan a trahi son ignorance et sa jeunesse. Éloigné du Louvre et des musées d'Europe, il n'avait qu'un semblant de culture artistique et ne parlait que par oui-dire des peintres et de leurs œuvres. Quand il voulut caractériser la finesse des traits de "Gretchen, la Pâle", il lui prêta gauchement la beauté des profils de Rubens, cet artiste flamand qui peupla ses tableaux de femmes grasses et rubicondes. Il eût mieux fait de la comparer aux

100 Poésies d'Emile Nelligan, Préf. L.Dantin, p. 52.

101 Ibid. Le violon brisé, p. 114.

102 Ibid. Le soulier de la morte, p. 187.

103 Ibid. Mon sabot de Noël, p. 216.

modèles de Giovanni, le peintre de la grâce et de la candeur.

En plus de ses erreurs artistiques, le florilège de Nelligan a commis d'impardonnables oublis. Les drapeaux blanc, tricolore ou canadien n'ont pas flotté au mât de son inspiration. Même les souvenirs de notre héroïque histoire et du "bon vieux temps" n'ont pu servir de thème paétique à l'auteur. Le mot "Canada", cher à tout cœur patriote, semble totalement inconnu pour le jeune poète de Montréal. De plus, celui-ci ne mentionna qu'une seule fois sa mère-patrie.

"... notre Vierge entraînant l'Éden,
 O floraison chérie !
 Va tôt reflourir en même jardin
 Sa FRANCE et sa Ville-Marie..."¹⁰⁴

Quant à sa ville natale, Nelligan la décrivit une fois en remuant le ciel et les enfers. Il emprunta le décor du Paradis terrestre où Dieu promit qu'une "femme écraserait la tête du serpent" avant qu'un ange armé d'une épée de feu ne vint chasser nos premiers parents.

"Sainte Notre-Dame a là-haut son trône
 Sur notre Mont-Royal;
 Et de là, son oeil subjugué le FAUNE
 De l'abîme infernal.
 Car elle a dicté : "Qu'un ANGE protège
 De son ANGE à feu
 Ma ville d'argent au collier de neige",
 La Dame du Ciel bleu !" ¹⁰⁵

¹⁰⁴ Poésies d'Émile Nelligan, Notre-Dame des Neiges, p. 171
¹⁰⁵ Ibid. p. 170.

Dans une autre strophe, il a peut-être voulu exprimer l'humiliation que ses compatriotes subissaient depuis la conquête de la Nouvelle-France par l'envahisseur britannique.

"Sainte Notre-Dame, ô têt nous délivre
De tout joug pour le tien;
Chasse l'étranger !" 106

Mais ce ne sont là que des exceptions perdues dans une anthologie assez volumineuse. Elles ne font que prouver la règle générale. Obstinement subjectif, Melligan avait trop à dire sur lui-même pour s'attarder à la mystique de son peuple, aux épopées de ses aïeux et aux intérêts de sa nation. Il était "citoyen universel" avant d'être "sujet canadien" !

L'absence de thèmes patriotiques dans l'œuvre de Melligan ne devrait pas nous faire oublier que le poète fut au moins canadien par la pureté de ses écrits. Avec son tempérament pessimiste et quasi révolutionnaire, que de monstruosités morales et de bavures écumantes n'aurait-il pas vomies sur son œuvre s'il eût mangé, durant toute sa jeunesse, à la table de certains réfectoires du Quartier Latin ! L'entourage profondément chrétien du Canada l'arrêta sur la route qui le conduisait à l'apostasie de ses principes religieux.

La collection actuelle de ses poésies peut être mise entre les mains de tout le monde. Ses amours sont des "Amours

d'élites" et proscrivent toute compromission dans les rapports de l'Amant et de la Bien-aimée. Sa mère et ses sœurs évoluent dans une atmosphère remplie d'innocence familiale et de sainte amitié. Ses personnages ne sont jamais des prévaricateurs mais des individus qui édifient leur prochain sans trop s'en rendre compte. Si les idées du poète se sont transitoirement écartées de la foi catholique, du moins ses mœurs n'ont jamais failli dans la parfaite observance des lois promulguées par Dieu et interprétées par son Eglise.

A côté de cette intégrité morale qui auréole la figure de Nelligan, il y a ce goût perpétuel pour les choses pessimistes et ce rappel exaspéré des névroses qui fatiguent le lecteur. Aujourd'hui, l'on croit davantage à la sincérité de sa tristesse à jet continu, puisque l'on connaît sa vie terminée par quarante ans de mélancolie dans une maison de santé.

La taciturnité de Nelligan n'avait rien de cette pose littéraire des émules de Timon, le Misanthrope. Elle provint de sa nervosité naturelle et n'eut pas besoin de piments, de mexas ou de cantharides pour droguer le tempérament et l'assembler artificiellement. Quand le jeune poète exhala l'épouvante intime de son cerveau rongé par la névrose, il la ressentait réellement; quand il cria ses strophes trépidantes et traversées de sombres frissons, il extérie-

risait ses craintes et ses pressentiments personnels.

La mélancolie de Melligan ne s'alimenta jamais de breuvages fermentés, de parfums subtils ou de stupéfiants capiteux. A Edgar Poe, il fallait l'alcool; à Baudelaire, le Haschisch et le dawamesk dont il a donné la formule dans ses Paradis artificiels; à Verlaine, les ingurgitations réitérées de vermouths tepaze, de bitters bruns, d'absinthes et d'apéritifs; à Melligan, au contraire, aucun excitant ne fut nécessaire. Seule sa nature faite de tourments physiques et moraux l'inspira dans la description de ses continuelles angoisses.

Troublé par d'obsédantes vicissitudes, notre bohémien de Montréal s'écarta parfois des règles conventionnelles et se moqua d'un formalisme intransigeant pour se consacrer à l'élaboration d'un code personnel plus adapté à son génie innovateur. Que de fautes admirables et significatives n'avons-nous pas citées au cours de ce travail! En péchant contre l'art, Melligan manifesta l'amorce et la conviction de son esprit fortement imaginaire. "Il n'y a pas de critérium du Beau pour le profond sensitif qui, toujours en dehors des conventions et n'étant nullement influencé par l'encens et le jugement des siècles, n'aime et n'admire que ce qui réalise le plus son rêve de beauté à lui."¹⁰⁷

¹⁰⁷ Maurice Rollinat, Les Ruminations, p. 14.

A certaines heures, Nelligan tenta de renouveler sa métrique par des infractions aux lois de la césure et la construction des strophes. Ses défaillances passagères nous rappellent ce mot de La Bruyère : "Tout n'est pas dit et l'on ne vient jamais trop tard quand on a reçu du Ciel le don de la poésie."

La grâce et la fraîcheur, l'harmonie et la couleur sont des qualités qui dominent dans la poésie de Nelligan.

Le critique qui les juge avec impartialité a vite fait d'oublier les faiblesses inévitables du fond ou de la forme. D'inspiration délicate, la rêverie du poète prouva souvent son habileté à saisir des impressions fugitives, à peindre des images flottantes et à rythmer des mélodies nouvelles et subtiles.

Nelligan sut emprunter aux arts voisins de la littérature ses meilleurs moyens d'expression. A la musique, il demanda les ressources de l'harmonie. Aussi ses phrases frappent-elles l'oreille par leur trame sonore qui charme indépendamment des idées exprimées et touche directement les sens et les émeut sans passer par l'intermédiaire de l'intelligence.

De la peinture, Nelligan apprit le secret de parler aux yeux. Il imita les peintres qui combinent leurs couleurs,

choisissent leurs images et les eppent avec une impeccable technique. Avant d'achever une page descriptive, il connaissait l'art d'estemper les couleurs trop crues et de retoucher les contours de certains substantifs par la présence d'une épithète pâle ou foncée.

Enfin, il étudia dans la sculpture la science des lignes qui délimitent les tableaux et retiennent les regards, mais ne voulut jamais en appliquer tous les principes dans ses poèmes. Il accepta volontiers de mettre en relief certaines de ses images, mais il garda ses préférences pour les scènes floues, illimitées où les yeux du lecteur se perdent dans une nuageuse imprécision.

Pour donner à sa poésie plus de relief et d'élégance, Helligan inventa des figures de rhétorique auxquelles nos anciennes anthologies ne nous avaient pas habitués. Il éreinta la métonymie qui remplace l'abstrait par le concret en la forçant de mêler l'un et l'autre. Appliquant des couleurs à de pures abstractions, il parle du vif éclat "des gaietés vertes", des sons infernaux "des rouges sérénades", du "rêve blanc" des oiseaux solitaires, des "frissons noirs" de la nuit, sans oublier "le rire d'émail" de sa bien-aimée et les "caprices blancs" de la petite Miss en berline.

Combien de nos poètes auraient conçu des synecdoques
comme en contiennent les vers suivants :

"... ce glorieux chiffon
Survit aux BALS DEFUNTS des dames de lignée."108

"Protégés sans relâche,
Ainsi contre un PLOMB LACHE,"109

"Plainte de quelque église exilée en la nuit,
Et qui regrette avec de SONORES SOUFFRANCES"110

"Un orgue au loin éclate en FROIDES MELOPEES"111

"Mais le poète, errant sous son MASSIF ENNUI"112

De quelle audace Nelligan n'a-t-il pas fait preuve
dans l'antithèse que voici :

"Que le FROID des hivers nous RECHAUFFE les cœurs".113

Ailleurs, nous découvrons de puissantes métaphores
qui tiennent éveillés les lecteurs portés à l'assoupissement.

"Quand les cadrans du ciel ont sonné les veillées !"114

"Des oiseaux de bronze envolés des chapelles !"115

"Cloches des âges morts sonnant à timbres noirs."116

"Mon âme a la candeur d'une chose étoilée,
D'une neige de février..."117

"Tes tasses ont causé sur les lèvres des rois."118

-
- 108 Poésies d'Emile Nelligan, Eventail, p. 182.
109 Ibid. Les petits oiseaux, p. 135.
110 Ibid. La cloche dans la brume, p. 210.
111 Ibid. La romance du vin, p. 220.
112 Ibid. Le salon, p. 111.
113 Ibid. River sentimental, p. 115.
114 Ibid. Antenne, p. 123.
115 Ibid. Les Angéliques, p. 82.
116 Ibid. Chapelle ruinée, p. 167.
117 Ibid. Mon âme, p. 65.
118 Ibid. Vieille armoire, p. 189.

En maints endroits dans ses poèmes, Nelligan étala des pensées qui nous charment par leur naïveté enfantine et la simplicité des mots qui les expriment.

"Enfants...
Et dormez parmi vos langes,
Ou vous ferez mourir les anges.

Jésus ne descend plus pour nous,
Nous avons trop eu de joujoux."¹¹⁹

"Petits oiseaux,...
Vous, par l'immense voûte,
Me guideriez sans doute,
Connaissant mieux la route
Du Paradis !"¹²⁰

Pour traduire ses sentiments amoureux, le poète manifesta une finesse dans le tour de main, une souplesse serpentine et une rouerie dans les coupes et les enjambements qui seraient difficiles à surpasser.

"Elle a passé, tournant sa prunelle câline
Vers moi. Pour compléter alors l'immaculé
De ce décor en blanc, bouquet dissimulé,
Je lui jetai mon cœur au fond de sa berline."¹²¹

Si Nelligan sut si bien communiquer aux autres ses propres émotions, c'est qu'il les avait ressenties lui-même de prime abord. Il n'appartenait pas à cette classe de versificateurs qui se contentent de remplir la mesure de leurs

¹¹⁹ Poèmes d'Emile Nelligan, Mon sabot de Noël, p. 215.

¹²⁰ Ibid. Les petits oiseaux, p. 132.

¹²¹ Ibid. Caprice blanc, p. 88.

vers après avoir accouplé deux rimes fatiguées de vivre ensemble. En plus de savoir manier les vers, il manipulait les images avec la dextérité d'un prestidigitateur qui étonne son auditoire par la manipulation des cartes. Les images furent la primitive passion, le plus cher patrimoine de Nelligan. Il les associait avec une rare intelligence et les humanisait avec son sens étonnant du concret.

Tantôt il empruntait les pinceaux hugoliens pour colorier des images épiques et romanesques :

"Comme un royal oiseau, vanteur, aigle ou condor,
Je rêve de planer au divin territoire,
De brûler au soleil mes deux ailes de gloire
A vouloir dérober le céleste Trésor." 122

Tantôt il préférait l'image parnassienne aux contours éclatants et précis :

"Je rêve de marcher comme un conquistador,
Haussant mon labarum triomphal de victoire,
Plein de fierté farouche et de valeur notoire,
Vers des assauts de ville aux tours de bronze et d'or." 123

Le plus souvent, sa pensée "couleur de lune d'or" s'égarait dans des images indéfinies et symbolistes :

"Le soir même l'Amour, et les Regations
S'agenouillent avec le Songe." 124

122 Poésies d'Emile Nelligan, Châteaux en Espagne, p. 99.

123 Ibid. Châteaux en Espagne, p. 99.

124 Ibid. Préf. de Louis Dantin, p. 50.

Toutes ces images sont accrochées pêle-mêle dans un salon poétique où les vers du poète répandent une douce musique qui retient les visiteurs. Elles étalent au public les joies ingénues de l'Enfance, la tristesse de l'éphèbe qui regrette déjà le passé et parle bas de peur de verser des larmes, les états d'âme du jeune homme de vingt ans qui se voit retenu dans l'"exil des Espérances." En développant surtout les thèmes de l'adolescent, thèmes trop souvent oubliés par les poètes d'âge mûr, Nelligan s'est conquis une place enviable dans la galerie des poètes authentiques.

Après cet inventaire méticuleux de la cargaison que transportait le Vaisseau d'Or, on touche du doigt la valeur inouïe des Trésors que le capitaine avait accumulés dans la coque diaphane de son navire. Le chargement de toutes ces richesses avait exigé de Nelligan un travail méthodique et persévérant. Il avait déposé ses métaux symbolistes dans des coffres parnassiens qu'il empila avec d'autres caisses remplies d'objets exotiques et de vieux bouquins traitant de mythologie.

Embarqué par la brume, le bateau filait à l'aventure et bravait l'inconnu. A la poupe, la voix lugubre de Nelligan chantait des vers traditionalistes ou révolutionnaires sur des mélodies que syncopeait le rythme combiné du roulis

et du tangage. Les nuages répercutaient la musique mystérieuse de ces poèmes remplis d'images bizarres et sonores.

Profitant des langoureuses rêveries du capitaine, "les marins profanes, Dégoût, Haine et Névrose" se disputaient entre eux les Trésors poétiques qui remplissaient la cale. Ils en vinrent à négliger le gouvernail et les voiles sans être morigénés par le poète dont l'indifférence coupable provoqua l'engloutissement du Vaisseau d'Or dans l'"abîme du Rêve" !

C O N C L U S I O N

QUE RESTE-T-IL DE LUI DANS LA TEMPÊTE BRÈVE ?

Dans un immuable cercueil, la carène du Vaisseau d'Or git au fond de "l'Océan trompeur où chantait la Sirène" : Il fut impossible de renflouer le navire qu'un "grand écueil" avait cruellement éventré durant l'orageuse nuit du naufrage. On repêcha le cadavre du capitaine qui, par la force de son individualisme lyrique, avait promis une croisière poétique couronnée de succès.

Sans la morsure fatale des névroses, le génie vierge de Melligan aurait pu conduire le Vaisseau d'Or jusqu'aux rives de l'inexprimable, l'éblouir de visions et de rêves pour le ramener triomphal dans un port canadien.

Des éditeurs revêtus de scaphandres ont rapporté du fond des eaux la presque totalité des trésors que renfermaient les "flancs diaphanes" du voilier perdu. De son vivant, Melligan avait protégé son bien par le travail, la solitude et le silence. Son génie privé des suffrages populaires portait sa récompense en lui-même par la conscience de ses dons et la fierté du libre acharnement de ses

efforts. Devant la postérité, le poète défunt sera défendu par son œuvre dont la critique actuelle commence à proclamer l'éloquente spontanéité et la perfection de son style musical.

La poésie de Nelligan recèle des richesses qui peuvent contribuer au bonheur de tous les amants de bonne littérature. Elle peut servir de chapelle aux âmes pieuses qui veulent épancher leur dévotion ou de salon pour les amoureux qui désirent confesser discrètement leurs légitimes affections. Souvent, elle ressemble à une vaste salle de concert où les cœurs aigris viennent bercer leur chagrin aux sons d'une musique ensorcelante et verbale. Et pour dire toute la vérité, avouons que certains poèmes excessivement mélancoliques sont comparables à "un ossuaire aménagé en boudoir" où les pessimistes invétérés comme Nelligan vont assouvir leurs appétits funèbres et décharger le trop-plein de leurs rancœurs ou de leurs désespoirs.

Le naufrage inopiné du Vaisseau d'Or a brisé prématurément la carrière de Nelligan et déçu les espoirs littéraires de la Nouvelle-France. A vingt-trois ans, le poète n'avait pas encore acquis l'expérience nécessaire pour raffiner tous les métaux précieux que la nature lui avait confiés. Aussi nous a-t-il laissé "une œuvre inégale et incomplète, une ruine neuve à laquelle manque la patine du temps." (Halden)

D'une nature faite de contrastes intimes qui se juxtaposent plutôt qu'ils ne s'harmonisent, Nelligan chanta toute la gamme des émotions humaines. Il pinça les cordes d'une lyre qui se prêtait aux vibrations d'un mode joyeux ou rêveur mais qui se brisa sous les accords fantasques d'une main que dirigeait le désespoir.

Nelligan introduisit dans notre littérature des images tout à fait neuves, exploita le domaine de la sensibilité que ses prédécesseurs avaient laissé en friche, affina le sens de la subjectivité et préconisa le luxe, l'efflorescence et l'harmonie. Avec lui, la poésie canadienne perdit de sa couleur locale, mais elle devint plus humaine et moins pédante, plus originale et moins traditionnelle.

Le travail littéraire de Nelligan a marqué notre ciel d'un rayon macabre, orienté les esprits canadiens vers la France moderne, assoupli la rigidité de notre poésie et démontré l'importance de l'intuition dans la vie de l'homme. Seules, l'inégalité de son inspiration et la brièveté de son souffle trahissent l'écclier et l'enfant. "Seulement, cet enfant avait une musique dans l'âme et, à certains jours, il entendit des voix que nul avant lui n'avait entendues..."¹²⁵

¹²⁵ Jules Lemaitre, Les Contemporains, IVe série, p. 664.

Nelligan a gâté son existence et son oeuvre en les assaisonnant trop de ces condiments pessimistes qui troublent la digestion de l'être humain et l'énervent de perpétuelles angoisses. Il a été l'artisan de ses malheurs, il a été son propre assassin.

"L'homme est le timoré de sa vieillesse,
Creuseur méticuleux de ses mauvais effrois,
Il s'invente un calvaire, il se forge des croix
Et reste prisonnier de son inquiétude."¹²⁶

Si Nelligan n'avait pas si tôt sombré dans la mélancolie, il eût pu démarquer la part imitative de son oeuvre en renouvelant les thèmes de notre littérature nationale, par l'abandon progressif des sources étrangères où il puisait habituellement son inspiration. La subite interruption de sa carrière active déconcerta le peuple canadien-français qui fixait en lui ses plus belles espérances. Albert Lozeau écrivit un superbe sonnet dont l'allégorie met en lumière l'essor et la chute de son ami.

"Tu montais radieux dans la grande lumière,
Enivré d'idéal, éperdu de beauté,
D'un merveilleux essor de force et de fierté,
Fuyant avec dédain la route coutumière.

Tu montais emporté par ton ardeur première,
Battant d'un vol géant la haute immensité,
Et là, tout près d'atteindre à l'azur convoité,
Tu planais, triste et beau, dans la clarté plénière.

¹²⁶ Maurice Rollinat, Emile Vinchon, "L'empoisonneur", p. 143.

Mesurant du regard le vaste espace bleu,
Tu sentis la fatigue envahir peu à peu
La précieuse vigueur de tes ailes sublimes.

Aiors, fermant ton vol largement déployé,
O destin ! tu tombas d'abîmes en abîmes,
Comme un aigle royal en plein ciel foudroyé."127

A cause de sa nature exceptionnellement douée, de sa haute inspiration et de la valeur de son oeuvre poétique, Nelligan a mérité l'encens que lui brûle la critique contemporaine qui divinise son génie et le considère comme "le dieu des jeunes poètes canadiens."

Faillé dans l'or massif, muni de mâts qui touchent l'azur et chargé de précieux trésors, le merveilleux Vaisseau de Nelligan appartient définitivement à l'histoire de notre littérature.

BIBLIOGRAPHIE

- EMILE MELLIGAN, Poésies, 4e édition (Préf. par Louis Dantin), Fides, 1945.
- EMILE MELLIGAN, Poésies, 3e édition (Préf. par Louis Dantin; notes par le P. T.-M. Lamarche, o.p.), Montréal, (Impr. Excelsior), 1932.
- AD HERR HALDEN, Niles études de la Littérature canadienne, Paris, F.R. De Rudeval, Ed., 1907.
- MGR CAMILLE ROY, Hist. de la Litt. canadienne, Action sociale de Québec, 1930.
- ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL, Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, 1925.
- ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL, Soirées du Château Ramezay, 1900.
- HOPITAL ST-JEAN DE DIEU, Dossiers officiels, 1925-1941.
- "LA PATRIE", 1898-1904, Bibliothèque du Parlement.
- "LE CANADA", 1895-1900, Bibliothèque du Parlement.
- "LA MINERVE", 1898, Bibliothèque du Parlement.
- "LE MONDE ILLUSTRÉ", 1899-1900, Bibliothèque du Parlement.
- "L'AVENIR DU NORD", 1899, Bibliothèque du Parlement.
- SERAPHIN MARION, Lettres canadiennes d'autrefois, Vol. V, 1946, Université d'Ottawa.
- OCTAVE CREMAZIE, Oeuvres complètes, (Beauchemin).
- W. CHAPMAN, Aspirations, Paris, Martinet Ed.
- L. FRECHETTE, Lauriers et Feuilles d'Erables, (Beauchemin).
- P. LEMAY, Les Gouttelettes, (Impr. Action catholique) 1937.
- P.A. FAVERNER, Les Oiseaux de l'Est du Canada, 1922.

- FRERE MARIE-VICTORIN, La Flore laurentienne, Impr. La Salle, 1935.
- ALBERT LOZEAU, L'Âme solitaire, Montréal, 1925.
- CAMELIENNE SEGUIN, Répertoire poétique, Montréal, 1937.
- R. DUMESNIL, Hist. de la litt. française, IX, Le réalisme, Gigord, Ed.
- HENRI CLOUARD, La poésie française moderne, Gautier, Ed., Paris.
- J. CALVET, Hist. de la litt. frse, Gigord, Ed., Paris, 1934.
- J. CALVET, Morceaux choisis des Auteurs français du Xe au XIXe siècle, Gigord Ed., (Paris) 1935.
- EDMOND PROCES, Modèles français, Bruxelles, 1928.
- MARCEL ARLAND, Pascal, Coll. des jeunes Humanistes, Paris.
- PH. MARTINON, Les Strophes, Librairie Larousse, Paris.
- LOUIS VEUILLOT, Les Couleuvres, Paris, Victor Palmé, 1869.
- FRANCOIS COPPEE, Poésies, Paris, Alphonse Lemerre, éd.
- ARTHUR RIMBAUD, Poésies, Paris, Mesure de France.
- JOSE MARIA DE HEREDIA, Les Trophées, Lemerre, Paris.
- PAUL VERLAINE, Oeuvres complètes, Albert Messein Ed., T. I-II.
- CHARLES BAUDELAIRE, Selecta, Fides, Montréal.
- ANDRE COEUROY, Musique et Littérature, Bloud Ed., 1923.
- IGOR STRAWINSKY, Poétique musicale, Janin Ed.
- A. BOSCHOT, Le mystère musical, Librairie Plon.
- ALEXANDRE ZEVAES, Maurice Rollinat, Ed. de la Nlle revue critique.
- EMILE VINCHON, Maurice Rollinat, Jouve Ed., 1921.
- J. BOITEL, Les grands Poètes modernes, Librairie Hachette.
-